



Deux êtres blessés par la vie.
Une rencontre qui va tout bouleverser.

ANNA WAYNE

Blind Love

Eden

Blind Love

ANNA WAYNE

Sommaire

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

Épilogue

Playlist

La fin

ABBI

Le crissement des freins.

La tôle qui se froisse.

Les cris.

... Le silence.

Blanc. La voiture.

Rouge. Le sang.

Bleu. Les gyrophares.

Noir. La mort.

— Elle ne s'est toujours pas réveillée. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Maintenant, il faut attendre.

...

De nouveau, ce silence. De nouveau, l'obscurité. Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas parler. Je ne comprends rien. J'ai l'impression d'être dans le vide. Le néant.

Je suis presque sûre que je ne suis pas en train de rêver. Ou plutôt de cauchemarder. Un de ces cauchemars où on ne peut plus rien faire. Où on est paralysé, mais complètement conscient de ce qui nous entoure. Ce n'est pas tout à fait mon cas. Je ne perçois pas vraiment ce qui m'entoure. Et probablement que je m'en moque. Ce que je ne comprends pas, c'est ce qui se passe. J'ai lu et entendu plein de choses sur la vie après la mort. Des gens qui sont revenus d'entre les morts disent avoir traversé un tunnel. Parfois, ils étaient orientés par une lumière. Certains disent avoir vu un proche décédé les guider. Je me souviens qu'on appelle ça une EMI. Expérience de mort imminente. Est-ce que je suis en train de vivre une EMI ? Si c'est le cas, je n'ai vraiment pas de chance sur ce coup-là. Pas de lumière, pas de proches pour me dire où aller. À croire que je n'ai pas été

assez gentille de mon vivant pour avoir droit à l'électricité. Je n'ai jamais aimé le noir, l'obscurité. Même une fois adulte, j'ai toujours laissé une petite veilleuse dans ma chambre. Ça craint à vingt-cinq ans, je sais, mais cela fait partie des peurs irrationnelles. Une phobie. Et là, je suis dans le noir le plus complet. Impossible d'apercevoir la moindre lueur.

Je n'entends rien non plus. Du moins, pas en ce moment. Mais ça ne me dérange pas tant que ça pour l'instant. Parfois, j'ai l'impression de percevoir des voix. Mais impossible de savoir si c'est la réalité ou juste mon cerveau qui invente des dialogues. Si c'est le cas, il pourrait au moins provoquer des hallucinations visuelles pour ne pas me laisser dans le noir. Mais je dois avoir un karma complètement pourri. Je ne vois que ça comme explication.

Je n'arrive pas à me concentrer sur ce qui m'a mené à cette situation. Est-ce que je me suis endormie dans mon lit ? Est-ce que je suis ivre morte ? Une gueule de bois peut mener à des états comme celui-là ? Non. À moins d'avoir fait un coma éthylique, mais je ne bois jamais jusqu'à en être malade. D'ailleurs, j'ai toujours fait attention à garder le contrôle de mon corps, surtout quand je sors le soir. Dans les grandes villes comme New York, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver. Mais justement... Qu'est-ce qu'il m'est arrivé ce soir ?

Je me souviens qu'aujourd'hui j'étais chez moi et que j'ai fini une toile. C'était une commande de mon galeriste. J'y ai travaillé pendant plusieurs jours. Je me souviens d'avoir été satisfaite du résultat. Il fallait juste attendre que la peinture sèche et j'aurais été la porter à Steve pour qu'il la livre au client. Ensuite, j'ai reçu un appel d'Emmy. Elle voulait que je la rejoigne pour une soirée en lointaine banlieue. Je n'étais pas trop chaude, car demain j'ai mon cours de dessin à la fac de New York. J'y donne quelques leçons d'arts plastiques. Ce n'est pas tant pour l'argent que cela me rapporte que le plaisir de transmettre ma passion qui me pousse à assurer ces cours. J'ai la chance de bien gagner ma vie avec mes peintures, ce qui est assez incroyable à mon âge, mais je ne vais pas me plaindre.

Sauf que peut-être que justement... ma chance a tourné. Sinon, comment expliquer la situation présente ? Si je veux rester positive, je dirais qu'au moins je ne souffre pas. Je ne sais pas ce qui se passe, mais à part l'obscurité qui commence à me faire paniquer, et la désagréable sensation de ne plus contrôler mon corps, je dirais que... ça peut aller.

J'essaie de me rappeler ce qui a bien pu se passer après cet appel d'Emmy,

mais... rien. Le trou noir. Aussi noir que ce qui m'entoure.

— *Est-ce qu'il y a une amélioration, docteur ?*

— *Non, madame. Les constantes vitales de votre fille sont stables, mais aucun changement concernant son coma.*

Je me sens si faible. Si impuissante. Je ne supporte plus ces ténèbres. J'ai peur. Tellement peur. Une peur qui s'infiltré petit à petit dans chaque cellule de mon corps. Je n'arrive pas à ouvrir les yeux. Je n'arrive pas à me redresser pour allumer une lampe. Je n'arrive pas à crier pour qu'on le fasse pour moi. Je pleure, mais même les larmes refusent de couler. Je n'en peux plus. Je veux de la lumière. J'ai besoin de lumière. Juste une lueur, rien que ça... Sinon...

Il faut que je me concentre sur autre chose. Il faut que je *pense* à autre chose. Pas aux évènements qui m'ont menée jusque-là puisque ne pas me souvenir me rend presque aussi cinglée que l'obscurité. Je suis jeune et les trous de mémoire ne me sont pas familiers. J'ai même une excellente mémoire visuelle. C'est d'ailleurs un don très précieux dans mon métier. Pour peindre quelque chose, il suffit que je l'aie vue une fois et je peux le reproduire. Ma spécialité n'est pas forcément le réalisme, mais, comme beaucoup d'artistes, j'ai commencé par les bases du dessin pour après trouver ma propre voie.

Oui, je dois me concentrer sur la peinture. C'est ce que j'aime, ce que je sais faire le mieux. Mes parents m'ont toujours soutenue. J'ai tout de même passé un diplôme en histoire de l'art pour pouvoir éventuellement trouver un emploi plus... stable au cas où je ne vendrais plus de toiles. C'est le risque pour tous ces métiers artistiques. Un chanteur peut ne plus plaire à son public. Un compositeur peut ne plus pouvoir composer. Même un sportif peut perdre sa forme physique, ne serait-ce qu'à cause de l'âge. Et c'est d'ailleurs en faisant mes études que j'ai rencontré Emmy. J'ai également partagé ces années avec Hayley. Emmy a fini, comme moi, ses études. Elle a choisi de travailler dans les galeries et elle a été prise dans l'une d'elles à New York. Elle vient d'ouvrir, mais elle est très prometteuse. Le propriétaire a un bon instinct pour dénicher les artistes émergents. Hayley, quant à elle, est partie il y a quelques mois maintenant pour passer au moins une année en Europe dans le cadre de son doctorat en histoire de l'art. Elle s'est spécialisée dans l'art étrusque. Nous restons en contact grâce aux nouvelles technologies. Je me suis fait violence en apprenant à me servir des appels en visio, car je suis aussi douée dans tout ce qui touche de près ou de loin aux technologies qu'en

physique quantique. Les smartphones me plaisent beaucoup, car on peut tout leur demander sans avoir à lire un mode d'emploi digne des œuvres de Tolkien. J'envoie des SMS, je passe des appels, et ce, sans quasiment toucher l'écran. Ce qui conforte ma technophobie quand il s'agit de faire plus que ça.

J'ai beau essayer de me concentrer sur des choses plaisantes... l'obscurité m'absorbe de plus en plus. La voix mélodieuse et cristalline d'Iselin Solheim¹ me revient en mémoire. L'obscurité... les profondeurs de l'océan... Est-ce que je suis morte ? Est-ce ça, la mort ? Ressentir la terreur du noir absolu ? Et si ça durait une éternité ?

NOOOOOOOOOOONNNNNNNN !!!!

Les larmes ?

AÏDAN

La vie est parfois très surprenante. Si je n'étais pas si furieux, j'en rirais presque. Pourtant, Scott et même Chase m'avaient prévenu. Je les ai laissés parler sans vraiment les croire et maintenant je me retrouve dans cette situation qui me paraît aussi agréable que d'être emprisonné dans un nid de fourmis rouges... enragées.

Me voilà habillé comme un pingouin, à devoir sourire et faire semblant d'être heureux de me trouver parmi ces gens. Hope m'a traîné dans cette soirée organisée par sa société. Enfin, plutôt celle de son père.

Je sors plus ou moins avec Hope depuis quelques mois maintenant. Il faut dire que je ne prends pas vraiment le temps d'aller draguer ; donc, quand l'occasion s'est présentée avec Hope... eh bien... c'était... pratique ? Je sais que ce n'est pas très délicat de définir une relation comme « pratique », mais c'est pourtant le cas. Hope est physiquement très attirante et elle me laisse me concentrer sur mon travail quand j'en ai besoin. Il faut dire qu'elle est excessivement carriériste. À côté d'elle, le requin des *Dents de la mer* pourrait être comparé à *Nemo*. Nous travaillons avec la banque de son père depuis la création de notre société, à Chase, Scott et moi, mais ce n'est que depuis que nous sommes cotés en Bourse que Hope a fait son apparition dans ma vie. Je sais que ce n'est pas une coïncidence, mais je n'avais pas de temps à consacrer à ma vie privée... Alors, quand elle a commencé à flirter avec moi... je me suis dit : pourquoi pas ?

Seulement, depuis quelque temps, j'ai l'impression qu'elle est plus pressante

que d'habitude. Nous ne vivons pas ensemble, ce qui me convient parfaitement et ce qui ne risque pas de changer. Pour être honnête, je n'ai jamais réellement envisagé de développer cette relation. Se voir de temps en temps, prendre du bon temps, oui. S'engager, se faire des promesses, se prendre la tête, hors de question. Je n'ai ni l'envie ni le temps pour ça. Et même si, au lit, avec Hope, c'est sympa, je refuse de m'investir plus que ça.

Depuis quelques semaines, elle m'appelle presque tous les jours. Elle me demande ce que je fais, si on peut se voir. Et ma réponse est pratiquement toujours la même : non, je travaille. Nous sortons un nouveau logiciel dans quelques semaines et, forcément, comme je suis le responsable du pôle technique... c'est à moi de veiller à ce que tout fonctionne le mieux possible.

J'ai rencontré Scott et Chase à Harvard. Moi, j'étudiais au département des sciences. Scott, lui, son truc, c'est le droit. Quant à Chase... il était là-bas pour étudier le commerce, et, s'il a parfaitement mis en pratique tout l'aspect « relations clients » avec les jeunes étudiantes, il a tout de même réussi à décrocher son diplôme. Tout en poursuivant un cursus au M.I.T., j'ai pris part à leur projet de monter une société. Un peu présomptueux ? Oui, et tout le monde aurait pu se moquer de nous, sauf que nous avons rapidement fait des bénéfices. Nous sommes tous les trois très différents, mais nous excellons dans nos domaines respectifs. Depuis six ans maintenant, nous faisons tourner notre boîte avec suffisamment de réussites pour que l'on soit entré en Bourse il y a maintenant deux ans.

Ce soir, Hope m'a plus ou moins tendu un piège. Elle m'a parlé d'une soirée pour l'anniversaire de son père qu'elle ne pouvait pas décliner. Il aurait été mal vu qu'elle y apparaisse seule, même si cela devait être en petit comité. Alors, je me suis laissé convaincre. Sauf que ce n'est pas du tout ce qu'elle m'avait vendu. Et s'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est que l'on se paie ma tête. Je ne suis pas du genre à faire un scandale en pleine soirée, mais je bous intérieurement et, si j'essaie de faire bonne figure devant tous les collègues et clients de Hope et de son père, ça ne va pas se passer comme ça.

Hope se cramponne à mon bras comme une moule à son rocher. Elle doit craindre que je ne m'enfui. Elle n'a pas complètement tort. Mon regard dérive régulièrement vers les différentes portes... Mais impossible. Pour l'instant.

Nous approchons d'un couple. Lui doit avoir une soixantaine d'années. Elle...

eh bien, à moins qu'elle n'ait le meilleur chirurgien esthétique du monde, elle doit à peine approcher les vingt-cinq ans. Étant donné le regard qu'il lance à la jeune femme, je ne pense pas qu'ils aient un quelconque lien de sang. Du moins, je l'espère.

— Hope ! Comment allez-vous ? demande l'homme, tout sourire, en s'agrippant à sa cavalière.

— Monsieur Bennett ! Quel plaisir de vous revoir !

C'est à ce moment que je réalise combien Hope est douée dans son métier. Elle arrive à faire croire à chaque personne qu'elle n'attendait qu'elle pour que la soirée soit parfaite.

Je n'écoute pas vraiment ce qu'ils se disent, mais je me réveille quand j'entends mon nom.

— Je vous présente mon fiancé, Aïdan Nash.

— Jeune homme, vous avez vraiment beaucoup de chance d'avoir trouvé une aussi charmante compagne. Félicitations à tous les deux.

Je vais péter un câble... Hope s'en aperçoit et s'excuse auprès du client de son père pour nous éloigner de la foule.

Quand nous sommes suffisamment loin du couple si mal assorti, c'est moi qui prends le bras de Hope et l'entraîne dans un couloir loin des oreilles indiscrètes. Elle se rend compte que je suis fou de rage. Elle le voit dans la façon dont mes muscles sont tendus, dans le froid de mes yeux.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? je lui demande, ma voix aussi froide qu'un glacier.

— Aïdan, tu en fais tout un plat, mais ce n'est qu'une façon de parler. Je ne pouvais pas dire que tu étais mon petit ami, tout de même !

Son dégoût est flagrant quand elle prononce le terme « petit ami ». J'avoue que moi aussi ça me file des frissons. Et pas de plaisir.

— Premièrement, tu m'as menti pour me traîner jusqu'ici. Tu savais très bien que je ne serais pas venu pour faire de la figuration et parader devant tous ces gens dont je me fous royalement. Deuxièmement, tu n'as pas à définir ce qui se passe entre nous. Et encore moins en utilisant le mot « fiancé ».

Mon ton devient encore plus rude et plus froid à chaque mot prononcé. Je vois dans ses yeux qu'elle a compris qu'elle a fait une grosse erreur. Ce n'est pas parce que je suis tout le temps le nez dans les ordinateurs que je suis manipulable. Si j'en suis arrivé là où j'en suis, ce n'est pas en m'écrasant devant la première

personne venue. Je sais que je peux être très intimidant quand je le souhaite. Je suis plutôt grand et, à force de faire du sport avec mes deux amis, j'ai développé quelques muscles. Il est évident que je ne ferais jamais de mal à une femme physiquement, mais ce n'est pas pour autant que Hope peut m'utiliser comme une marionnette.

— Ce n'est... ce n'est pas ce que je voulais. Et puis... ça fait un moment qu'on se voit, alors... j'ai pensé...

— Tu n'as pas à penser à ma place, Hope, je l'interromps. Je te laisse à ta soirée. Il vaut mieux pour chacun de nous deux que je parte.

— D'accord... Je t'appelle demain. OK ?

— Je crois plutôt que j'ai besoin de réfléchir, je lui lance avant de lui tourner le dos et de me diriger vers la sortie.

— Aïdan !! je l'entends m'appeler.

Mais il vaut mieux que je ne reste pas sinon je risque de dire des choses quelque peu désobligeantes. Alors, je fais ce que j'aurais dû faire depuis un moment...

Le début

ABBI

Le soleil me chauffe la peau. Ça fait du bien. Il fait un peu froid en cette saison, mais j'adore ces périodes de changement. L'automne, avec ses feuilles qui brunissent, annonciateur de la neige dans quelques semaines... La neige. J'aime son aspect virginal. La beauté des espaces recouverts de poudreuse... Chaque année, je peins des paysages hivernaux. Ils sont si semblables et malgré tout si différents. Chaque année.

Cette chaleur me rassure. Si je ressens le chaud et le froid, c'est que je suis vivante. J'ai fini par me réveiller. Il y a maintenant deux mois. Un accident de voiture. C'est ce qui s'est passé. Je ne me souviens pas de grand-chose. Mais on m'a raconté... dans les grandes lignes. J'étais avec Emmy. Je conduisais. Et une autre voiture nous a percutées. Emmy a eu quelques égratignures, mais rien de grave. Quand je l'ai appris, j'ai vraiment été soulagée. Certes, je n'étais pas en tort, mais j'étais au volant ; alors, s'il lui était arrivé quoi que ce soit... L'autre conducteur est lui aussi indemne. Et, même si j'ai été plusieurs jours dans le coma, moi aussi, j'ai survécu. C'est ce que je me répète jour après jour depuis mon réveil.

Je suis revenue vivre chez mes parents dans le Montana. Ils y tiennent un *bed & breakfast* du côté de Bozeman, près de Big Sky. C'est dans les montagnes. L'air y est pur. C'est là que j'ai grandi et, après l'accident, j'ai ressenti le besoin de revenir dans un endroit familier, rassurant. Je connais la région comme ma poche. Mon grand frère Ben et moi, nous avons passé notre enfance à nous balader, à jouer dans ces étendues d'arbres. Quand il neigeait, on se déplaçait à ski. On peut dire que nous sommes nés avec des skis aux pieds. Peu importait le froid, nous étions tout le temps dehors.

Pour vivre dans cette région, il y a deux choses à maîtriser : la topographie du

coin et le ski. Il est si facile de se perdre dans les bois. Bien sûr, rien de dramatique, mais si les enfants veulent faire quelques escapades sans trop de surveillance, ce sont des fondamentaux pour qu'on les laisse faire. Et Ben et moi étions devenus des pros.

Le contraste entre le Montana et New York est saisissant. Alors que l'agitation, le bruit mais aussi le dynamisme et la créativité sont constants dans la grande ville, la quiétude et la sérénité vous enveloppent dans nos montagnes. Je ne suis pas partie de chez mes parents parce que je voulais vivre dans l'agitation urbaine, mais parce qu'en tant que peintre, il fallait que je sois là où je pouvais faire exposer mes œuvres. Mais maintenant, tout ça ne fait plus partie de mes priorités immédiates.

Même si physiquement je vais bien, psychologiquement, c'est plus difficile. Passer aussi près de la mort... Mes cicatrices sur le thorax me le rappellent chaque jour. On m'a expliqué que, comme je n'avais pas d'airbag dans ma voiture, le volant s'est plus ou moins encastré juste sous ma poitrine, et ma ceinture a fait le reste en m'entaillant le thorax au même endroit. Alors, oui, elle m'a sauvé la vie et je ne risque pas de l'oublier. À ces deux marques encore boursouflées s'ajoute une multitude de cicatrices plus fines, dues aux éclats de verre, sur mes bras et mes épaules. J'ai tout de même eu la chance que mon visage ne soit pas touché, certainement parce que j'ai relevé mes bras pour me protéger instinctivement.

— Abbi ? Tu veux un chocolat chaud ?

À ces mots, Spider, mon chien, jappe son envie de chocolat. Ma mère est aux petits soins avec moi depuis ce fameux jour. Je la comprends et c'est adorable. Quand je suis partie pour New York, mes parents ont ouvert le *bed & breakfast* en utilisant, en plus des deux chambres d'amis, ma chambre ainsi que celle de Ben, qui était parti quelques mois avant moi. Lui n'est pas allé très loin. Il travaille à Big Sky dans l'hôtellerie. Quand mes parents m'ont convaincue de revenir vivre chez eux, j'ai récupéré ma chambre. Ils ont même remis quelques objets personnels qu'ils avaient dû retirer pour la louer.

En cette saison, les touristes commencent à débarquer. Jusque-là, j'avais été relativement tranquille. Mais je savais que les hôtels se rempliraient. En attendant, ma mère avait du temps à me consacrer et j'aimais bien ça. Même si

parfois je trouvais ça un peu étouffant, mais... j'en avais besoin pour reprendre le dessus.

— Ça va, merci, maman. Est-ce qu'il y a des réservations pour les jours à venir ?

— Une chambre sera prise pour toute la semaine. Pour l'instant, c'est calme, mais ça ne va pas durer, ma chérie. Tu n'as pas froid ?

— Non, le soleil est chaud et ça me fait du bien.

— Fais attention, tout de même. Ce n'est pas parce que tu as la peau naturellement bronzée qu'il ne faut pas la protéger. Je vais te chercher de la crème solaire.

Elle se lève et va certainement dans la salle de bain pour prendre le flacon d'écran total. Ça serait une ironie de la vie si j'avais survécu à un accident de voiture assez spectaculaire, pour mourir d'un cancer de la peau dû au soleil. La collision a, d'après ce que j'ai compris, été très violente. La voiture n'était plus qu'un tas de ferraille. On a dû me désencastrer. Emmy n'était pas du côté du choc. C'est moi qui ai tout pris. J'ai eu de la chance. Je me le répète encore et encore. On me l'a répété encore et encore. J'avais envie de leur dire que la chance aurait été que je n'aie pas d'accident. C'est peut-être mesquin, mais, parfois, c'est ce que je ressens. Je sais que le plus important est d'être en vie. Mais entre le savoir et en être convaincue...

— Tu as appelé tes amies ? me demande ma mère, que je n'ai pas entendue revenir.

— Oui. J'ai eu Emmy et même Hayley. Elle voulait revenir, mais je lui ai dit que c'était inutile. Elle a déjà raté plusieurs jours quand elle est venue après l'accident et ça ne sert à rien qu'elle en perde plus.

— Elle s'inquiète pour toi.

— Je sais, mais ça va. Elle pourra revenir pour les vacances d'été. Et puis le téléphone, ça existe pour abolir les distances. Non ?

— Oui, ma chérie.

Elle me prend dans ses bras, et j'ai l'impression d'avoir cinq ans. Spider, lui aussi, veut des câlins, et nous l'accueillons dans notre étreinte. Un câlin de sa maman vaut tous les antidépresseurs. Non pas que j'en prenne, mais il ne faut pas être psy pour voir que parfois je ne suis pas... en forme. Il m'arrive encore de faire des cauchemars. Ce qui est incroyable, vu que je ne me souviens pas de

l'accident, mais ça n'empêche apparemment pas mon esprit d'en inventer des versions différentes. Presque chaque nuit.

— Ce soir, Ben vient manger avec sa Betty, m'annonce ma mère.

— Super. Ça fait longtemps que je n'ai pas discuté avec Betty.

Betty est ma belle-sœur. Nous sommes amies depuis le collège. D'aussi loin que je me souviens, elle a toujours été amoureuse de mon frère. Et je pense que, même si mon frère a deux ans de plus que nous, lui aussi a eu un coup de foudre. Il a attendu qu'elle soit suffisamment âgée pour lui demander de sortir avec lui et, après leur diplôme, ils se sont mariés. Un vrai conte de fées.

Si les contes de fées existent dans la vraie vie, qu'en est-il des films d'horreur ?

AÏDAN

Les kilomètres défilent. Ça va faire maintenant plusieurs semaines que je roule sans but précis, si ce n'est être loin de New York. C'est l'avantage lorsque l'on fait partie des dirigeants d'une boîte : on peut s'absenter si on le veut. Oh ! bien sûr, je reste en contact avec Scott et Chase ainsi que mon équipe, mais j'ai besoin de souffler. Six ans que je n'ai pas pris de vacances. J'ai bien mérité un break. Mes deux compères ont très bien compris. Ils m'ont même encouragé. Ils m'ont dit que je reviendrais certainement avec plein de nouveaux projets en tête. Pour l'instant, pas grand-chose de ce côté-là, mais je souffle enfin.

Cette sensation d'étouffement, d'oppression a presque totalement disparu. Le fait de ne plus être en contact avec Hope aide beaucoup à me sentir libre. Nous n'avons pas rompu à proprement parler, mais pour moi c'est tout comme. Je n'ai toujours pas digéré la dernière soirée où l'on s'est vus. Avec le recul, je suis bien conscient que ce n'est qu'une excuse pour partir. La goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Le problème est que je vais devoir continuer à la voir, ne serait-ce que dans le cadre du travail. Je crains de me laisser tenter par la facilité en couchant de nouveau avec elle. Si seulement on pouvait être sur la même longueur d'onde... Mais si, au début, elle était d'accord pour une relation simple et sans engagement, aujourd'hui, je n'en suis plus si sûr...

Le côté positif de ces vacances, c'est la liberté. Le lendemain de cette fameuse soirée, j'ai pris ma voiture, un sac avec quelques vêtements, et je suis parti. J'ai

pris la route sans but, sans destination. Depuis, je m'arrête dans les endroits qui me plaisent. J'y reste une nuit ou plusieurs et je repars. C'est très grisant.

Libre. Je ne l'avais jamais vraiment été, comme la plupart des gens, je suppose. Quand on est jeune, on doit faire ses études, chercher un travail et puis... Rien. Les responsabilités, les obligations... Elles font partie de la vie de tout un chacun. Et voilà qu'à vingt-neuf ans, j'ai enfin l'opportunité de prendre le large. Et je respire.

J'ai pris la direction du Tennessee après avoir traversé le Kentucky. Ensuite, attiré par les Grandes Plaines, je me suis dirigé vers le Kansas, puis le Nebraska. Tous ces paysages différents sont tellement surprenants. À chaque arrêt, je fais la connaissance de personnes aussi éclectiques qu'attachantes. Mais je ne reste jamais plus d'un ou deux jours. Je ne fais pas ce voyage pour lier des amitiés. Au contraire, j'aime la solitude que ce *roadtrip* m'apporte. À New York, je suis constamment entouré de personnes. Et la vie dans cette ville, sans arrêt en mouvement, peut parfois nous perdre dans ce tourbillon d'activités. Dans ma voiture, il n'y a que moi et la route. Les paysages défilent et m'intriguent également. Je n'ai jamais vécu autre part qu'à New York – ou Cambridge pour mes études. J'ai bien entendu voyagé un peu dans le cadre du travail, mais jamais en touriste.

Sur la route, je profite du silence ou bien j'écoute les radios locales sur l'autoradio. Je découvre des groupes et des chanteurs que je ne connaissais pas. Il faut dire, tout de même, que je ne suis pas un féru de musique.

Après les plaines du Nebraska, j'ai abordé les régions montagneuses avec le Wyoming, où je découvre le fameux Parc national de Yellowstone. C'est très impressionnant à visiter avec ses geysers. Mais aussi ces impressionnantes concrétions calcaires avec leurs teintes jaune orangé comme Minerva Terrace, qui est une véritable splendeur.

Je suis en train de faire le plein d'essence quand je vois que Scott a essayé de m'appeler. Ça fait plusieurs jours que je ne lui ai pas donné de nouvelles et il va finir par croire que je suis mourant quelque part.

— Je suis en vie, mon pote !

— Content de l'apprendre, mais tu pourrais au moins répondre quand je t'appelle !

— Oui, maman, je le taquine.

— Tu es où aujourd’hui ?

— Eh bien... Attends que je regarde... Ah oui ! Je suis dans le Montana depuis quelques minutes. Je ne te garantis pas que je puisse être joignable, car, avec toutes ces montagnes, je ne sais pas s’il va y avoir du réseau partout.

— Et comment je fais pour te retrouver si tu as un problème ? s’agace-t-il.

Il est du genre protecteur. Très protecteur envers les personnes qu’il apprécie. Et j’ai la chance d’en faire partie. Même si son côté maman poule peut parfois agacer, il est comme un frère pour moi et, si les rôles étaient inversés, je m’inquiéteraï aussi.

— On va dire que je t’appellerai demain soir au plus tard. Si tu n’as pas de nouvelles, tu pourras envoyer une équipe de sauvetage, je le taquine.

— Et comment te sens-tu ?

Lui et Chase ont été un peu surpris par mon départ soudain, mais ils me connaissent et savent qu’il ne s’agit que d’une pause.

— Ça va très bien. Je prends des photos pour vous montrer ce que j’ai vu.

— Eh bien, j’ai hâte de les voir, mais surtout de *te* voir.

— Un problème avec la boîte ? je m’inquiète.

— Non. Pas de soucis de ce côté-là, mais Hope nous casse les pieds pour savoir où tu es.

— Tu ne le lui as pas dit, j’espère ?

— Pour lui dire quoi que ce soit, encore faudrait-il que je sache quelque chose moi-même ! À part lui dire que tu es parti en vacances, je n’ai aucune info pour elle. Elle essaie encore de te joindre par téléphone ?

— Moins maintenant. Heureusement. Ça virait au harcèlement.

— Il est encore tôt par chez toi, mais il faudrait que tu trouves où dormir cette nuit. Tu devrais t’y mettre.

— Tu as raison. J’ai repéré un panneau annonçant un *bed & breakfast* à quelques kilomètres. Je vais voir s’il y a une chambre libre. Je t’appelle demain soir au plus tard.

La ville de Bozeman a l’air plutôt accueillante. Je trouve le chalet qui propose des chambres un peu plus loin en direction de l’ouest. L’établissement est de taille assez impressionnante. Il a deux étages et est l’archétype du chalet de montagne tout en bois, mais avec tout le confort moderne. J’espère qu’ils ont une chambre

libre. J'aimerais bien ne pas avoir à refaire de la route pour trouver un endroit où dormir.

Je gare ma voiture sur un des emplacements réservés aux clients. Je prends mon sac, dans lequel j'ai entassé les quelques affaires que j'ai emportées, et me dirige vers l'entrée. Le soleil est en train de disparaître à l'horizon, et la façade du chalet est baignée par les rayons faiblissants, ce qui lui donne une teinte chaude et douce. Quand je monte les quelques marches menant à la porte principale, mon attention est attirée par un léger mouvement à ma gauche. À quelques mètres de moi, sur la terrasse qui entoure le chalet, une jeune femme est assise sur la balancelle. Elle observe le coucher du soleil. Et moi, je ne peux voir qu'elle. La lumière du crépuscule l'enveloppe de telle façon qu'on dirait une apparition. Je ne la vois que de profil. Elle ne m'a pas entendu ou peut-être est-elle plongée dans ses pensées. Ses longs cheveux châtain clair sont illuminés de reflets dorés et roux. On dirait qu'ils sont parsemés de flammes rougeoyantes. Des lunettes de soleil m'empêchent de voir son regard.

Cette jeune femme doit avoir dans les vingt-cinq ans pour ce que je vois. Elle est emmitouflée dans un grand pull en laine blanche. Trop grand pour elle. Il ne fait pas très chaud maintenant que le soleil disparaît et, à cette altitude, les températures peuvent rapidement descendre en dessous de zéro.

Si elle s'était tournée pour me regarder, j'aurais pu l'aborder, mais là... j'aurais l'impression de la déranger tellement elle a l'air sereine. J'ai beaucoup de mal à m'arracher à sa contemplation, mais la cloche au-dessus de la porte tinte, m'arrachant à mon rêve éveillé.

J'entre finalement dans le chalet et je trouve un homme derrière le petit bureau servant d'accueil. Heureusement, il leur reste une chambre disponible.

Je n'arrive pas à me sortir la jeune femme de la tête. Un ange, voilà ce à quoi elle m'a fait penser. Mais je finis par me répéter que cela est dû à la fatigue du voyage. Après une bonne nuit de sommeil, je suis sûr que je ne verrai plus les choses de la même manière.

Première nuit

ABBI

— Abbi !!! Comme je suis contente de te voir. Avec le travail, je n'ai pas assez l'occasion de passer.

Ma belle-sœur et amie, Betty, me serre dans ses bras pour me saluer.

— C'est vrai, mais c'est normal, tu ne chômes pas. Maman m'a dit que vous veniez manger ce soir. Elle s'est enfermée dans la cuisine pour faire un repas digne d'un réveillon.

Tout à l'heure, quand le soleil a disparu derrière l'horizon, emportant sa chaleur, je suis retournée dans ma chambre. Ce n'est que quand Betty a débarqué sans même frapper que j'ai réalisé qu'il était si tard.

Quand nous étions ados, nous avons passé pas mal de temps dans cette chambre à parler de tout et de rien, à imaginer notre avenir, à faire des projets. Pour Betty, il n'était question que de mon frère. Alors, évidemment, je ne lui demandais jamais de détails, cela aurait été trop... *trop*. Et ce soir, quand elle s'allonge à mes côtés sur mon grand lit, j'ai presque l'impression de revenir plusieurs années en arrière. Presque.

— Au fait, tu es au courant pour le client qui vient d'arriver ? me demande-t-elle, tout excitée.

— Je te signale que tu es mariée ! Et à mon frère de surcroît. Alors, tu n'as pas le droit de baver sur d'autres hommes ! je la taquine.

— Pas pour moi, idiote, mais pour toi ! Il est... chaud ! Pas d'autres mots pour le décrire.

— Essaie quand même.

— Alors, déjà, il n'est pas petit, loin de là ! Je ne me suis pas approchée beaucoup, mais il est plus grand que Ben. Donc il doit faire dans le mètre quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix. Les cheveux châtain foncé avec des reflets un peu

plus clairs. Ils sont courts sur les côtés et un peu plus longs sur le dessus. Ils étaient coiffés en arrière. Une mâchoire carrée accompagnée d'une petite barbe de quelques jours. Ses lèvres ni trop épaisses ni trop fines. Par contre, son sourire illuminerait une ville entière.

— Tu veux dire qu'il a de grandes dents ? je me moque.

— Mais non, voyons ! Juste qu'il pourrait être mannequin pour dentifrice. Ou pour toute autre chose, tellement il est beau. Et puis je ne t'ai pas parlé de ses yeux... Ils sont bleus. Un bleu électrique. Ah ! J'oubliais sa fossette à gauche.

— Je suppose qu'il est tout maigrelet ?!

— Rêve ! Il pourrait faire partie de ces calendriers de pompiers super sexy !

— Eh bien, on dirait que tu as craqué, toi ?! C'est Ben qui va être content.

— Je te dis que je ne vois que ton frère. Par contre, pour toi...

— Arrête, un peu. C'est un client de passage. Demain matin, il sera probablement parti. Et puis... ce n'est vraiment pas ce que je recherche en ce moment.

— Je sais, ma chérie. Mais justement, il faut que tu te changes les idées. Et rien de tel qu'un petit flirt avec quelqu'un de passage pour retrouver le sourire.

Betty est vraiment adorable. Je l'adore. Mais... je ne suis pas prête pour ce genre de chose. Et je ne sais pas si je le serai de nouveau un jour.

Le dîner est très agréable avec la famille réunie. C'est vrai que ça fait du bien de se sentir entouré. C'est pour cela que je suis revenue dans le Montana et je ne le regrette pas. Les cauchemars n'ont pas disparu, mais la familiarité des lieux est un véritable baume sur mon cœur et mon âme.

À table, Betty reparle du client sexy. Il n'est pas venu manger avec nous. Comme dans certains *bed & breakfast*, mes parents accueillent parfois les clients à table s'ils en font la demande. Ce soir, il y a deux chambres de louées, occupées par un jeune couple et par... cet homme dont Betty ne cesse de me vanter les mérites physiques. Aucun n'a souhaité dîner avec nous ce soir, ce qui rend cette soirée plus intime. Devoir partager des moments familiaux avec les clients est parfois l'inconvénient des *bed & breakfast*.

— Betty, arrête de parler de ce type ! Il pourrait très bien être un pervers. Tu ne le connais même pas, intervient mon frère qui commence de toute évidence à être jaloux.

— Mais c'est n'importe quoi ! Ben, tu sais bien que tu es et seras mon seul

amour et que tu es le plus beau et le plus sexy pour moi. Mais ta sœur est célibataire et elle a le droit de rencontrer des hommes.

— Bien sûr que non !!! C'est ma sœur, justement, et elle est bien trop jeune pour ce type qui est beaucoup trop vieux pour elle !! panique mon frère.

Je comprends qu'il préfère m'imaginer éternellement enfant, avec des couettes. Moi-même, je préfère éviter de penser à la vie amoureuse de mon grand frère.

— Il a vingt-neuf ans, intervient ma mère. Donc, il n'est pas trop vieux pour Abbi.

— Ça ne fait pas de lui quelqu'un de bien pour ma petite sœur !

— Comment le sais-tu, d'abord ? l'interroge mon père.

— J'ai vu sa carte d'identité lors de son inscription.

— Comme s'il était possible qu'un homme soit, à tes yeux, assez bien pour Abbi.

Betty a raison. Ben n'a jamais approuvé aucun de mes anciens petits amis. Non que j'en aie eu beaucoup, mais aucun n'a trouvé grâce à ses yeux.

De voir mon frère face au reste de la famille, luttant pour préserver ma supposée vertu... Pour la première fois depuis longtemps, un sourire non feint s'est esquissé sur mon visage.

Après de longues embrassades et encore quelques conseils de séduction, Ben et son épouse sont rentrés chez eux.

Cette nuit encore, je me redresse d'un coup dans mon lit, mon corps complètement crispé par l'angoisse. Dans ces moments-là, j'ai besoin de me réveiller complètement pour éviter que le cauchemar ne reprenne à peine après que je me suis rendormie.

Un verre de lait me fera du bien. À cette heure-ci, toute la maison est plongée dans le sommeil. Je vais, aussi silencieusement que possible, dans la cuisine suivie par Spider. C'est devant la cheminée, dans laquelle flambe encore un feu réconfortant, que je déguste mon lait chaud. Et c'est bercée par le crépitement et la chaleur du feu que je finis par m'endormir sur le canapé, Spider à mes pieds.

AÏDAN

Malgré la fatigue, je me réveille en plein milieu de la nuit. Mon esprit ne cesse de se focaliser sur cette apparition. Cette fille fantasmée dans un moment de fatigue. C'est idiot et je sais que demain matin, si je la revois, je vais rire de ma

stupidité. Mais pour l'instant, dès que je ferme les yeux, je la revois. *Elle*. Je regrette de ne pas avoir pu voir ses yeux. Elle portait des lunettes de soleil et je ne peux donc qu'imaginer leur couleur. Leur forme, l'intensité de son regard. Je deviens fou. Cette idée me fait sourire. Évidemment qu'à trois heures du matin, tout paraît plus intense et surtout les rêves.

J'ai besoin de faire un tour pour me vider l'esprit. Il faut que je dorme, sinon je vais avoir du mal à reprendre la route tout à l'heure. Je ne sais pas quelle direction prendre, mais je verrai bien où le vent me porte.

Ma chambre est au rez-de-chaussée et j'ai repéré où se trouvait le salon. J'entends le feu de cheminée crépiter. C'est une des choses que j'adore. Ça donne tout de suite un côté chaleureux à une maison. Je n'ai pas la chance d'en avoir dans mon appartement à New York. Mais un jour, j'achèterai une maison, et un de mes critères sera la présence d'une grande cheminée. Je m'approche du canapé, mais je me fige...

Elle est là. Allongée et endormie. Elle est tournée face aux bûches qui brûlent. Elle porte un bas de pyjama en coton et son gros pull en laine. Son chien, qui est allongé à ses pieds, relève la tête. Quand il constate que je ne veux pas les perturber, il repose son museau entre ses pattes avant.

Ce n'est pas le soleil couchant qui l'entoure de son halo, mais le rayonnement du feu de bois. Ses cheveux ont encore leurs incroyables reflets. Elle ne porte pas ses lunettes, mais ses paupières closes ne me permettent toujours pas de savoir à quoi ressemblent ses yeux. Mais je peux voir son visage. Ses traits sont fins et délicats. Sa bouche... parfaite. Ses cheveux s'étalent dans son dos et sur ses épaules. Une mèche s'est égarée sur son front. Le plus délicatement possible, je la replace vers l'arrière. Ses cheveux sont aussi doux qu'ils ne le paraissent. Je prends le plaid qui se trouve sur le dossier du canapé et en recouvre cet ange qui dort paisiblement. Je repars dans ma chambre, ne voulant pas risquer de la réveiller. Mais tout cela ne va pas arranger mes rêves...

Effectivement, me lever cette nuit n'a peut-être pas été la meilleure idée que j'ai eue pour améliorer mon sommeil. Mais... je ne regrette pas cette petite escapade nocturne. Je sais que c'est ridicule et même complètement fou, mais cette fille... Je suis sûr que c'est parce que, les deux fois où je l'ai vue, les conditions étaient particulières. La luminosité du coucher de soleil... du feu de bois... Tout cela

m'a donné une version fantasmée de cette jeune femme, certes très jolie, mais certainement moins attirante que ce que j'ai pu ressentir à ces deux occasions.

Le manque de sommeil ne m'aide pas à être en forme pour la journée. Je pense même rester encore un peu pour me reposer. Oui, juste pour me reposer.

Un petit café me fera du bien. Après m'être habillé, je sors de ma chambre et rejoins la salle à manger pour prendre mon petit-déjeuner. À table, un jeune couple explique à Mme Cain ce qu'il compte faire aujourd'hui. Mme Cain est la propriétaire des lieux. Elle a la cinquantaine et n'est pas très grande. Ses yeux expriment beaucoup de gentillesse et de douceur. Elle fait partie de ces personnes qui inspirent confiance et respect au premier coup d'œil. Ses cheveux grisonnants sont coiffés en un chignon flou.

— Bonjour, monsieur Nash. J'espère que vous avez bien dormi ? me demande la gérante.

— Très bien, je vous remercie. Le lit est vraiment très confortable.

— Que voulez-vous prendre ? Café, thé, œufs, bacon, jus de fruits ?...

— Juste un café pour l'instant, je vous remercie. Noir, s'il vous plaît.

— Vous êtes comme mon fils. Sans un café bien noir le matin, il ne peut pas commencer la journée, me dit-elle avec un grand sourire.

L'ambiance est vraiment très familiale et chaleureuse. C'est ce que j'apprécie dans les *B & B*. Pour le travail, je suis obligé de réserver dans des hôtels lorsque je dois me déplacer, notamment à cause des horaires. Les avions partent et arrivent parfois en pleine nuit. Mais je préfère la convivialité des *B & B* quand j'ai le choix.

— Vous n'avez qu'à aller sur la terrasse de derrière profiter du soleil. Je vous apporte votre café.

Ce chalet possède une terrasse au rez-de-chaussée qui fait tout le tour du bâtiment. Je peux la rejoindre par la porte-fenêtre de ma chambre et, d'après ce que j'ai pu voir, c'est la même chose avec celle qui est contiguë à la mienne. Cette terrasse permet ainsi de profiter du lever et du coucher de soleil, suivant de quel côté de la bâtisse on se trouve.

En m'approchant de la baie vitrée, je me fige en entendant des personnes parler. En m'approchant plus lentement, j'aperçois la jeune femme de cette nuit. Elle est assise sur un canapé d'extérieur. Elle tient une tasse d'un breuvage fumant. Elle porte un jean vieilli et un pull à col roulé bleu pâle ainsi qu'un gros gilet en laine

épaisse. Le soleil réchauffe un peu l'air, mais il est encore tôt, et la température extérieure est basse. Ses lunettes de soleil dissimulent encore ses yeux. Elle discute avec un homme qui se tient debout appuyé contre le garde-corps de la terrasse. Le type doit avoir à peu près mon âge. Il est plus petit, mais beaucoup plus râblé. Il ressemble à l'image que l'on se fait des bûcherons.

— Je vais en ville aujourd'hui. Tu veux que je t'y emmène ? lui demande-t-il.

— Non, je te remercie, mais je vais rester ici. Et puis j'ai envie de me promener un peu avec ma mère. Profiter un peu de mes parents, lui répond-elle de sa voix douce.

Hier, en la voyant, elle donnait une impression de sérénité, de calme et de douceur. Et là... sa voix correspond exactement à ce sentiment.

— Allez, Abbi ! Tu ne vas pas rester cloîtrée dans ce chalet loin de tout !

Le ton de ce type ne me plaît pas. Il lui parle avec un peu trop d'agressivité à mon goût.

— Je ne suis pas cloîtrée, mais ici pour me reposer. Et puis j'aime me balader dans la forêt.

— Ouais. Enfin... Ta mère n'a pas que ça à faire et tu sais que ce n'est pas prudent de te promener seule. Tes parents sont occupés et ton frère également, ainsi que tous les amis que tu peux avoir ici. Alors, à part moi, tu n'as personne pour te sortir.

— Si je puis me permettre, je ne suis pas sûr que traiter une femme comme un chien que l'on sort soit la meilleure approche, j'interromps la conversation qui me déplaisait de plus en plus. Et je serais ravi de profiter de votre connaissance des lieux pour que vous me serviez de guide, j'ajoute à l'intention de la jeune femme qui reste muette.

Surpris de ma présence, l'homme se tourne vers moi. Ils ne m'avaient pas remarqué jusqu'à ce que je ne supporte plus sa façon de parler à Abbi.

— Et vous êtes ? m'interpelle l'homme qui n'arrive pas à inviter une fille sans faire passer cette invitation pour une faveur qu'il lui fait.

— Aïdan Nash. Je suis arrivé dans la région et dans ce chalet hier soir. Et je me demandais justement où trouver une personne qui puisse me guider dans les environs. Alors, si vous êtes disponible... je réponds en me tournant, le dos au type dénué de tact ou complètement méprisant.

Abbi fixe l'horizon et ne semble pas s'intéresser à ce que je dis. Mais le léger

mordillement de sa lèvre inférieure dément cet apparent désintéret.

La rencontre

ABBI

Ça ne peut être que lui. Le nouveau client. Aïdan. Celui dont m'a parlé Betty. Le grand brun aux yeux bleu électrique. Mais sa voix... grave, rauque... Impossible d'ignorer le fait qu'il s'est interposé entre moi et Shelton. Je connais ce dernier depuis le lycée. Il était le quarterback de l'équipe de football. Bien entendu, il avait toutes les filles à ses pieds. Moi-même, je suis brièvement sortie avec lui. Très brièvement. Une seule chose l'intéressait et, même si j'étais curieuse, j'étais vierge et je ne voulais pas que ma première fois soit avec un garçon qui en aurait trouvé une autre le lendemain. Donc, à part une sortie au cinéma et deux ou trois baisers, il n'y avait rien eu de plus.

Mais j'ai su par la suite que, pour lui, j'étais une sorte de défi. Il avait essayé de faire croire que nous avions couché ensemble, mais sa rencontre avec mon frère, furieux, a permis de le dissuader de continuer à mentir à mon sujet. Je l'ai croisé depuis de temps à autre à des soirées et nous sommes restés en relatifs bons termes. Malheureusement, depuis mon retour dans le Montana, j'ai comme l'impression d'être une sorte d'expérience pour lui. Il vient me voir chaque semaine et on discute. Ou plutôt *il* parle. Il m'invite souvent à sortir, mais je refuse systématiquement. Je l'aime bien, même si parfois il me tape sur les nerfs. Mais je n'apprécie pas qu'il sous-entende que sans lui je ne serais plus rien. Et même si je ne suis pas loin de penser la même chose, parfois, eh bien... je préfère n'être rien seule que quelque chose avec lui.

L'intervention d'Aïdan m'a surprise. Je ne l'avais pas entendu approcher et visiblement Shelton non plus. Et le ton de ce dernier montre bien qu'il ne prise pas d'avoir été interrompu par un étranger. Mais, même si j'ai apprécié que l'on mette fin à cette conversation désagréable, je me sens mal à l'aise. Cet homme ne me connaît pas. Et il a demandé à ce que je lui serve de guide. Intérieurement,

cela me fait sourire. Même s'il ne le pensait probablement pas, ça m'a touchée. Et puis sa voix... Aussi sexy que son physique. Elle est également très expressive. Même s'il est resté très correct et amical, j'ai perçu de l'énervement, peut-être même de la colère sous son ton policé. Il n'a visiblement pas apprécié les insinuations de Shelton, ce qui nous fait au moins un point commun. Moi non plus, ça ne m'a pas plu.

— Bon, je dois te laisser, Abbi, reprend Shelton, très agacé. Tu as mon numéro de portable. Si tu changes d'avis, appelle-moi. Salue tes parents pour moi.

Je hoche juste la tête, pour toute réponse. Il s'en va sans rien ajouter.

— Je suis désolée de vous avoir interrompus. Je ne voulais pas le faire fuir.

Aïdan s'assoit sur le fauteuil qui me fait face. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire.

— Si. Vous le vouliez. Mais je ne vous en veux pas, au contraire.

Sa présence électrise l'atmosphère. Nous sommes en extérieur et pourtant j'ai l'impression qu'il emplit l'espace qui nous entoure. Cet homme est si... magnétique.

— Tant mieux, alors, me sourit-il à son tour. Alors, comme ça, vous connaissez la région comme votre poche ? Vous pouvez vous promener dans ces forêts les yeux fermés ?

— On peut dire ça. Mais il est vrai que ce n'est pas très prudent d'y aller seul. On ne sait jamais.

— Vous êtes d'ici, alors, si j'ai bien compris.

Il me trouble un peu. J'ai l'impression... qu'il s'intéresse réellement aux réponses. Souvent, les gens posent des questions pour combler les silences, sans retenir la suite de la conversation. Mais le ton de sa voix... me dit que ce n'est pas son cas.

— Les propriétaires de ce chalet sont mes parents. Donc, oui, j'ai grandi dans cette maison au milieu de la forêt et des montagnes.

— Mais j'ai eu l'impression que vous revenez de quelque part, d'après ce que disait votre... *ami*.

J'hésite à lui répondre. Si je le fais, cela entraînera d'autres questions... d'autres réponses que je ne veux pas donner.

— J'ai passé quelques années à New York.

J'ai répondu avec un peu trop de mélancolie et de tristesse dans la voix. Mais

chaque fois que j'évoque cette vie... cette vie qui me manque...

— Quelle coïncidence ! Je vis à New York, moi aussi. Vous êtes revenue pour des vacances ou est-ce plus... définitif ?

Et voilà encore une question dont je n'ai pas la réponse. Du moins, pas celle que je voudrais vraiment. Mais ma mère arrive juste à temps pour m'épargner ce moment de gêne.

— Voici votre café, monsieur Nash. Je vois que vous avez fait la connaissance de ma fille Abigail.

— Oui, et j'essayais de la convaincre de me faire visiter les alentours.

Ma mère ne répond rien, certainement perplexe, voire surprise.

J'interromps ses pensées :

— Monsieur Nash a entendu Shelton me dire que je ne devrais pas me promener seule et il s'est proposé.

— Appelez-moi Aïdan, je vous en prie, nous demande-t-il aimablement.

— Oh ! Eh bien, je trouve que c'est une merveilleuse idée, cette promenade.

Je me renfrogne un peu. Je vois bien son manège. J'ai compris qu'elle était de mèche avec Betty et que me voir me rapprocher d'Aïdan est un de leurs objectifs. Personnellement, je ne vois pas vraiment l'intérêt. Il paraît effectivement très sympathique. Peut-être même un peu plus, mais il va partir dans quelques heures, alors, à quoi bon ?...

— Au fait, madame Cain, je voudrais vous demander si la chambre serait disponible pour quelques jours de plus.

— Oh ! mais bien sûr, il n'y a aucun problème. Vous aurez plus de temps pour découvrir notre beau Montana.

J'ai la désagréable impression que, pour ma mère, je fais partie des choses à *découvrir*... Je me sens rougir d'embarras. Spider frotte son museau contre ma jambe pour me montrer que je ne suis pas seule dans cette galère.

— Comment s'appelle votre chien ? demande Aïdan C'est un magnifique labrador.

— Il s'appelle Spider-Man. Mais on l'appelle aussi Spider.

— C'est original comme nom, s'étonne-t-il.

— Oui, c'est mon super-héros.

— Ça lui va bien.

— Bon, je vous laisse, nous annonce ma mère, le sourire aux lèvres.

Je sais ce qu'elle pense et ce qu'elle veut, mais ce n'est pas possible. Hors de question.

AÏDAN

— Quel est votre programme pour aujourd'hui ? je l'interroge.

J'essaie de prendre un ton détaché, mais j'avoue que c'est tout de même un peu intéressé. Se faire guider par une jeune femme aussi belle et qui par chance connaît très bien la région... L'envie de passer du temps avec Abbi me tenaille. Je sais au fond de moi que c'est irrationnel. Mais je n'ai pas le temps de me poser d'autres questions. Elle paraît hésitante, voire... inquiète ?

— Je vais rester au chalet pour aider mes parents, je pense, finit-elle par répondre.

— Dommage, j'aurais bien voulu profiter de votre connaissance des environs. Il paraît qu'il ne faut pas s'y aventurer seul. Enfin... c'est ce que m'a dit une spécialiste des montagnes, je la taquine.

— Et c'est vrai. Mais... je ne suis pas la personne qu'il vous faut.

Je crois discerner une sorte d'avertissement. Comme si elle ne parlait pas uniquement des balades en montagne. Pourquoi ? Je suis un peu perturbé. Elle ne m'apprécie pas ? Même pas pour une balade ? Ou bien...

— Je ne suis pas un serial killer qui essaie de vous entraîner dans la forêt pour vous tuer, vous savez ! je blague.

Elle sourit. Et j'adore son sourire. Encore plus quand c'est moi qui en suis la cause.

— Ça ne m'avait pas traversé l'esprit, rassurez-vous. Mais... maintenant que vous le dites...

Cette fois, c'est elle qui me taquine.

— Est-ce que je ressemble à un serial killer ?

Mais alors que je voulais continuer à la faire sourire, ma question a l'effet inverse. Elle passe la main dans ses longs cheveux détachés qui cascaden dans son dos en douces vagues. Même si le soleil ne la baigne pas de sa lumière, sa chevelure est constellée de reflets allant du blond foncé au cuivré. En reposant sa main sur son genou, elle fait tomber l'étui de ses lunettes de soleil sur le sol. Je la vois se pencher et... tâtonner. Je me lève pour le ramasser et je le lui tends alors

que j'ai un genou à terre. Elle ne réagit pas, à part un léger mouvement de tête dans ma direction.

— Abbi, je murmure.

Je lui prends lentement la main et y dépose l'étui. Un silence assourdissant contraste avec les milliards de réflexions qui me passent par la tête. Mais c'est elle qui finit par mettre un terme à ce silence et répondre à mes interrogations silencieuses.

— Oui. Je suis aveugle.

Elle prononce cette phrase comme un aveu, comme une confession honteuse. Je suis perdu dans ce mélange de sentiments. Pourquoi le dit-elle comme si elle devait s'en cacher.

— Et ? je lui réponds un peu plus durement que je ne l'aurais voulu.

Si elle pense que c'est une espèce de tare inavouable... Elle croit peut-être que je vais m'enfuir en courant à cette annonce. Je ne peux nier que je suis surpris. Je ne m'attendais pas à ça. Du tout. Mais c'est vrai que chaque fois que je l'ai vue, elle avait des lunettes de soleil ou les yeux fermés. Et maintenant que j'y pense... c'est pour ça que Spider est toujours avec elle. Mais il n'a pas le harnais que portent les chiens d'aveugle. Sa gêne en le disant... Est-ce que ça serait récent ?

— Ça n'a pas toujours été le cas ?

Ma voix n'est qu'un murmure. Je ne veux pas l'effrayer ou paraître trop inquisiteur. Même si elle ne me voit pas, elle tourne son visage vers moi.

— Non.

Elle baisse la tête, et je vois qu'elle hésite à poursuivre. Je prends sa main doucement pour lui laisser la possibilité de se rétracter. Mais après un léger mouvement de surprise, elle me laisse lui témoigner mon soutien dans ce simple geste.

— J'ai eu un accident de voiture il y a deux mois.

— Est-ce définitif ?

— Les médecins ne savent pas. C'est un œdème qui comprime l'endroit où les nerfs optiques se rejoignent.

— Est-ce opérable ?

Un sourire ironique s'étire sur ses lèvres.

— Vous posez beaucoup de questions pour un touriste de passage.

— Oui, c'est vrai. Excusez-moi, je ne voulais pas être indiscret.

— Ce n'est rien. C'est juste que... c'est encore récent. Et... à part ceux qui sont au courant pour l'accident... eh bien... je n'en ai parlé à personne. Bien sûr, Shelton et quelques connaissances du coin l'ont appris. Mais... vous êtes le premier à me poser des questions sur ma cécité. Je n'en ai pas vraiment honte. Mais les gens sont mal à l'aise avec ça. À part ma famille et mes amis proches, bien sûr, ajoute-t-elle rapidement.

— Je vois.

Ce sont les gens qui la font douter.

— C'est pour ça que tu portes toujours des lunettes de soleil ?

Cette fois, elle rit. Et ce son est la plus belle des mélodies. Est-ce que je délire complètement ? Oui. Depuis la première fois où je l'ai vue, il n'y a même pas vingt-quatre heures, elle m'est toujours apparue comme un ange.

— Tu ne m'as vue que ce matin. Qu'est-ce qui te fait dire que je les porte toujours ?

— Je t'ai vue également hier soir.

Elle fronce les sourcils comme pour chercher dans sa mémoire le moment où j'ai pu la croiser.

— Tu étais sur la terrasse, du côté de l'entrée.

Un doux sourire réapparaît sur son visage.

— Oui, me répond-elle après un instant d'hésitation. Je les porte toujours. Je ne veux pas mettre les gens mal à l'aise.

— Est-ce que je peux te voir sans ? je lui demande dans un murmure.

Elle est surprise par ma demande. Je suis toujours à ses pieds, un genou à terre devant elle. Sa main dans la mienne tremble légèrement. Si elle n'a jamais voulu qu'on la voie les yeux découverts depuis deux mois, je comprends qu'elle craigne ma réaction. Je sers un peu sa main pour essayer de lui montrer qu'elle peut me faire confiance.

Et lentement, elle retire ses lunettes. Puis ouvre les yeux.

Je n'ai jamais vu des yeux de cette couleur. Ou plutôt de ces couleurs. Autour des pupilles, c'est un dégradé de dorés, pour finir sur du vert jade. C'est tout simplement incroyable. J'en ai le souffle coupé. Son regard, même s'il est absent, n'en reste pas moins d'une intensité bouleversante.

— Tu n'as pas besoin de les remettre. Du moins, pas pour les cacher aux gens.

De manière irrationnelle, je suis furieux contre les personnes qui ont pu lui

laisser penser qu'elle devait s'effacer devant eux pour ne pas les mettre mal à l'aise. Il n'y a rien chez Abbi qui soit honteux. Elle n'est que sublime. Je ne me rappelle pas avoir vu une femme aussi magnifique. Sa peau dorée, ces reflets dans ses cheveux, ses lèvres, et... ses yeux. Est-ce normal que je pense ça ? Est-ce normal que je ressente ça ?

Il faut que je me calme. Il faut que je reprenne pied. Il faut que... que je me rappelle que je ne suis là que pour quelques jours. Que je ne la connais que depuis quelques heures.

Interrogations

ABBI

Je ne le vois pas et pourtant... je sens son regard posé sur moi. Je sens sa présence, ma main dans la sienne... beaucoup plus grande. Je sens son pouce qui forme de petits cercles sur ma paume.

Je ne vois rien et pourtant... j'ai l'impression qu'il n'y a plus rien autour de nous. Les bruits de la nature ont cessé... ou c'est moi qui ne perçois plus que ma respiration et la sienne. Mon cœur qui bat plus vite.

Je lève lentement ma main libre et la dirige vers son visage. J'ai une telle conscience de sa présence physique que je sais parfaitement où poser mes doigts pour suivre les contours de son visage.

Durant mes études, je me suis intéressée à la sculpture en plus de la peinture. Je m'exerçais à sculpter sur de l'argile des objets, mais aussi des corps et des visages. Cela m'a permis de développer mon sens du toucher. Et si, à l'époque, je n'imaginai pas que cela pourrait me servir si je perdais la vue... eh bien, en cet instant, j'en suis heureuse.

Betty m'a dit qu'il avait les cheveux châtain foncé avec des reflets plus clairs. Je sais que ses yeux sont bleu électrique. Sous mes doigts, je sens son début de barbe. Il n'a pas dû se raser ce matin. Mâchoire carrée, pommettes hautes. Nez fin. Sourcils bien dessinés. Je passe ma main dans ses cheveux. Ils sont comme me les a décrits Betty : plus courts sur les côtés. Ils sont épais et doux au toucher. Je repasse ma paume sur sa joue avant de tracer les contours de ses lèvres de mon pouce. Je sens que sa respiration se bloque. Je veux retirer ma main, pensant que ce geste est peut-être un peu trop intime pour deux personnes qui ne se connaissent que depuis peu, mais il la retient et la presse contre sa peau avec douceur mais fermeté. Cette fois, c'est moi qui retiens ma respiration.

En cet instant, des images traversent mon esprit et... je ne me reconnais plus. Je

n'ai jamais été spécialement aventureuse dans ma vie privée, et avoir cette envie oppressante qu'Aïdan m'embrasse, au point que mes lèvres me brûlent, me perturbe. Je ne le connais pas. C'est à peine si nous avons discuté. Et pourtant...

Ce moment de trouble est interrompu par l'arrivée de ma mère, heureusement. Ou pas.

— Abbi... Oh ! excusez-moi, je ne voulais pas te déranger... dit-elle, gênée.

Je retire ma main à regret, mais Aïdan ne bouge pas. Il reste à genoux devant moi, tenant toujours mon autre main dans la sienne.

— Tu ne nous déranges pas, maman, je lui réponds, un peu gênée qu'elle nous trouve dans cette position intime.

— Je voulais juste te rappeler ton rendez-vous ce matin.

Mon rendez-vous chez le médecin. Je suis suivie régulièrement pour vérifier l'état de l'œdème, mais également mes cicatrices...

Je me lève, et ma mère vient me prendre par le bras pour me conduire à l'intérieur. Comme je ne sais pas quoi dire à Aïdan... je ne dis rien. J'ai peur d'ouvrir la bouche et que des paroles irréfléchies sortent sans que j'aie eu le temps de les retenir. Que dire ?... Que je voudrais passer du temps avec lui ? Que je voudrais apprendre à le connaître ? Que le peu que je sais de lui me perturbe trop ? Que je ne comprends pas ce qui se passe dans mon corps lorsque nous sommes dans le même espace ? J'aurais l'air d'une folle. Il penserait que l'accident ne m'a pas seulement rendue aveugle, mais a également perturbé mes fonctions cérébrales. Et il aurait raison si ce n'était pas arrivé qu'avec lui et deux mois après l'accident.

Je me trouve dingue. Mais mon cœur a battu tellement fort dans ma poitrine que ça en devenait assourdissant. J'avais l'impression que tout le monde autour de nous pouvait l'entendre. Qu'Aïdan pouvait l'entendre.

Dans la voiture, ma mère ne dit rien avant que nous nous soyons éloignées du chalet. The Chainsmokers² passent à la radio, miroir de mes pensées. Elle doit probablement réfléchir à la meilleure façon d'obtenir des informations. Je sais qu'elle est curieuse de savoir ce qui s'est passé pour que je me retrouve avec Aïdan à genoux devant moi. Il tenait l'une de mes mains pendant que l'autre était sur son visage. Sans oublier que j'avais enlevé mes lunettes de soleil, ce que je ne fais que pour dormir depuis presque deux mois.

— Alors ?

D'accord. Pour la subtilité, on repassera. Mais ça me fait sourire de voir qu'elle a tout de même réussi à se retenir jusque-là.

— Quoi ? je la taquine.

— Tu sais bien. Tu n'as pas remis tes lunettes.

Je ne m'en suis pas rendu compte avant qu'elle ne me le rappelle. Pourquoi ? Moi-même je ne connais pas la réponse.

Est-ce parce qu'il m'a dit que je n'avais aucune raison de le faire ? Pourquoi les paroles d'un homme que je ne connais pas auraient-elles un tel effet ? Je ne comprends pas ce qui m'arrive. C'est vrai qu'il est canon, d'après Betty, mais aussi pour ce que j'ai pu en juger par moi-même. Et sa voix rauque et virile n'arrange rien. Quand il m'a parlé, j'avais vraiment l'impression qu'il était plus que sincère. Mais je n'arrive pas encore à me fier à mon instinct. Ne pas voir alors que toute ma vie je me suis basée sur la vue pour essayer de comprendre les gens n'est pas chose aisée. Je ne m'en étais pas rendu compte avant de perdre ce sens. Mais maintenant, je sais que je me fiais aux expressions faciales, j'observais les petits mouvements, parfois imperceptibles, qui permettaient de savoir si la personne en face de moi était stressée, inquiète, heureuse, triste, en colère, sincère ou hypocrite. Je ne dis pas que c'est infallible, mais ça aide. C'est presque essentiel. Et maintenant... Eh bien, je ne peux que compter sur mon ouïe et mon instinct. Et je ne les maîtrise ni l'une ni l'autre. J'espère qu'un jour je pourrai m'y fier.

Ce qui me fait douter, c'est surtout que... j'avais l'impression... que... que je lui plaisais. Je sais que physiquement je suis mignonne : ce n'est pas ça, le problème. Du moins, tant que je suis habillée. Mais même quand il a découvert que j'étais aveugle... il n'a pas eu l'air de faire marche arrière. Il n'a pas cherché à fuir. Il ne m'a pas non plus rabaissée comme l'a fait Shelton lors de mon retour. Comme tout à l'heure, Shelton a tendance à penser qu'avec ma cécité, je devrais m'estimer déjà être bien contente qu'il daigne me parler et me proposer de sortir avec lui. Je ne le comprends pas. Si je suis devenue si inintéressante, pourquoi s'obstine-t-il à m'inviter ? Peut-être qu'il a l'impression de faire une bonne action. Ou... Je n'en sais rien et à vrai dire cela ne m'intéresse pas. Je suis davantage préoccupée par cet homme que je n'effraie pas. Cet homme qui a continué à s'intéresser à moi. Cet homme qui, en une phrase, m'a fait mettre un

pied hors de cette prison dans laquelle je m'étais enfermée par peur de ce qui m'entoure.

Ça paraît anodin, mais mes lunettes me protégeaient. Même lorsque je suis avec ma famille, je ne les oublie jamais. Je ne les oubliais jamais. Avant Aïdan.

AÏDAN

Elle est partie. Sans un mot. Je suis encore sous le choc. Ces révélations. Cette rencontre.

En temps normal, je suis presque sûr que j'aurais réagi comme un connard. Si j'avais rencontré n'importe quelle fille et commencé à tenter un flirt... Déjà que je ne suis pas tout à fait à l'aise dans ce genre de situation, mais si je m'étais aperçu qu'elle était aveugle... j'avoue, j'aurais probablement essayé de mettre un terme à la conversation. C'est un comportement de connard fini, mais c'est sûrement ce que j'aurais fait. Je n'en suis pas fier du tout, mais déjà qu'essayer de séduire une fille n'est pas ma spécialité... Là... ça m'aurait fait flipper. Je n'aurais pas su quoi dire, quoi faire, comment agir. Vraiment pitoyable. Je suis pitoyable.

Seulement, là, il s'agit d'Abbi. Abigail. Cette fille est... tellement... Je ne sais même pas comment l'exprimer. La première fois que je l'ai vue, elle était déjà magnifique. Alors, évidemment, quand je dis ça, je sais que c'est terriblement superficiel. Mais c'est plus qu'un beau physique ; il émane d'elle une sorte d'aura incroyable. Là, je vire mystique. Un peu ironique pour un scientifique. Mais je ne trouve pas une autre façon d'exprimer ce que je ressens quand je vois Abbi.

Quand ce matin je lui ai parlé pour la première fois, le son de sa voix, ce qu'elle a dit... Tout confirmait ce que je m'étais imaginé. Puis, j'ai découvert qu'elle était aveugle. Un terrible accident. Et contrairement à ce que j'aurais fait, face à quelqu'un d'autre dans la même situation, je n'ai pas eu envie de m'échapper. Au contraire. J'aurais voulu qu'elle reste avec moi. J'aurais voulu lui parler, qu'elle me raconte tout d'elle. J'ai ressenti le besoin de la protéger. Je n'avais jamais voulu ça. Pour personne. Je n'en ai jamais eu le *besoin*. Et c'est pourtant ce que j'ai ressenti auprès d'elle.

Quand elle a posé sa main si douce sur mon visage pour découvrir mes traits... Un moment d'une profonde intimité. Du moins, pour moi. Je n'aurais jamais cru que ça puisse être aussi... intense. Pourtant, elle a dû le faire pour connaître

d'autres personnes et elle le fera certainement encore souvent... Rien qu'à cette pensée, mon estomac se contracte et je sens la colère monter en moi. Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est comme si je ne supportais pas qu'elle puisse toucher quelqu'un comme elle l'a fait avec moi. Alors que... je ne suis personne pour elle. Je ne suis qu'un inconnu.

Quand j'ai vu ses yeux... mon cœur s'est arrêté le temps d'un battement. Ou de deux. Ses yeux si incroyables. Et dire qu'elle les cachait derrière ses lunettes de soleil pour ne pas mettre les gens mal à l'aise. Ce n'est pas un malaise que j'ai ressenti en les voyant, mais un véritable choc ! Ça me met en rage de penser qu'elle a honte qu'on puisse s'apercevoir qu'elle est aveugle. En quoi est-ce devenu une tare ? Évidemment, j'ai dit que, si cela n'avait pas été Abbi, j'aurais probablement fui ; or, ce n'est pas la personne que j'aurais fuie, mais la situation. Le flirt. Séduire une femme est très loin de ma zone de confort et cela aurait été encore pire dans le cas présent. Mais Abbi a fait voler tout cela en éclats par sa personnalité, par sa présence.

Après qu'elle est partie, je suis resté comme un con sur la terrasse à réfléchir à ce qui venait de se passer. Est-ce que je lui ai fait peur ? Est-ce qu'elle a ressenti ne serait-ce qu'un peu de l'électricité qui est passée lorsque nos mains sont entrées en contact ? Puis j'ai ressenti le besoin d'appeler Scott. Lui qui a toujours les pieds sur terre. Lui qui est toujours la voix de la raison. Je ne sais pas ce que je vais lui dire, mais j'ai besoin de lui parler. Peut-être pour revenir dans le monde que je connais, que je maîtrise. Je déteste ne rien contrôler. C'est pour cela que je n'aime pas draguer. On ne peut pas savoir comment réagira la partenaire et je déteste ça. Avec Hope, au début, je trouvais cela simple. Elle est venue vers moi. C'est elle qui a fait le premier pas et il n'y avait aucun doute quant à ses intentions. Ce qui me convenait parfaitement, à l'époque. Je suis très pragmatique et je sais que mon besoin de maîtrise est ce qui me permet d'être bon dans mon métier, même très bon. Mais dans ma vie privée, c'est au contraire un handicap énorme.

— Aïdan ? Je suppose que tu as trouvé du réseau alors.

J'ai dû appuyer sur APPEL sans m'en rendre compte.

— Comme tu peux le constater.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as une drôle de voix, s'inquiète mon ami.

— Rien. Ça doit être la fatigue.

— Alors, quelle est ta prochaine étape ?

Que répondre ?

— Je... je crois que je vais rester un peu dans le coin pour l'instant.

— Dans le Montana ? Il y a des choses à découvrir ?

Oh que oui ! Il ne sait pas à quel point.

— Oui. Les paysages sont impressionnants et puis, il commence à y avoir de la neige.

— Je ne te savais pas passionné de ski ?! ironise-t-il.

— Pas passionné, mais j'aime bien.

Il ne répond rien et je sais qu'il se demande ce qui me prend. Je voudrais lui parler d'Abbi et en même temps, c'est comme un secret que je voudrais garder pour moi de peur qu'en en parlant, je réalise que ce n'est qu'un rêve éveillé. De toute façon, qu'est-ce que je pourrais bien lui dire ? J'ai fait la connaissance d'une fille. Je lui ai parlé quelques instants et... et quoi ? Rien. Je ne peux pas lui décrire tout ce que je ressens, toutes ces contradictions. Il va croire que je suis fou. *Je crois que je suis fou.*

— C'est sûr que le bon air de la montagne ne peut que te faire du bien. Donc, je suppose que tu es joignable si tu restes dans le coin.

— Oui. Tu peux dire à Meredith qu'elle peut m'appeler sur mon portable s'il y a un problème.

— Ta secrétaire va être ravie de l'apprendre. Elle commençait à se faire des cheveux blancs à ne pas savoir quand elle pourrait te parler, s'amuse-t-il.

Je ne peux pas rester sur cette terrasse éternellement. Il faut que je fasse quelque chose. Sur le petit bureau qui sert pour l'accueil, je trouve plusieurs prospectus sur des excursions que l'on peut faire dans la région. Mais quand je vois les températures, il faut d'abord que j'aille m'acheter quelques vêtements chauds, sinon je vais finir congelé.

Le réveil

ABBI

Comme prévu, il n'y a aucun changement de mon état. Je suis toujours aveugle. Mais ça, j'aurais pu le leur dire. Chaque fois que le médecin m'indique que l'œdème n'a pas évolué, c'est comme si on m'annonçait encore une fois que je ne pourrai plus voir. Et c'est la déception. Je ne devrais pas être surprise, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est idiot. Je devrais y être habituée. Mais il y a tout de même eu une petite différence. En sortant, j'ai compris qu'il fallait que je me prenne en main et que je sois plus autonome. Jusqu'alors, j'ai refusé d'utiliser une canne. Ma mère m'a aidée dans cette démarche et maintenant je n'ai plus qu'à m'entraîner. Après plusieurs essais, je commence à savoir me déplacer sans l'aide d'une autre personne. Mais c'est vrai que pour l'instant je suis restée dans des endroits familiers. Me déplacer seule dans des endroits inconnus me terrifie.

Une autre chose a changé. Je ne sais pas si c'est la rencontre avec Aïdan ou juste l'acceptation de mon handicap, mais j'ai décidé d'essayer de me remettre à la sculpture. Je ne peux plus peindre, mais utiliser mes mains pour créer est encore possible. L'art a toujours été ma passion. Même si je ne peux pas en vivre, je ne peux pas imaginer passer le reste de ma vie sans créer. Ne serait-ce que pour moi.

— Maman, est-ce que tu as la clef de l'atelier ?

Ma mère doit être surprise, car elle ne répond pas tout de suite. Mais quand elle le fait, sa voix est émue.

— Tiens, la voilà. Je vais avec toi pour voir s'il n'y a pas trop de poussière.

Je sais que ce n'est pas le cas, car elle y fait le ménage toutes les semaines depuis que je suis partie vivre à New York.

Cet atelier est une sorte d'annexe au chalet. Au début, quand j'étais enfant, elle servait pour entreposer les outils de mon père. Puis, j'ai commencé à peindre,

sculpter, créer toutes sortes de choses plus ou moins réussies. Mes parents ont alors décidé d'aménager cet espace pour que je puisse y faire ce que je voulais. Ainsi, ma mère ne retrouvait plus de taches de peinture sur le sol du salon ou de l'argile sur les meubles... Le chalet restait propre ; seul l'atelier était plus ou moins en désordre. Quand je suis partie à New York, mes parents l'ont laissé en l'état pour les fois où je rentrais pour les voir. Et... depuis l'accident, je n'y ai plus mis les pieds. Mais aujourd'hui, j'ai eu une sorte de déclic. Je ne sais pas si je vais parvenir à y entrer. Est-ce que je vais arriver à y faire quelque chose ? Mais si je n'essaie pas, je ne risque pas d'avoir la réponse.

Pour rejoindre l'atelier, nous empruntons un petit chemin pavé que je connais parfaitement pour l'avoir emprunté à de nombreuses reprises, de jour comme de nuit. L'annexe n'est qu'à une dizaine de mètres sur le côté du chalet. Elle est faite tout en bois. Ma mère dépose la clef dans le creux de ma main. Je tremble à cause de l'anxiété. De mon autre main, je tâtonne pour trouver le trou de la serrure. J'y glisse le petit bout de métal et, après avoir pris une profonde inspiration, je le tourne pour déverrouiller la porte. Quand je la pousse un peu pour l'ouvrir, je sens déjà l'odeur familière de peinture, d'argile, le solvant... Des parfums qui me replongent dans ce passé qui me paraît si lointain.

Ma mère me décrit la disposition des quelques meubles qui occupent la pièce. Je sais qu'il y a un évier à gauche sous la petite fenêtre. De l'autre côté, mon père m'avait fait faire une grande baie vitrée pour que je puisse bénéficier d'une bonne luminosité naturelle. Aujourd'hui... disons que cela ne me sera plus vraiment utile. Des étagères s'étalent le long du mur du fond, sur lesquelles tous mes ustensiles sont bien rangés. Je sais qu'il va falloir que je les trie.

— Tu as besoin de quelque chose, ma chérie ? Tu veux que je te laisse ?

— Oui. Ça va aller. Je te remercie. Je vais rester un peu ici.

Je l'entends sortir et fermer la porte derrière elle. C'est étrange. Je me sens à la fois comme chez moi, dans une sorte de cocon, mais également comme une étrangère. Ou plutôt comme si je n'avais plus ma place dans cette pièce. Je reste là debout, sans bouger pendant un temps qui me paraît infini, mais je ne m'en rends pas vraiment compte.

Je ne sais pas quelle heure il est. Je me dis qu'il va falloir que j'investisse dans une montre spéciale pour non-voyants. Mais pour l'instant, je m'en moque. Je suppose que, s'il était l'heure de dîner, ma mère serait venue me chercher. Alors,

à tâtons, avec l'aide de ma nouvelle canne, j'essaie de me repérer dans ce lieu. J'essaie de me rappeler, de visualiser l'espace dans ma tête. Je compte les pas entre la porte et l'évier. Six. Entre l'évier et les étagères. Vingt. Entre les étagères et l'endroit où j'avais installé mon chevalet. Cinq. Je sais qu'à côté j'ai également une selle de modelleur. Trois. Je m'assois sur le tabouret devant la petite table qui me sert pour la sculpture. Je touche du bout des doigts le support. Je sens l'argile, qui, à force, a imprégné le bois. J'essaie de me rappeler les sensations que j'avais en travaillant ici.

Je prends mon téléphone grâce à la commande vocale, je lance une chanson. Une chanson gaie. Une chanson pleine d'espoir. *Invincible*³. Oui. Il est temps que je redresse la tête. Je sais que je ne vais pas aller mieux du jour au lendemain. Mais peut-être qu'il est temps de me reprendre en main. Peut-être qu'il est temps de m'estimer heureuse d'être en vie. J'ai déjà eu la chance de voir pendant vingt-cinq ans. Je sais à quoi ressemblent les couleurs, les nuances, les couchers de soleil... Il suffit que je me concentre pour m'en souvenir et les visualiser dans ma tête. J'ai déjà fait de la sculpture et grâce à ça j'ai développé mon sens du toucher. Est-ce que ma vie est parfaite ? Non. Mais pour qui l'est-elle ? J'ai ma famille, mes amis et je me dois d'être forte pour eux. Et jusque-là, je n'ai fait qu'attendre. Attendre de retrouver la vue, attendre de pouvoir *revivre*.

C'est probablement idiot, mais je pense que c'est grâce à Aïdan. Ridicule, puisque je ne le connais pas et qu'il ne me connaît pas. Mais... il a flirté avec moi et, même lorsqu'il a su, il n'a pas pris la fuite. Il n'a pas eu pitié de moi. Il ne s'est pas moqué. Et... c'est cela qui m'a fait comprendre que peut-être... la vie continue. Elle sera différente de ce que je m'étais imaginé au départ, mais... elle continue malgré tout. Je sais qu'Aïdan va partir et qu'il n'était qu'une étoile filante dans ma vie. Mais il a permis d'éclairer mon chemin. Alors, même s'il part demain et que je ne le revois jamais, il restera celui qui m'a réveillée. Pas d'un baiser, comme dans les contes, mais par ses paroles, par ses gestes, sa gentillesse. Sa main sur la mienne. Aïdan Nash.

AÏDAN

Après avoir fait quelques achats de vêtements, mangé un morceau en ville, je suis rentré au chalet. Dans la chambre, je me suis connecté à mon ordinateur qui, défaut professionnel, ne me quitte pas. Et j'ai effectué des recherches sur la

cécité. Bien sûr, je ne suis pas médecin et je ne connais pas les détails du cas d'Abbi. Mais j'ai ressenti le besoin d'en apprendre plus. Notamment sur les outils d'aide dans le quotidien, qui permettent de faciliter la vie des non-voyants. Grâce aux nouvelles technologies, leur vie peut être relativement simplifiée.

Après plusieurs heures, je finis par fermer mon portable. Je suis du genre à ne pas voir le temps qui passe lorsque je fais quelque chose, et là, je m'aperçois que c'est déjà le milieu de l'après-midi. Je sors de ma chambre, j'espère trouver Abbi quelque part dans le chalet ou sur l'une des terrasses mais... personne. Dans le salon, je croise madame Cain.

— Comment allez-vous, monsieur Nash ? me demande-t-elle avec ce sourire plein de chaleur.

— Je vous ai dit que vous pouviez m'appeler Aïdan.

— Très bien. Si vous m'appelez Susana. Que puis-je pour vous, Aïdan ?

— En réalité... je cherchais Abbi. Vous ne sauriez pas où je peux la trouver ?

— Oh ! Elle est occupée pour l'instant, mais je pense qu'elle ne va pas tarder à revenir au chalet. Je... je sais que ça ne me regarde pas, mais... je suis contente que vous ayez discuté ce matin. Vous ne savez pas à quel point ça lui a fait du bien. Je sais qu'elle vous a raconté son accident et... jusque-là, elle n'en a parlé qu'à ses proches. Elle s'est renfermée et refusait d'accepter la situation. Certes, c'est peut-être temporaire, mais... en attendant, il faut tout de même qu'elle reprenne sa vie en main. Et de vous avoir parlé... Je ne sais pas ce que vous vous êtes dit, mais elle a commencé à changer. Elle s'est même achetée une canne.

Je n'en reviens pas. Je reste muet face à ce que je viens d'apprendre. Moi aussi, j'ai ressenti quelque chose ce matin, mais... j'étais loin de penser que cela pouvait avoir été ne serait-ce que partiellement réciproque.

— J'avoue que je ne sais pas quoi dire. Il est vrai que votre fille est quelqu'un de très... intéressant.

Le mot que je voulais dire était un peu trop mièvre. Je n'ai pas osé. Mais le regard et le petit sourire de Susana me disent qu'elle n'est pas dupe. Elle sait qu'Abbi est fascinante.

— Oui, elle est très... intéressante, me taquine-t-elle. Vous devriez venir manger avec nous ce soir. Je prépare une spécialité de la région. Un plat à base de viande de wapiti.

— Avec plaisir.

— Alors, vers sept heures trente, si ça vous va.

— Je vais aller me promener un peu en voiture pour voir les environs. À plus tard.

Dans la voiture je reçois un appel de Meredith, ma secrétaire. Un problème de retard dans le lancement d'un projet. Heureusement que j'ai confiance en mon équipe... D'ailleurs, après quelques appels à certains collaborateurs, tout a fini par s'arranger.

Je repense à ce que la mère d'Abbi m'a dit. Je suis touché que les quelques minutes passées avec elle lui ont fait réaliser qu'il fallait qu'elle continue à vivre. Je ne me fais pas d'illusions : je suis juste tombé au bon moment. Je n'y suis pour rien. Un autre aurait obtenu le même résultat. Pourtant, j'aimerais que ça ne soit pas le cas. Que ça soit moi, Aïdan, qui lui ai permis de reprendre sa vie en main... Pourquoi cela m'importe-t-il autant ? En voilà, une bonne question. N'oublions pas que je repars dans quelques jours. Ce n'est pas une rencontre de quelques heures qui peut bouleverser une vie. Impossible.

La chambre mitoyenne de la mienne est occupée, si j'en crois les petits bruits que j'y perçois. Après une longue promenade le long de la forêt, j'ai attendu l'heure du repas en travaillant un peu sur un nouveau projet qui m'est venu cet après-midi. Mais je vois qu'il est presque l'heure du dîner. Je range tout et me prépare.

Quand je sors de la chambre, je tombe nez à nez avec Abbi. Elle est ma voisine de chambre. Seul un mur nous sépare, et cette idée me plaît. Trop.

Avant même que je dise quoi que ce soit :

— Aïdan ! Je ne savais pas que nous étions voisins de chambre. D'habitude, mes parents ne louent cette chambre que quand toutes les autres sont prises, s'étonne-t-elle.

— J'ai de la chance alors, je lui souris.

— Tu dînes avec nous, d'après ce que m'a dit ma mère. Je suis contente.

Je vois qu'elle tient une canne. Elle ne l'avait pas ce matin. Je prends sa main libre et la passe sur mon avant-bras pour l'aider à se diriger ou peut-être simplement pour la tenir près de moi et la toucher. Est-ce étrange ? Oui, à coup sûr. Elle est d'abord surprise, mais presse sa main sur mon bras, et moi, je laisse la mienne sur la sienne. Si douce.

— Je vois que tu as une nouvelle canne.

— Oui. Je me suis dit qu’il faudrait que je sois plus autonome si je veux pouvoir t’emmener en promenade.

— Tu as raison. C’est important que tu te sentes libre de faire ce que tu veux. Et je suis plus qu’enchanté que tu me serves de guide de la région.

Elle s’arrête et semble réfléchir.

— Une balade, oui, mais je ne suis pas la plus à même de te servir de guide.

— Je crois au contraire que tu es parfaite... Enfin, je veux dire que tu connais parfaitement le coin et je suis sûr que tu pourras m’apprendre plein de choses.

Elle se mordille la lèvre en même temps qu’elle réfléchit à sa réponse. Qu’est-ce qu’elle est sexy quand elle fait ça ! J’ai envie de lui faire la même chose, mais je ne devrais pas avoir ce genre de désir. Il ne faut pas que j’oublie que je ne suis que de passage et que les relations avec les femmes ne sont pas vraiment faites pour moi. Il n’y a qu’à voir ce qui s’est passé avec Hope.

— Si tu veux.

— Quand est-ce que tu serais disponible ?

— Heu... Demain, mais je ne sais pas encore vers quelle heure.

— OK. Tu me donnes ton numéro de portable et je t’appelle. Euh... Je veux dire, est-ce que tu as les commandes vocales sur ton téléphone ?

— Oui, ne t’inquiète pas, me dit-elle avec un grand sourire.

Elle me tend son portable et j’y entre mon numéro. Je m’appelle avec.

— Voilà ! Comme ça, tu peux m’appeler et je peux faire de même.

Le dîner est parfait. Cela faisait longtemps que je n’avais pas profité d’un repas familial. Le père d’Abbi, Don, n’a cessé de me raconter toutes les bêtises qu’Abbi et son frère ont pu inventer quand ils étaient enfants. Abbi a ri à plusieurs reprises, et le son de ce rire était aussi mélodieux que ce matin. Une excellente soirée, et la balade en compagnie d’Abbi programmée demain m’enchante. J’ai sûrement tort de passer du temps avec elle, alors que je vais bientôt devoir partir. Mais en ce cas, pourquoi je n’arrive pas à m’en empêcher ?

Intruse

ABBI

Après le dîner, Aïdan m'a entraînée sur la terrasse. Il a pris un gros plaid bien chaud pour ne pas que nous nous congelions.

— Ça va ? Tu n'as pas froid ?

— Non, ça va. Et puis, tu sais, je suis habituée au froid, je suis une fille de la montagne.

— Et pourquoi alors es-tu partie à New York ?

— C'était pour mes études. J'ai étudié l'art à l'Université de New York. Je voulais travailler dans ce domaine, et New York est une ville remplie de musées et de galeries. Mais maintenant, il va falloir que je me recycle, dis-je avec un pincement au cœur en repensant à quel point cet accident a complètement bouleversé mes projets d'avenir.

— Je suis sûr que tu vas trouver. Et tu es très entourée, c'est une chance.

— Oui. C'est vrai. Et toi, qu'est-ce que tu fais à New York ? Ta famille y vit ?

— Non. Je suis originaire de la côte ouest. Le soleil, les palmiers, les surfeurs.

— D'après ce que m'a dit ma belle-sœur, tu n'es pas blond. Tu n'as pas le look du surfeur californien, non ?

— Non, pas tout à fait, rit-il. Mais je ne suis pas mauvais sur une planche. Et, même si je ne suis pas blond, je suis sportif.

Oui, ça, même si Betty ne m'avait pas dit qu'il était musclé, je m'en serais aperçue quand j'ai pu toucher ses bras et que l'on était épaule contre épaule. Ou plutôt épaule contre biceps, vu sa taille.

— Alors, on ne t'a pas expulsé de Californie pour manque d'équilibre sur une planche ?

— Non, pas du tout ! rit-il de plus belle.

Son rire est grave et sexy. Cet homme est un véritable danger pour la partie de

l'humanité attirée par les hommes. Comme dirait mon amie Hayley, il a une voix à faire tomber les petites culottes.

— Alors, pourquoi New York ? je l'interroge, curieuse de connaître un peu de la vie de cet homme qui a déjà en quelques heures changé la mienne en me redonnant confiance en moi juste avec quelques mots et sa présence rassurante.

— Eh bien, j'ai fait mes études et après j'ai eu une opportunité de travail à New York. Alors, je l'ai saisie.

— Ouah ! Et tu reviens souvent en Californie ?

— Non... pas vraiment. Le travail me prend beaucoup de temps.

— Je comprends. J'étais comme toi. Je ne venais pas aussi souvent que je le voulais.

Et maintenant... eh bien, retour à la case départ.

— Tu penses retourner à New York dans quelque temps ? me demande Aïdan.

— Non... Je ne pense pas. Je... je crois que j'ai peur des rues new-yorkaises. La foule... Les voitures dans tous les sens... Les bruits constants. Ici, je connais presque tout le monde, tous les endroits. Ma famille est là pour m'aider. À New York, j'ai des amis, mais... ils ont leur vie. Je serais une charge pour eux et je ne le supporterais pas. Ici, je me sens en sécurité. Tu dois penser que je ne suis qu'une froussarde ?

Je souris, mais c'est un sourire de tristesse. Je sais que c'est lâche de ma part de ne pas retourner vivre là où j'avais ma vie... avant. Mais c'est au-dessus de mes forces. Maintenant, je m'y sens comme une étrangère, j'y suis comme perdue.

— Je ne pense pas du tout que tu sois froussarde. Je pense qu'il t'a fallu une grande force de caractère pour surmonter les traumatismes de l'accident, et ta cécité est encore récente. Avant de pouvoir affronter la Grande Pomme, il faut que tu reprennes confiance en toi. Et qui sait ? Peut-être qu'un jour tu voudras y vivre de nouveau.

Et je le reverrai peut-être ? Non. *Oublie ça, Abbi. S'il est gentil avec toi, ce n'est pas parce qu'il te drague, mais parce qu'il est tout simplement comme ça.*

— L'avenir nous le dira, je lui réponds, un peu trop mélancolique pour être sincère.

— Cet... homme ce matin. C'était... un petit ami ?

Il a l'air gêné de poser cette question.

— Non. Pas du tout. On se connaît depuis le collège. Il est gentil, mais je ne

l'intéresse pas.

— Ce n'est pas l'impression qu'il m'a donnée ce matin.

Cette fois, sa voix me laisse à penser qu'il est en colère. Contre moi ?

— Oh ! En fait, c'est surtout qu'au lycée, je n'ai pas voulu sortir avec lui et peut-être que je représente une sorte de défi, mais c'est juste entre deux copines que je reviens à son bon souvenir.

— Je vois. Mais je ne suis pas sûr qu'il ne se souvienne de toi que sporadiquement.

— En tout cas, même s'il est gentil, je n'ai jamais été attirée par lui.

Pourquoi je ressens le besoin de convaincre Aïdan qu'il n'y a personne dans ma vie ?

— Il se fait tard et tu dois être fatiguée, non ?

Il veut aller se coucher et il est trop galant pour me le dire clairement. Je dois probablement l'ennuyer ou bien ai-je dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? Et surtout, pourquoi toutes ces interrogations ? Est-ce si important pour moi qu'il passe une bonne soirée en ma compagnie ?

— Tu as raison. Je vais aller me coucher. Bonne nuit.

Je me lève et, à l'aide de la canne, je me dirige vers la baie vitrée.

— Attends ! Je t'accompagne.

— Non. Ce n'est pas la peine. Je vais y arriver seule, ne t'inquiète pas. Et puis demain on se retrouve pour la promenade. Il faut que je sois en forme.

J'avance et je sens son regard sur moi. C'est étrange, mais c'est comme instinctif. Je perçois sa présence. J'arrive presque à le visualiser dans ma tête.

Après avoir souhaité une bonne nuit à mes parents, je me retire dans ma chambre avec Spider. Je me prépare pour la nuit. J'espère que je ne vais pas faire trop de cauchemars. J'ai une espèce de boule à l'estomac. Mais ce n'est pas comme les autres soirs, où je redoute les mauvais rêves. Non. Ce soir, c'est une sorte de déception. Il m'a envoyée me coucher. Il devait s'ennuyer. Il doit être habitué aux femmes qui savent séduire. Qu'est-ce qui a bien pu me passer par la tête quand j'ai pensé, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, qu'Aïdan pouvait flirter avec moi ? Moi, la handicapée. Je suis stupide. Mais ça n'empêche pas la déception.

Dans mon lit, je me repasse le fil de la journée. Tout ce qui a changé. Mais surtout, je repense à l'homme qui a initié ce changement.

Juste avant que le sommeil ne me gagne, la sonnerie indiquant la réception d'un message sur mon portable retentit. La voix synthétique me le lit.

Test. Est-ce que tu as bien reçu ce message ?

Aïdan

Je dicte ma réponse :

Test réussi.

Une autre sonnerie.

Bonne nuit, Abbi. Fais de beaux rêves. J'ai hâte d'être à demain.

AÏDAN

Malgré mon SMS, je me sens coupable d'avoir presque rejeté Abbi. Mais... je commençais à ressentir trop de choses. Je mourais d'envie de la toucher quand elle a confirmé qu'elle n'avait personne... Et puis, de repenser à ce type qui lui a si mal parlé... Un mélange de colère et de soulagement. Soulagement de savoir qu'elle ne s'intéressait pas à ce Shelton.

J'avais besoin de m'éloigner, de prendre du recul. Mais pour cela, j'ai été un peu brusque avec Abbi. Je n'ai jamais eu à prendre en compte une femme. Du moins, pas au point de me préoccuper de savoir si je l'avais blessée ou non. C'est probablement nul, mais c'est pourtant la vérité. Hope en est le parfait exemple. Tant qu'elle voyait les choses de la même façon que moi, il n'y avait aucun problème. Mais quand elle a voulu me contrôler, elle a dépassé les limites tacites que j'avais fixées. Se laisser dicter ses actes, être manipulé... Ça fait longtemps que je refuse toute relation qui impliquerait que je ne maîtrise rien. Ma fuite n'était peut-être pas une réaction d'adulte, mais c'était plus fort que moi. Ce soir, là, j'ai vraiment eu l'impression d'être piégé par ces sensations, ces sentiments, et ça... c'est impossible.

Le soleil se lève, et je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit. De penser qu'Abbi est de l'autre côté du mur n'a pas aidé. Je me lève tout de même avec l'espoir qu'elle va m'appeler pour notre découverte de la région. Mais quand je souhaite prendre le petit-déjeuner avec l'idée de pouvoir le faire en compagnie de la femme qui hante mes pensées, je ne la trouve pas.

— Elle a dû aller en ville ce matin, me dit Susana.

— Oh ! Eh bien, tant pis. Je vais prendre juste une tasse de café, s'il vous plaît.

— Je vous apporte ça tout de suite.

Je suis déçu. Inutile de se voiler la face : j'ai attendu toute la nuit pour la revoir, lui reparler... Et son absence provoque un vide dans ce chalet.

J'observe le soleil monter dans le ciel, sur la terrasse, en prenant un des meilleurs cafés que j'aie jamais bus, quand mon téléphone sonne. Je décroche sans même regarder qui est-ce, car je suis trop impatient que cela puisse être Abbi. Quelle n'est pas ma déception quand j'entends la voix de Hope. Est-ce moi ou cette voix est irritante ?

— Enfin, tu réponds !

Sympa. Après plusieurs semaines à l'éviter, c'est la première chose qu'elle me sort. Elle n'a visiblement rien compris. Si elle souhaite vraiment renouer, elle commence mal. Mais, après tout, quoi qu'elle fasse, elle n'a plus aucune chance avec moi. Elle a franchi la limite interdite. *Ma* limite non négociable.

— Je n'ai pas lu le nom qui s'affichait, lui dis-je, atone.

— Peu importe, j'appelle avec un autre portable.

Encore une fois, elle essaie de me manipuler. Décidément, elle ne comprend rien à rien.

— Qu'est-ce que tu veux ? Si c'est pour le travail, c'est avec Scott que tu dois voir ça.

Je sens la colère monter, mais je n'ai pas l'impression qu'elle s'en rend compte. Est-ce qu'elle a jamais compris quoi que ce soit ?

— Non, rien à voir avec le travail. Je souhaiterais te voir, c'est tout. Pour parler.

— Comme je ne suis pas à New York, il va falloir attendre.

Je me hâte de lui balancer cette excuse. Même si je n'ai jamais aimé parler sentiments ou autre, concernant ma vie privée, si elle n'a pas compris après un silence radio de plusieurs semaines, avec filtrage des appels, qu'est-ce qu'il lui faut ? Je lui ai pourtant dit que cette situation ne me convenait plus. Alors, je n'ai pas employé le mot « rupture », mais encore faudrait-il que je me sois considéré comme réellement en couple. J'aurais plutôt dit *friends with benefits*... avec le mot *friends* pris dans le sens très large du terme. Je ne me rappelle même pas avoir passé du temps à parler avec Hope, à part dans le cadre du travail. Je ne l'ai jamais invitée au restaurant, ni au cinéma. On se voyait après une journée de

travail, on couchait ensemble et... je rentrais chez moi. D'ailleurs, la plupart du temps, on le faisait chez elle pour que je puisse partir quand je le voulais.

— Oh ! mais ne t'inquiète pas, je sais bien que tu n'es plus à New York. Alors, si la montagne ne vient pas à toi, va à la montagne. Donc, me voilà ! dit-elle, visiblement très fière d'elle.

Mon sang se glace et je regarde autour de moi, craignant de la voir débarquer au chalet, un peu comme la fille de *Scream* qui cherche le tueur en série du regard lorsqu'elle reçoit son coup de téléphone.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Où es-tu ?

— Je suis à l'hôtel de Big Sky. Et pour que je mette un pied ici, il faut vraiment que je tienne à toi.

Elle croit vraiment me faire une faveur, là ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Cette fois, elle ne peut pas ne pas comprendre que je suis très en colère.

— On dirait que ça ne te fait pas plaisir ?! s'étonne-t-elle.

Soit elle se fout de moi, soit elle est encore plus stupide que je ne le pensais.

— Je répète : qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je te l'ai dit : je veux qu'on parle. Je peux te rejoindre là où tu loges. Je croyais que tu serais dans l'hôtel cinq étoiles, mais je ne t'y ai pas trouvé.

Encore une preuve qu'elle ne me connaît pas du tout. Elle ne croit savoir que ce qu'elle voudrait que je sois. Mais il est hors de question qu'elle me rejoigne ici au chalet. Elle n'y a pas sa place. Comme elle n'a plus sa place dans ma vie, si tant est qu'elle l'ait jamais eue.

— Non. Je te retrouve à l'hôtel. Je sais où il est. Dans deux heures.

Je raccroche avant qu'elle ne réponde. Si elle n'est pas là, tant mieux, j'aurai fait une balade.

L'hôtel est vraiment luxueux. Mais malgré toute la technologie présente, il garde le côté chaleureux et authentique des chalets de montagne. Un vrai pari gagnant. Je serais curieux de connaître le nom de l'architecte qui a réussi cet exploit.

Mais la vue se gâche rapidement lorsque je repère Hope sur la terrasse du restaurant au rez-de-chaussée. Elle me fait signe de la main. Comme à son habitude, elle est habillée d'un tailleur très ajusté. Et de talons ! Elle n'a vraiment pas sa place ici. Plus je l'observe et plus je me demande ce que j'ai pu lui trouver. Oui, elle est plutôt belle dans le genre sophistiqué et très apprêté, et

froide comme la glace. C'est simple, je ne l'ai jamais vue sans maquillage. Et comme nous n'avons jamais passé de nuit entière ensemble, je ne l'ai jamais vue le matin au réveil. Étrange, quand j'y pense.

Quand elle me remarque, elle se lève et vient me prendre dans ses bras. Elle esquisse un baiser, mais je tourne légèrement la tête pour qu'il se transforme en simple bise. Elle semble surprise.

— Je suis contente de te voir. Tu veux boire quelque chose ?

Je ne veux pas m'éterniser ; alors, il faut qu'elle aille droit au but pour qu'elle retourne le plus vite possible à New York. Je m'assois sur une des banquettes, mais au lieu de s'installer face à moi, Hope décide de se coller à moi.

— Non, rien. Tu voulais parler ? Allons-y.

Elle sent que je suis très froid, mais c'est comme si elle s'en moquait. Encore une fois, elle se fiche de ce que je veux.

— Je sais que tu as mal pris ce qui s'est passé à la soirée, mais franchement... tu as exagéré. Je comprends que tu aies voulu prendre un peu l'air... mais maintenant il faut que tu rentres. Ta société a besoin de toi. J'ai besoin de toi, me dit-elle de sa voix la plus mielleuse.

Est-ce qu'elle a toujours eu cette façon de parler ? Et la voix mélodieuse d'Abbi s'impose à mon esprit. La voix d'un ange.

— Le problème est que tu n'as pas l'air de comprendre que c'est fini. Entre nous, c'était une relation simple et sans contrainte. À partir du moment où tu as voulu prendre les commandes, tu en as signé la fin. Est-ce plus clair maintenant ?

Elle semble sous le choc, mais très vite elle se reprend. Et rapproche sa chaise de la mienne. Ses épaules touchent les miennes. Un frisson de répulsion glisse le long de ma colonne vertébrale. Comment me sortir de là ?

Reine des glaces

ABBI

— Je suis content que tu sois venue avec papa. Ça faisait un moment que tu n'étais pas passée nous faire un coucou, me gronde gentiment mon frère.

— Oui. C'est vrai, mais avec le temps... disons que je vais mieux.

— Je vois que tu as même acheté une canne. Tu as besoin d'autre chose ?

Mon frère et son côté surprotecteur !

— Non, ça va, ne t'inquiète pas. Et puis papa et maman me posent la même question tous les jours.

Ben me tient par le bras. Un réflexe de protection, même si j'ai maintenant une canne. Je sais que, d'une façon complètement irrationnelle, il se sent un peu coupable de l'accident. Il pense, comme mes parents, qu'ils auraient peut-être dû m'empêcher d'aller à New York ou alors que Ben aurait dû m'accompagner. C'est complètement idiot, mais si c'était arrivé à mon frère, je ressentirais probablement la même chose. On voudrait protéger les gens que l'on aime de toutes les douleurs que peut apporter la vie. Mais c'est illusoire et ça ne sert à rien. Le fait de rester replié sur moi-même pendant toutes ces semaines, même si j'essayais de faire bonne figure, avec plus ou moins de succès, n'a rien arrangé. Et mon récent sursaut, même si ce n'est qu'un premier pas, les soulage un peu.

— Je t'offre un chocolat chaud en attendant que Betty ait fini, me propose-t-il avec un grand sourire que je perçois dans sa voix.

Il sait que c'est mon péché mignon. Depuis que nous sommes enfants, mon frère sait comment m'amadouer et me faire plaisir. Un bon chocolat chaud bien crémeux.

— Impossible de refuser, je lui souris à mon tour.

Je sais que le restaurant au rez-de-chaussée est réputé dans toute la région. Je

me souviens que la vue de la terrasse est époustouflante. On y voit les montagnes et les vallées qui, en cette saison, commencent à être enneigées.

Je sens que mon frère ralentit tout en me retenant par le bras.

— Oh ! mais on dirait le nouveau client des parents. Celui dont Betty n'a pas cessé de te faire la pub !

— Il est dans le restaurant ? je lui demande.

Que ferait Aïdan ici ?

— Il est attablé avec une femme.

Une femme ? Je sens mon pouls battre plus vite. Et ce n'est pas d'excitation. Je croyais qu'il était là de passage ?! Comment se fait-il qu'il connaisse quelqu'un ?

— Ils ont l'air proches ? je demande d'une voix hésitante.

Je veux savoir, mais en même temps je ne veux pas qu'il me confirme ce que je redoute. Ce que je redoute depuis que j'ai compris qu'Aïdan me plaisait. Qu'il trouvera facilement mieux que moi, qu'il a déjà quelqu'un dans sa vie, qu'il a juste été amical avec moi. Et moi... eh bien, je me suis fait des idées sur ses intentions.

— Elle est collée à lui. Épaule contre épaule. Mais je ne vois que le visage de la femme. Clairement, elle est en mode séduction. Mais elle détonne ici. Elle porte un tailleur, dont la jupe est relativement courte et surtout elle a des talons vertigineux. Elle ne compte visiblement pas quitter l'hôtel. Sinon, elle aurait mis une tenue plus appropriée au froid et à la neige.

— Elle... elle est belle ?

Ma voix est de plus en plus ténue.

Je fais vraiment pitié... Un homme, une belle voix rauque, quelques mots et voilà que j'ai l'impression que mon cœur se fissure quand je m'aperçois que j'ai mal interprété la situation. Quelle idiote je fais !

Je sens que mon frère hésite à me répondre. Il a dû comprendre que je n'étais pas bien et que ça me faisait quelque chose de savoir qu'Aïdan était en compagnie d'une autre.

— Si on aime le genre princesse des glaces.

Cette fois, c'est son côté protecteur qui ressort. Elle doit être superbe.

— Il nous a vus, me chuchote-t-il. On peut faire comme si de rien n'était si tu veux.

— Est-ce qu'il a l'air de vouloir que l'on vienne le saluer ?

— Oui. Mais surtout il a l'air furieux depuis qu'il a posé les yeux sur toi.

— Allons dire bonjour.

Mon cœur bat à cent à l'heure. Pourquoi serait-il furieux contre moi ? C'est lui qui est avec une femme. Je le dérange peut-être. Ou il a honte de devoir me présenter. En même temps, ce n'est pas comme s'il devait dire que j'étais sa petite amie.

— Monsieur Nash, salue Ben.

— Bonjour, Abbi.

Sa voix est dure. Je confirme : il est en colère.

— Aïdan.

Ma voix est moins assurée que je ne le voudrais.

— Je ne savais pas que tu fréquentais les hôtels ?

Quoi ?! Qu'est-ce qu'il insinue ? Mais je sens Ben se raidir et, si ça continue, mon frère va lui montrer qu'il sait défendre sa petite sœur. Heureusement, cette idée me permet de retrouver mon sang-froid pour éviter que mon frère ne fasse une bêtise.

— Je peux te retourner le compliment.

— Aïdan, tu ne nous présentes pas ? demande la voix de crécelle à côté de l'homme qui vient de fissurer mon cœur.

Stupide réflexion. Je ne le connais presque pas, et la scène qui se joue en ce moment même m'en apporte la confirmation.

— Hope, je te présente Abigail. Nous nous sommes rencontrés avant-hier.

Et voilà qu'il me balance ça, confirmant que je ne suis qu'une vague connaissance.

— Et moi, je connais Aïdan depuis plusieurs années. Je travaille avec lui et... un peu plus, dit-elle perfidement comme si elle voulait marquer son territoire.

— Hope, ce n'est pas le moment.

Cette fois, je ne sais pas vers qui est dirigée sa colère.

— Et vous êtes ? demande Hope, certainement à mon frère.

Il se raidit un peu. Il devait suivre notre échange en cherchant à voir s'il devait intervenir ou pas. Mais je suis une grande fille. Même si je n'ai pas eu de petit ami depuis un bon moment, trop concentrée sur ma peinture, je dois pouvoir gérer une petite déception sentimentale. Surtout que le peu qu'il y avait était,

visiblement, dans ma tête, loin de toute réalité. Aïdan peut bien avoir une copine, une fiancée ou peu importe comment il appelle ça. Ça ne me fait rien.

C'est bien, l'autopersuasion. Parfois, ça fonctionne. Parfois.

AÏDAN

Pour une fois qu'elle dit quelque chose d'intéressant, je remercie intérieurement Hope d'avoir posé la question qui me brûlait les lèvres et surtout mettait à dure épreuve mon self-control. Abbi m'avait dit qu'elle avait quelque chose de prévu, mais à aucun moment je n'ai pensé qu'elle pouvait avoir rendez-vous avec un type. Étant donné sa façon de le tenir, ils sont visiblement très proches. Pourtant, je lui ai demandé hier soir si elle avait quelqu'un... En fait, non. Je lui ai demandé si elle était avec le fameux Shelton, mais elle ne m'a rien dit concernant un éventuel petit ami et j'en ai déduit qu'elle était célibataire. Conclusion a priori hâtive. Quel idiot je fais ! Et dire que... Non. Rien. Je ne ressens rien. Pas de colère. Et surtout pas de jalousie. Surtout quand je vois la main du type autour de la taille d'Abbi, cette façon de marquer son territoire. Oui, je suis furieux. Et si elle ne le voit pas, je suis sûr qu'elle doit l'entendre au son de ma voix. Et ce mec qui me fixe, comme si j'allais lui piquer son goûter.

— Aïdan, tu connais déjà Ben. Mon frère. Il était là quand tu es arrivé au chalet.

Merde. Non, je ne m'en souviens pas du tout. Il faut dire que la fatigue du voyage, plus la vision d'Abbi sur la terrasse dans le soleil couchant... Je n'aurais pas reconnu mon meilleur ami s'il était passé devant moi.

Mais là... je me sens réellement stupide. Cette jalousie mal placée.

— Oh ! Aïdan. C'est vraiment charmant. Tu loges dans un petit chalet ?

— Les parents d'Abbi... et de Ben tiennent un *B & B*.

Qu'elle peut être snob quand elle s'y met ! Si nous nous sommes fréquentés aussi longtemps, c'est certainement parce que, justement, nous ne parlions pas beaucoup.

— Un peu comme dans *La Petite Maison dans la prairie* alors ?

Elle le fait exprès ?

— Sauf qu'ici il n'y a pas de prairie, mademoiselle, lui rétorque Ben.

Je ne sais pas s'il est amusé ou agacé par les manières de Hope. Moi, en tout cas, ça serait plutôt la deuxième réponse avec option *colère*.

— Je ne savais pas que tu t'intéressais aux montagnards, Aïdan ? Je croyais que

tu aimais ce qui est plus – comment dire ? –, moins *rustique*.

Son dernier mot sonne étrangement. Comme une insulte. Je préfère ne pas répondre, de peur de dire des choses particulièrement déplacées dans un lieu public.

— Et... c'est pour cette... *personne* que tu restes encore dans ce coin perdu ? dit-elle, lançant son venin en désignant Abbi du menton.

— Hope, tu arrêtes immédiatement ton cinéma, je la menace en la fixant, mes yeux emplis de fureur.

Hope est étonnée de ma réaction. Je lis dans son regard qu'elle vient de réaliser qu'elle s'était attaquée à la mauvaise personne en prenant pour cible Abbi. Elle vient de comprendre que, quoi qu'il y ait entre Abbi et moi, elle est complètement hors jeu. Elle ne fait pas le poids et ne le fera jamais. Peu importe que je ne connaisse pas cette femme aux yeux dorés depuis longtemps. Quand Hope pose son regard sur Abbi, je fais de même et découvre son visage exprimant la douleur des paroles qu'elle a entendues.

— Mademoiselle, je crois que vous venez d'insulter ma sœur, déclare Ben d'un ton glacial.

— Et ? se reprend Hope.

— Je vais vous demander de quitter l'hôtel. Vous n'êtes plus la bienvenue, poursuit-il.

— De quel droit ?! s'emporte la princesse de glace. Je veux voir le directeur de cet hôtel. Que je sache, les employés n'ont pas le droit de virer les clients ! Il faudrait qu'on vous apprenne à tenir votre place. Ici, ce n'est pas un *B & B*, c'est un hôtel de luxe !

— Hope ! Tu te calmes tout de suite. Tu es insultante.

Je me lève, incapable d'en entendre davantage. Je m'apprête à prendre Abbi par le bras et l'emmener loin du poison qui sort de la bouche de cette femme que je n'avais jusqu'alors jamais vue sous son vrai jour.

— En réalité, c'est moi le directeur de l'hôtel, déclare Ben avec le plus grand sérieux.

— Qu... Quoi ?

— Nos parents sont propriétaires de cet hôtel, de ce restaurant, ainsi que du *B & B*. J'en suis le directeur. Et si je veux mettre un client dehors parce qu'il ne

sait pas être poli, j'en ai le droit le plus strict. Si vous ne voulez pas que j'appelle la sécurité pour vous expulser, je vous conseille de partir avant le déjeuner.

Il se tourne en entraînant Abbi. Cette fois, son visage est fermé. Impossible de savoir ce qu'elle pense. Avant de s'éloigner, Ben ajoute :

— Bien entendu, inutile d'essayer de trouver un autre hôtel à moins de cent kilomètres à la ronde. Tous les propriétaires connaissent mes parents, Abbi et moi. Ils seront tous au courant de la façon dont vous lui avez parlé, et je doute qu'ils vous trouvent ne serait-ce qu'un placard à balais pour passer la nuit.

Abbi et son frère s'éloignent de la table et sortent du restaurant. Je reste debout sous le choc. Pas de la découverte de la profession de Ben, mais de l'expression d'Abbi. Elle avait l'air... déçue et triste. Pourquoi ? À cause de Hope ? Mais Ben l'a parfaitement remise à sa place et, en prime, il m'en débarrasse. Et vu l'expression de Hope, elle va avoir du mal à s'en remettre. Elle n'a pas l'habitude qu'on lui parle ainsi et encore moins qu'on la chasse. Mais je m'en fous royalement en cet instant. Plus tard, j'en rirai probablement, mais c'est Abbi qui m'inquiète. Pourquoi avait-elle l'air si affectée ?

Je m'éloigne avec pour seule pensée de retrouver Abbi pour savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle ressent. Une main se pose sur mon bras.

— Tu ne vas rien faire ? me demande Hope avec cette même morgue qui la caractérise et que, jusqu'à aujourd'hui, je n'avais pas remarquée – ou je m'en moquais plus probablement.

Mais dès l'instant où elle s'est attaquée à Abbi, elle a signé la fin de toutes relations autres que professionnelles. Et même là, elles seront réduites au strict nécessaire.

— Si. Je pars rejoindre Abbi, je lui réponds froidement.

— Mais... qu'est-ce que je fais, moi ? s'étonne-t-elle.

— Tu as réussi à venir jusqu'ici sans y être invitée ; alors, tu retrouveras facilement le chemin du retour. Et la prochaine fois que tu veux me parler, passe d'abord par Scott.

— Tu veux que j'appelle ton ami pour te parler ?

— Non, mon avocat.

Cette fois, je pars en sortant mon portable. J'espère qu'elle va répondre.

Cauchemars

ABBI

Incroyable ! Je suis encore sous le choc. Cette femme qui me rabaisse... qui me traite plus ou moins de bouseuse ! Quelle garce !!! Heureusement que Ben était là. Ce n'est pas Aïdan qui a pris ma défense. En même temps... j'aurais dû le faire moi-même. L'ancienne Abbi l'aurait fait. Mais la nouvelle... Je me sens faible et je déteste ça. Je m'en veux et rien que pour ça je dois arrêter de m'apitoyer sur mon sort. Je ne dois plus encaisser sans rien dire. Je ne suis pas diminuée, je ne suis qu'aveugle. Je dois retrouver mon vrai caractère. Celui de la fille gentille, mais que l'on n'a pas intérêt à énerver.

— Ça va, Abbi ? me demande Ben, compatissant.

Mon frère est adorable, mais là, je préférerais qu'il m'engueule pour avoir dû prendre ma défense à ma place. Même s'il en a toujours fait un peu trop dans son rôle de grand frère, il m'a appris à être indépendante et à me défendre. Depuis l'accident, ce n'est plus le cas. Aujourd'hui en est la preuve. Mais c'est fini. Je ne suis pas une petite chose fragile.

— Oui. Ne t'inquiète pas. Merci pour...

— Tu n'as pas à me remercier. Cette garce ne méritait rien de moins. Encore une phrase et je lâchais Spider sur elle.

Nous rions de bon cœur, ce qui permet d'évacuer un peu la tension des dernières minutes. Mais quand je repense à Aïdan, ça me rappelle la déception de ne pas l'avoir entendu intervenir, comme s'il était d'accord avec elle. Ou bien qu'il tenait trop à elle pour la contrarier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me demande Ben, constatant mon changement d'humeur.

— Aïdan. Il n'a rien dit. Il est resté là.

— Pas vraiment. Il s'est levé et a essayé un peu de la faire taire. Mais il avait l'air sous le choc. Je t'assure qu'il était aussi atterré que toi et moi. Et si ses yeux

pouvaient tirer, la garce aurait été criblée de balles. Et s'il tenait à elle, il aurait pris sa défense quand je lui ai dit que je la chassais de l'hôtel. Or il avait l'air plutôt ravi.

— Oh !

Voilà qui décrit bien mes sentiments en cet instant. Il n'a peut-être pas dit franchement qu'il soutenait cette Hope, mais il ne l'a pas fait non plus me concernant.

— Il est resté avec elle, conclus-je. Et puis elle a dit qu'ils étaient plus que des collègues, ce qui veut tout dire.

Ben n'ajoute rien, car il n'y a rien à dire de plus.

— Je te ramène au chalet. Betty passera te voir dans la soirée.

Il a raison. Je ne veux pas risquer de recroiser Hope ou... Aïdan, même si pour lui ça sera plus dur. Mais en tout cas, pas maintenant.

Mon téléphone sonne. Ça fait maintenant presque une heure que je suis rentrée. Mais je me suis réfugiée dans mon atelier. J'ai fait promettre à mes parents de ne dire à personne où je me trouvais. Je ne veux parler à personne. Mais je ne peux pas couper mon téléphone au cas où mes parents voudraient me joindre ou si moi j'avais un souci. Une sonnerie a été attribuée aux membres de ma famille. Conclusion, ce n'est pas l'un d'entre eux qui m'appelle. Ne voulant pas risquer de tomber sur Aïdan, je mets la musique à fond dans mon atelier : *Stone Cold*⁴.

Au son de ces paroles mélancoliques, je sculpte les images qui passent dans ma tête. Je ne me concentre même pas sur mes mains, mais sur la musique. Je m'imprègne des sentiments des autres pour oublier les miens si confus. Car qu'est-ce que je ressens ? De la colère, c'est certain. Contre Aïdan de s'être tu, contre moi d'avoir fait la même chose, contre Hope de sortir avec Aïdan. C'est bien de la colère... ou de la jalousie ? Pourquoi je serais jalouse d'une femme que je ne connais pas ? Parce qu'elle est la petite amie d'Aïdan ? Et alors ? Ce n'est pas comme si j'avais ne serait-ce qu'un début de sentiment pour lui.

Ma mère m'apporte mon repas dans l'atelier, car elle m'informe que celui que je fuis me cherche et essaie de me joindre. Elle a tout de même eu pitié de lui en lui disant que j'allais bien. Elle n'aurait pas dû ! Mais dès que cette pensée me traverse l'esprit, je le regrette aussitôt. Il ne mérite pas de s'inquiéter. Mais en même temps, il ne doit pas être si préoccupé ; après tout, il doit s'occuper de sa copine. Oui, je suis mesquine, mais il y a un fond de vrai. Il ne me connaît que

depuis si peu de temps... Il oubliera mon existence dès qu'il repartira. Ce n'est donc pas la peine que je me fasse des idées. Surtout pas lorsque je ressens déjà tant de choses, mélange de positif et négatif, alors qu'il n'est rien pour moi. Que je ne suis rien pour lui.

Il fait nuit. Il est très tard. Les routes sont désertes. Je déteste être dehors en pleine nuit. Seule ou presque. Emmy s'est endormie sur le fauteuil passager. Je ne devrais pas être là, mais elle n'était plus en état de conduire et nous ne pouvions pas rester à cette soirée. Les gens avaient tous trop bu, voire pris d'autres substances. Nous avons estimé qu'il était dangereux de rester. Peut-être aurions-nous dû dormir dans la voiture, mais nous avons hâte de retrouver nos lits. Emmy vit dans le même quartier que moi ; donc, cela ne nous fait faire aucun détour. Mais je déteste déjà conduire ; alors, en plus, de nuit... sur des routes isolées... j'en ai des frissons dans le dos. Pour me changer les idées, je mets la musique. Le silence me terrifie probablement autant que le noir.

Les routes sont bordées d'arbres. On dirait une région forestière alors que nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de New York. Nous approchons de la Grosse Pomme et j'ai hâte de voir toutes les lumières de la ville. Mais nous sommes encore un peu loin. Je repense à cette soirée. Il s'agissait d'une fête étudiante faite par des gens qui ne sont plus étudiants et qui ont l'air de le regretter. Un type a essayé de me draguer et heureusement que je n'étais pas seule, car, aidé par l'alcool qu'il avait ingurgité, il devenait assez insistant. Emmy a eu aussi ce genre de problème, et c'est ce qui nous a décidées à partir.

Je commence à ressentir une grande angoisse. Mais je ne sais pas pourquoi. Tout va bien. Il n'y a aucun véhicule à perte de vue. Et, à part ma phobie du noir, le trajet est tranquille. Mais cette peur me comprime l'estomac et j'ai un mauvais pressentiment. Je regarde sur ma droite... puis sur ma... Une voiture. Phares éteints. Face à nous. Elle roule vite et fonce sur nous. Elle ne freine pas. Du moins, pas assez rapidement. Je braque, il n'y a que des arbres le long de la route. Mon pied enfonce la pédale de frein, mais c'est comme si tout allait au ralenti... J'ai beau appuyer de toutes mes forces, ça ne fonctionne pas... Trop vite. J'ai le choix entre un arbre ou une voiture et... Non, je n'ai plus ce choix.

Le crissement des freins.

La tôle qui se froisse.

Les cris.

... *Le silence.*

Blanc. *La voiture.*

Rouge. *Le sang.*

Bleu. *Les gyrophares.*

Noir. *La mort.*

Des cris. Mes cris.

AÏDAN

Abbi m'a évité, j'en suis convaincu. Ses parents n'ont rien voulu me dire. Même si sa mère a fini par avoir pitié de moi et m'a affirmé qu'elle allait bien, que je la verrais certainement demain. Je n'ai rien pu manger ce soir. Je suis resté dans ma chambre en guettant les bruits dans la pièce voisine. Celle d'Abbi. Vers dix heures, bien après le coucher du soleil, j'ai cru percevoir du mouvement de l'autre côté de la cloison. Je suis frustré de ne pas pouvoir la voir, mais aussi rassuré de la savoir rentrée. Je ne sais pas où elle a passé la journée, mais je n'étais pas tranquille. Elle n'a pas répondu à mes appels, ni à mes messages. Je sais qu'elle n'éteint jamais son portable ; donc, c'est qu'elle filtre ses appels. Je l'ai déçue, c'est sûr. Pas besoin d'être psy pour comprendre pourquoi. Je n'ai pas pris son parti devant Hope, du moins pas de façon suffisamment significative. J'ai vraiment été en dessous de tout. Pourtant, je ressentais une telle rage en entendant les propos infamants de cette femme avec qui j'ai couché que, si j'avais dit ou fait quelque chose, je ne sais pas jusqu'où ça serait allé. Je me sens tellement coupable. Déjà parce que c'est ma faute si Hope est venue jusqu'ici. Si j'avais été plus direct avec elle à New York, elle n'aurait pas débarqué sans prévenir. En même temps, quand quelqu'un refuse de vous parler et de vous voir pendant plus d'un mois... Que cette personne traverse le pays pour s'éloigner de vous... Qu'elle donne comme instruction de ne pas divulguer son itinéraire... Il faut vraiment être dans le déni total, pour ne pas comprendre que c'est *FINI* !!! J'espère que cette fois Hope a assimilé le concept du mot « fin ».

Toutes ces pensées tournent en boucle dans ma tête et je me rejoue la scène en imaginant chaque fois ce que j'aurais pu faire, ce que j'aurais *dû* faire. À chaque scénario, je m'en veux de ne pas avoir mieux réagi. Pour ma piteuse défense, je dirai que je n'ai pas l'habitude de penser à quelqu'un d'autre que moi. Et je n'ai d'ailleurs jamais été aussi perturbé d'avoir déçu quelqu'un. Et pourtant...

Des cris ? Des cris de terreur venant de la chambre d'Abbi. Sans réfléchir, je me précipite vers sa porte. Je ne prends même pas le temps de me demander si je peux ou dois entrer. J'ouvre grand la porte. Abbi est assise au milieu de son grand lit, en pleurs. La lumière du couloir l'éclaire et la terreur se lit sur son visage. Je m'approche d'elle. Je la prends dans mes bras avant même de dire quoi que ce soit. Elle enfouit son visage dans mon cou, ses bras passent derrière ma nuque.

— Abbi. C'est moi. Aïdan. Je suis là.

Je parle avec, je l'espère, une voix calme. Même si mon cœur bat à cent à l'heure, il faut que je parvienne à rester le plus posé possible pour qu'à son tour elle se détende. Elle a visiblement fait un terrible cauchemar et il faut qu'elle arrive à en sortir. Quand, petit, j'en faisais, j'allumais et ça me permettait de voir que j'étais réveillé et que tout cela n'était que dans ma tête. Mais Abbi... elle ne peut pas faire de la lumière, éclairer ses ténèbres nocturnes.

Je lui répète en boucle que je suis là, qu'elle n'a rien à craindre, que c'est fini.

Peu à peu, sa respiration reprend un rythme normal. Ses larmes cessent de couler. Ses membres se décrispent petit à petit. Je passe lentement ma main dans ses cheveux pour la réconforter. Je la serre dans mes bras et essaie de lui transmettre tout ce que je ne peux pas lui dire tant qu'elle est dans cet état. Lui faire comprendre que je peux la protéger, qu'elle ne risque rien avec moi. Et quand elle est, comme maintenant, dans mes bras, toutes les craintes et les angoisses que j'ai eues depuis ce matin s'envolent d'un seul coup. Elle est là. Contre moi. Je sens le doux parfum de son shampoing à la pomme.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

— Je ne sais pas de quoi tu pourrais l'être.

— Je... Je t'ai réveillé, balbutie-t-elle, encore sous le choc.

— Non, je ne dormais pas. Et même si cela avait été le cas, ça n'a aucune importance. Tu as fait un cauchemar.

C'est une phrase complètement stupide et je m'en veux à peine est-elle sortie de ma bouche. Mais elle me répond :

— Oui. Je... J'en fais souvent. Mais pas toujours aussi effrayant.

— L'important, c'est que maintenant tu es réveillée et c'est fini, je tente de la rassurer.

— Non, ça ne se finit jamais vraiment.

— Tu veux en parler ?

Elle est toujours blottie contre moi et ne m'a pas repoussé. Sa tête contre mon torse, ses bras passés en dessous des miens et ses mains s'accrochant dans mon dos, comme si elle avait besoin de se raccrocher à moi pour ne pas sombrer.

— C'est l'accident. Parfois, j'ai juste des flashes... Mais d'autres fois, je le revis intégralement. Je revois toute la soirée... tout le trajet... tous les bruits, toutes les lumières... Et ensuite... le noir. Le noir absolu.

Je resserre mon étreinte, bouleversé par ce qu'elle vient de me dire. J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour la soulager de toute cette douleur.

— Et tu sais ce qui est le plus dur ? C'est que j'ai toujours eu la phobie du noir. Enfant, je me suis retrouvée enfermée dans un placard pendant un jeu de cache-cache et je suis restée ce qui m'a paru être des heures dans le noir total. J'ai paniqué, mais comme tout le monde me cherchait dehors, on ne m'entendait pas. J'avais quatre ans. Depuis, j'ai toujours dormi avec une veilleuse ou une lumière.

Elle vit au quotidien sa phobie. Elle est tellement forte de supporter ça, chaque seconde de sa vie.

— Tu es si courageuse.

— Ça n'a rien de courageux. Je n'ai pas le choix. Et je fais tellement de cauchemars que je n'arrive à m'endormir que quand je ne tiens plus debout. Et je n'arrive pas à rester dans le silence. À croire que j'ai reporté ma phobie sur l'absence de bruit.

— Pourtant, je t'ai déjà vue dehors seule.

— Il y a toujours les bruits de la nature et puis probablement que la nuit a encore un effet psychologique négatif. C'est stupide vu que pour moi il fait toujours nuit, mais... j'ai toujours trouvé que tout était plus effrayant la nuit.

— Alors, comment fais-tu ?

— Je mets de la musique en boucle, toute la nuit. Mais... parfois ça ne suffit pas. Je te remercie d'être venu. Tu dois me prendre pour une folle, de hurler comme ça en pleine nuit, tente-t-elle de sourire.

— Jamais je ne te prendrais pour une folle. Tu as vécu quelque chose de terrible et je t'admire beaucoup.

Elle me repousse un peu, à mon grand regret.

— Arrête de dire des bêtises.

Elle a l'air d'aller un peu mieux.

— Tu m'as évité aujourd'hui. Je t'ai cherchée toute la journée.

Elle se rembrunit. J'aurais peut-être dû me taire, finalement.

— Je... J'avais des choses à faire, tente-t-elle de se justifier.

— Abbi. Je sais que tu m'en veux pour ce matin. Et tu as toutes les raisons pour ça. J'aurais dû dire à Hope de se taire.

Elle se raidit au nom de Hope. Puis se tortille un peu mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est pas pour ça que tu m'as évité ?

— Si... en partie, à tout le moins.

Là, je n'y comprends plus rien...

— Dis-moi alors.

Elle semble très embarrassée.

— Je sens que tu me fixes, me dit-elle comme un reproche.

En même temps, comment ne pas la regarder alors qu'elle n'a jamais été aussi belle ? Ses yeux légèrement rougis par les larmes, ses cheveux un peu flous le long de son dos et sur ses épaules, et elle est simplement habillée d'un tee-shirt à manches longues... Il vaut mieux que je ne sache pas ce qu'elle porte en bas au risque de peut-être faire une crise cardiaque. Ses épaules fines qui se dessinent sous le tissu... sa peau douce. Quand elle s'est écartée de moi, j'ai ressenti comme un vide. Le froid.

— Arrête. Tu me fais rougir quand tu fais ça, s'agace-t-elle.

— Quoi ?

— Je sens ton regard sur moi et ça... me trouble. Trop.

D'un mouvement vif, elle se rallonge et remonte sa couette au-dessus de sa tête en grognant de mécontentement. Cela me fait rire.

— Et maintenant tu te moques de moi !

Je m'allonge à ses côtés et tire légèrement sur le haut de la couette pour découvrir son visage. C'est presque criminel de m'empêcher de la regarder. Je pourrais rester là à l'observer des jours entiers, tellement son visage est expressif et... Abbi est si belle. Ses yeux d'une couleur entre le vert jade et le miel, ou un mélange de toutes les nuances entre les deux. Certainement par réflexe, elle ferme les yeux. Je pose ma main sur sa joue, ne pouvant résister à l'envie de la toucher. Cette peau douce et parfaite. Elle ne me repousse pas. Je la sens frissonner.

— Tu as froid ? je lui demande, ma voix un peu plus rauque que d'habitude.

— Non.

Est-ce mon contact qui provoque cette réaction ?

Abbi pose sa main sur la mienne.

— Aïdan. Je... Je ne suis pas sûre que ta petite amie apprécierait que tu sois là avec moi.

Cette fois, c'est moi qui me fige. Elle croit que Hope et moi sommes ensemble ?

— C'est pour ça que tu m'as évité ? Tu crois que j'ai quelqu'un dans ma vie ?

Elle hoche lentement la tête pour confirmer mes doutes.

— Hope et moi...

— Tu n'as pas à t'expliquer. C'est ta vie...

Je pose mon doigt sur ses lèvres.

— Nous sommes plus ou moins sortis ensemble, mais c'est fini depuis maintenant plusieurs semaines. Si elle est venue ici, c'est parce qu'a priori, je n'ai pas été assez clair en quittant New York du jour au lendemain, en filtrant ses appels, ses mails, ses SMS et en demandant à mon entourage de ne surtout pas lui dire où j'étais. Et bien sûr, avant de partir, je lui ai dit que ça ne marcherait pas entre nous. Malgré tout ça... disons, qu'elle n'a pas l'habitude qu'on lui dise non.

— Et... cette fois ? Elle a compris ?

— Eh bien, je lui ai dit que, si elle avait encore quelque chose à me dire, il faudrait qu'elle passe par mon avocat. À part changer d'identité ou demander une injonction d'éloignement, je ne vois pas ce qui pourrait être plus clair.

Elle esquisse un sourire et se mordille la lèvre. C'est si sexy... Sans que je m'en rende compte, mon pouce trace le contour de ses lèvres.

4. Demi Lovato.

First kiss ?

ABBI

Son pouce sur mes lèvres, son regard intense sur moi, si intense que je le sens. Cela provoque des frissons un peu partout sur mon corps. Comment fait-il ça ?

Comment puis-je savoir qu'il m'observe, je dirais même qu'il me dévore avec ses yeux. Si je me trompe, c'est que mon corps et mon esprit en meurent d'envie. Dès qu'Aïdan est près de moi, j'ai l'impression d'être complètement folle. Je le vois dans mon esprit et j'imagine son regard scrutant les profondeurs de mon âme. J'essaie de me répéter que je ne le connais pas. J'essaie de me répéter que je ne peux pas ressentir ça pour lui. J'essaie de me répéter qu'il va bientôt repartir. Mais chaque fois mon cœur et mon corps me répondent que je devrais mettre mon cerveau sur « pause ». Ce n'est pas comme s'il m'avait demandé en mariage. Alors, même si, dès qu'il sera loin, je m'en mordrai les doigts, Emmy m'a toujours dit qu'il fallait mieux avoir des remords que des regrets – je crois bien qu'elle a piqué cette réplique à Oscar Wilde⁵, mais elle reste valable, et je sens que je ne peux pas résister.

Comment résister quand ses mains me touchent, me frôlent, me caressent, ne serait-ce que mon visage. Je sais qu'il regarde ma bouche, et ma respiration se fait plus saccadée, plus haletante. Je devrais en être atrocement gênée, mais je ne peux penser qu'à une chose : sa bouche. Sur la mienne. La voix de Nick Jonas brise le silence avec cette chanson⁶ d'une intensité particulière en cet instant. Dans ma chambre. Sur mon lit. Ses doigts parcourant mon visage. Son souffle se mêlant au mien. Il est si proche mais trop loin. Je voudrais tant qu'il comble cet espace, mais c'est à peine si j'ose respirer de peur que tout ne s'arrête, que je réalise que ce n'est qu'un rêve, qu'il s'éloigne... Mais...

Ses lèvres frôlent les miennes... Enfin. Avec douceur, avec tendresse. Il me laisse l'occasion de me rétracter alors que tout ce que je veux, c'est que ça ne

s'arrête jamais. Je l'encourage en entrouvrant les lèvres et... C'est comme si le feu était passé au vert. De doux, le baiser devient passionné. Sa langue prend possession de la mienne. Elle la revendique et je suis plus que consentante. Son goût est paradisiaque, son parfum, un divin enfer. Comment s'en passer quand on y a goûté ?

Mes bras s'enroulent autour de son cou. Je me rapproche autant que je le peux, mais ce n'est pas suffisant ; la couette et nos vêtements nous séparent, et je donnerais tout ce que j'ai pour avoir le pouvoir de les faire disparaître en un instant. Mais pour cela il faudrait que notre baiser se termine et je ne peux imaginer une telle chose. Ma bouche le dévore... Ses dents me mordillent la lèvre... Ses mains ont réussi à passer la barrière de la couette et me découvrent. Les miennes retracent les traits de son visage, son cou, ses épaules. Je m'aperçois qu'il est torse nu, ce qui accentue mon désir... mon besoin de sentir sa peau sous mes doigts. Je veux graver dans ma mémoire chaque parcelle de peau, chaque muscle, et son corps parfait me facilite grandement la tâche. Je ne peux réprimer un gémissement quand son pouce s'immisce timidement sous mon débardeur sur la peau de ma hanche. C'est comme si j'étais parcourue par de l'électricité. Un simple contact, et mon corps réagit. Qu'est-ce que ça serait si j'étais nue et lui aussi ? Cette pensée ne fait que me faire gémir davantage. Quand mes mains atteignent ses abdominaux dont je peux déterminer le nombre avec exactitude, lui aussi pousse un grognement.

Je sens sa main descendre le long de ma hanche, puis sur ma cuisse, et remonte ma jambe sur sa taille, augmentant encore un peu plus ce besoin de le sentir plus proche, toujours plus proche.

— Heureusement que tu ne portes pas ces petits shorts si fins qu'ils en deviennent invisibles, sinon je perdrais le peu de self-control qu'il me reste... et il ne m'en reste pas beaucoup, me dit-il de sa voix encore plus rauque que d'habitude.

Je pouffe légèrement.

— C'est ça d'être à la montagne. Il faut au moins un pantalon de pyjama, sinon on meurt congelé dès qu'on va chercher un verre d'eau.

— Alors, vive le froid. Même si tu aurais pu aussi y penser pour ton haut. Ce tee-shirt est vraiment trop... trop... fin.

Et cette fois je devine qu'il regarde ma poitrine et qu'il doit avoir remarqué mes

tétons durcis. Je suis à la fois embarrassée et très excitée qu'il me regarde comme ça. Comme une femme... Une femme désirable. Même si quelques couches de vêtements nous séparent, je sens qu'il me désire.

— J'ai tellement envie de toi, que c'en est douloureux. Physiquement douloureux. Mais... je ne veux pas qu'on se laisse emporter et que tu regrettes demain matin.

Cette fois, c'est moi qui grogne et pas de plaisir. Aïdan dépose une série de baisers trop chastes à mon goût sur mes lèvres et ajoute :

— S'il te plaît, me demande-t-il, prenons un peu de temps avant de franchir la prochaine étape.

Est-ce que l'on peut mourir de frustration ? Je sais que ce sont plutôt les hommes qui pensent ça, mais là, je suis au bord de la combustion spontanée. Mon sang pulse dans ma tête, mais aussi à d'autres endroits plus intimes. Pour ne pas qu'il voie à quel point je suis... déçue ? Frustrée ? Désespérément frustrée, je cache mon visage dans son cou et... c'est une très mauvaise idée. Son parfum, son odeur d'homme si sexy m'envahit, et des idées trop torrides me passent par l'esprit.

Quand je le sens s'éloigner physiquement de moi, je lui demande, d'une voix un peu trop désespérée :

— Ne pars pas, s'il te plaît.

— Je ne vais nulle part. Je veux juste refermer ta porte pour qu'on soit plus tranquilles.

Je l'entends se lever. La porte se ferme. C'est à peine si je discerne le bruit de ses pas sur le parquet. Le lit s'enfonce à mes côtés et, d'un bras, Aïdan m'attire contre lui. Je me love contre son corps, et il nous recouvre de ma couette. Nos jambes s'emmêlent, et, ma main sur son cœur, j'en perçois les battements qui deviennent de plus en plus réguliers.

— Est-ce que je peux changer de chanson ? Sinon, je ne sais pas si je vais pouvoir résister.

Je suis surprise de sa question et me concentre sur la musique⁷. Oh ! Je comprends effectivement.

— Tu peux éteindre si tu veux. Mais... si tu retournes dans ta chambre avant mon réveil, mets la musique en partant, s'il te plaît.

J'ai vraiment l'air d'une folle quand je dis ça... Mais c'est le seul moyen

d'éloigner les cauchemars. Et encore, ça ne marche pas chaque fois. Mais si Aïdan reste à mes côtés, je ne peux pas l'obliger à subir la musique.

— Je ne vais nulle part. Dors, Abbi, je suis là.

Quand il renforce son étreinte après avoir déposé un baiser sur le haut de ma tête, je n'arrive plus à résister au sommeil qui m'envahit rapidement. Faites que je ne me réveille pas en criant avec Aïdan comme spectateur... Encore.

AÏDAN

Je ne réalise toujours pas ce qui vient de se passer. Le cauchemar d'Abbi. Puis sa proximité. Sa douceur. Son parfum. Les baisers... Si j'ai déjà embrassé des femmes auparavant, ça n'avait rien de comparable à Abbi. Dès le premier contact, j'ai compris que je ne pourrais jamais connaître des sensations aussi fortes avec de *simples* baisers. Qui en réalité n'ont rien de simple. Si Abbi semble si fragile et si douce, lorsqu'elle m'a rendu mon baiser, mon sang s'est enflammé, mon cœur a failli exploser sous les sensations qu'elle m'a procurées. Heureusement qu'il y avait la couette entre nous, sinon je ne sais pas si nous aurions pu garder le contrôle de la situation. Mais... comme je le lui ai dit, si nous avons franchi cette ligne alors qu'elle se remettait juste d'un terrible cauchemar et si on ajoute cela au fait que l'on ne se connaît que depuis deux jours...

C'est étrange. Dès notre première rencontre, j'ai l'impression que tout n'est qu'évidence. Je me demande comment cela est possible. Quand Abbi s'est serrée contre moi, que je la tenais entre mes bras, rien n'a jamais été plus... *juste* de toute ma vie. J'ai dû faire appel au peu de sang-froid qu'il me restait pour ne pas la dévêtir et... Bref, j'ai dû mener une lutte contre moi-même pour résister à l'effet qu'Abbi a sur moi. Et quand j'ai vu son corps réagir...

J'ai pu la tenir contre moi tout le reste de la nuit et, même si mon corps est resté tendu pendant des heures, je n'aurais pas voulu être autre part. Elle n'a pas refait de cauchemars. Même en dormant, elle est belle à en crever. J'ai essayé d'enregistrer chaque trait de son visage, la courbe de son cou et celle, délicate, de son épaule, les nuances dans ses cheveux, chaque sensation que me procure le contact de son corps contre le mien. Je ne sais pas combien de temps est passé pendant que je profitais de l'avoir rien que pour moi, mais quand les premiers rayons du soleil ont percé à travers les rideaux, j'ai compris qu'elle allait bientôt se réveiller et je me suis mis à redouter sa réaction. Est-ce qu'elle va regretter ?

Paniquer ? Est-ce qu'elle va faire comme s'il ne s'était rien passé ? Ou même me dire qu'il vaut mieux oublier ? *Comme si c'était possible*. Je crois bien que c'est presque une première pour moi de passer la nuit avec une femme. Avec qui il ne s'est rien passé, qui plus est. Enfin... presque rien.

Je la sens qui se réveille, et mon angoisse augmente. Elle s'étire doucement comme le ferait un chaton. Elle se colle à moi encore un peu plus, et la voir aussi lascive ne me permet plus de contrôler mon érection. J'ai beau repenser à ma prof de sport du collège – elle faisait un mètre quatre-vingts, culturiste, et arborait une moustache –, technique d'habitude infailible, mais là... J'essayais pourtant de mettre toutes les chances de mon côté pour ne pas qu'Abbi panique, et une érection trop... embarrassante pourrait lui faire croire que je ne pense qu'à ça. Les petits gémissements qu'elle émet en s'étirant sont si sexy... Je me demande, l'espace d'une seconde, s'ils ressemblent à ceux qu'elle pousse au moment de l'orgasme. *Déplacée, très déplacée comme pensée. Et pas vraiment recommandé quand on ne veut pas bander.*

Abbi est tournée vers moi, le long de mon corps. Son bras en travers de mon torse, une main sur mon cœur. Dès qu'elle va se rendre compte de la situation, elle va sentir mon cœur qui bat des records de vitesse. Sa cuisse remonte le long de mes jambes, puis s'enroule autour de ma taille, n'hésitant pas à frotter au passage mon érection... Ce qui n'arrange pas mon état. Vraiment pas.

Je sais exactement le moment où elle réalise ce qui se passe. Son corps se fige. Elle se rend compte qu'elle est dans mes bras, ou du moins dans les bras d'un homme. Est-ce qu'elle se demande qui je suis ? Est-ce qu'elle aurait oublié ? Merde ! Non, tout mais pas ça ! Plus embarrassant et plus vexant que ça, ça serait impossible.

Mais après quelques secondes, Abbi se relâche et enfouit son visage dans mon cou timidement.

— Hello, ma belle. Bien dormi ?

— Oui. Grâce à toi. C'est la première fois, je crois, que j'arrive à me rendormir aussi vite après un cauchemar aussi... intense, me répond-elle, son souffle sur ma peau me faisant frissonner de plaisir.

Mes mains se mettent à caresser ce qu'elles peuvent atteindre. Son bras sur moi et son dos. Abbi, ayant visiblement compris que j'avais un petit souci avec une

certaine *partie* de mon corps, déplace sa jambe en évitant de frôler encore une fois cette fameuse partie. *Au temps pour moi, pour la discrétion.*

Elle ne relève pas la tête et je me demande pourquoi.

Je soulève son visage avec mon pouce. Elle s'empourpre.

— Qu'est-ce qui se passe, Abbi ?

Ses dents mordillent sa lèvre et, du pouce, je sauve cette bouche qui me fait fantasmer depuis que je l'ai vue la première fois.

— Dis-moi. Ça a l'air horrible, mais je suis sûr que je pourrais faire face, je la taquine pour la détendre.

Et ça fonctionne, car, après un sourire, elle me donne un petit coup sur le ventre pour me réprimander.

— Je ne dois ressembler à rien et ça me gêne que tu me voies comme ça, m'avoue-t-elle timidement. Et je m'en veux d'avoir ces pensées si superficielles... Un mélange de tout ça.

— Tu es superbe, je t'assure, et j'ai d'ailleurs passé une partie de la nuit à te regarder, même si, en le disant tout haut, ça fait plus tordu que prévu.

Si elle savait que c'est toute la nuit... *Vraiment tordu.*

Je me penche, ma main sur sa joue pour qu'elle comprenne mes intentions. Mes lèvres viennent à la rencontre des siennes et, comme cette nuit, après un baiser presque chaste, ses mains s'agrippent à mes cheveux, m'incitant à approfondir cette fusion de nos bouches.

Cette fois, c'est moi qui ronronne presque. Ses lèvres si douces, son goût si divin, sa langue qui danse avec la mienne. Elles se découvrent, s'apprivoisent. Et je ne veux pas que ça s'arrête. Sans même y réfléchir, mon corps se place au-dessus du sien, et mes grognements de plaisir sont accompagnés de ses petits gémissements dont je deviens accro. Je crois que je pourrais rester ainsi des jours entiers. Dans un lit. Avec Abbi contre moi. Quelques vêtements en moins et ça serait le paradis. Sauf qu'une sonnerie nous interrompt.

Je me redresse pour voir d'où vient le bruit.

— C'est mon réveil qui m'indique qu'il est huit heures. Comme... je ne peux pas... voir la lumière du jour... j'ai besoin d'une sonnerie pour indiquer une heure limite en quelque sorte.

— On doit donc quitter ce lit si douillet ?

— J'en ai bien peur, me sourit-elle. À moins que tu ne veuilles que ma mère

débarque pour me réveiller ?!

— Arrrrrrggggh !

Maintenant, c'est moi qui enfouis mon visage dans son cou pour sentir son odeur une dernière fois avant de devoir retourner dans ma chambre. Au moins pour m'habiller.

— Tu as quelque chose de prévu aujourd'hui ? me demande-t-elle, incertaine de pouvoir poser la question, j'ai l'impression.

— Je suis tout à toi, je lui réponds de façon à ce qu'elle comprenne que c'est valable dans tous les sens du terme.

5. *Le Portrait de Dorian Gray*.

6. *Close* (feat. Tove Lo).

7. Zayn : *Pillowtalk*.

La vie reprend

ABBI

Ça fait maintenant trois jours qu'Aïdan m'a embrassée pour la première fois et chaque minute est un pur ravissement. Je sais que ça ne durera pas, qu'il devra retourner à New York. Je le sais. Mais je veux profiter de chaque seconde. Dès qu'il est dans la même pièce que moi, je sens sa présence, je sens son regard intense sur moi, provoquant des bouffées de chaleur dans mon corps.

Dès le premier matin, nous sommes tombés d'accord pour éviter d'être trop... démonstratifs devant mes parents. Mais dès qu'il le peut, Aïdan me prend la main ou me vole un baiser. Nous avons du mal à résister à aller plus loin, mais... Peut-être que cela rendrait les choses trop difficiles au moment de la séparation. Je n'ai jamais eu de relation juste sexuelle. Ce n'est pas que j'étais systématiquement folle amoureuse, mais... j'avais un minimum d'espoir de faire évoluer les choses. Alors qu'avec Aïdan, il n'en est pas question, notamment à cause de la distance. De son côté, je ne sais trop pourquoi il n'essaie pas de me faire franchir le pas. Mais ce que je sais, c'est pourquoi *moi* j'ai peur, mis à part la fin inéluctable de cette... *relation*. Je sais qu'il y a quelque chose entre nous, mais... est-ce que je peux le définir ? Non. Alors, je n'essaie plus.

Depuis trois jours, nous passons nos journées ensemble. Nous avons fait des promenades, pendant lesquelles je lui ai raconté les souvenirs de mon enfance. La fois où Ben et moi avons fugué. Nous étions fâchés contre nos parents qui avaient refusé de nous laisser manger une glace en plein hiver... Oui, c'était stupide et futile, mais les enfants n'ont pas les mêmes priorités dans la vie que les adultes. Nous étions sortis alors qu'ils avaient le dos tourné. Il devait être une heure de l'après-midi. Nous avons marché longtemps dans la neige. C'était pour nous la grande aventure, alors que des balades dans la forêt, nous en faisons tous les jours, mais celle-ci avait un goût d'interdit terriblement grisant. Vers quatre

heures... de l'après-midi, nous avons commencé à ressentir la fatigue et surtout la faim. À aucun moment nous n'avions pensé à prendre de la nourriture. Nous sommes rentrés en pensant nous faire punir, mais nos parents n'ont rien dit. À croire qu'ils n'avaient même pas remarqué notre fugue. Quelques années plus tard, ma mère m'avait avoué qu'ils nous avaient vus quitter la maison et que notre père nous avait suivis discrètement pour s'assurer qu'il ne nous arrivait rien. Ils avaient fait en sorte de ne pas blesser nos ego d'enfants en ne nous faisant pas remarquer le ridicule de la situation.

— Tu as vraiment des parents géniaux, m'a alors dit Aïdan avec dans la voix un je-ne-sais-quoi de troublant. Comme s'il était nostalgique.

— Et toi. Comment est ta famille ? je lui ai demandé.

— Oh !... Elle est différente de la tienne.

— Elle habite où ?

— Sur la côte ouest. Dis-moi : est-ce qu'après vous avez pu manger la glace ?

— Oh oui ! Mais pour le goûter.

Ma réponse l'a fait rire, tout comme moi, au souvenir de cette journée.

Même pendant nos promenades en forêt, en ville ou même dès que nous étions à l'abri des regards, Aïdan me volait des baisers, parfois doux et tendres, parfois passionnés et chauds à m'en faire bouillir le sang.

À plusieurs reprises, je me suis demandé pourquoi je ne l'encourageais pas à aller plus loin, mais... la peur de souffrir à la fin l'emportait chaque fois. Chaque jour qui passe, je sens que je m'attache à cet homme qui a surgi dans ma vie alors que je ne m'y attendais pas. Il m'a secouée, a chamboulé les quelques repères que j'avais réussi à établir suite à l'accident. Il m'a sortie de cette torpeur dans laquelle je me complaisais. Et le pire, dans tout ça, est qu'il n'a rien eu à faire. Il a débarqué dans ma vie, et voilà. C'est complètement fou, je sais. Complètement et totalement irrationnel. Mais tout est parti en vrille dans ma vie en un instant. Alors, maintenant, si ces quelques jours avec Aïdan peuvent me redonner espoir en l'avenir en me montrant que je peux encore vivre des choses merveilleuses, des moments forts avec quelqu'un, pourquoi ne pas en profiter ?...

Les quelques heures dont Aïdan a eu besoin pour travailler un peu, je les ai passées dans mon atelier. Je ne sais pas vraiment ce que donnent mes sculptures. Je ne les ai montrées à personne pour l'instant. Et peut-être que je ne les montrerai jamais. Mais pendant que je sens l'argile sous mes doigts se modeler et

former un tout alors qu'au départ ce n'était rien... j'ai l'impression que c'est de ma vie qu'il s'agit. Ma vie qui n'était plus rien qu'un désert émotionnel. Plus de projets... ou plutôt l'anéantissement de tous ceux que j'avais pu faire. Et en me reprenant en main, ma vie devient comme cette argile : malléable – je peux lui donner la forme que je veux. Alors, oui, elle sera différente de celle que j'avais imaginée au départ... Mais en me donnant les moyens, je pourrais obtenir quelque chose. Quelque chose de non prévu, mais qui peut aussi être intéressant.

Je n'ai pas vraiment compris quel était le métier d'Aïdan. Je sais qu'il est ingénieur informatique, mais quand je lui ai demandé comment il pouvait s'absenter comme ça sur de longues périodes, il m'a répondu qu'avec Internet il pouvait parfois faire certaines choses à distance. Je n'ai pas voulu l'embêter avec d'autres questions et il a eu l'air soulagé que je m'arrête. De toute façon, je n'y connais rien. Il est en vacances ; alors, il est inutile de penser au travail plus que nécessaire.

Nous n'avons plus eu de nouvelles de Hope. Du moins, *je* n'ai plus eu de nouvelles. Ben m'a dit qu'elle avait fait ses bagages le jour même et qu'elle avait appelé un taxi pour la conduire à l'aéroport. Ça m'a soulagée et en même temps je me pose encore des questions sur la relation qu'elle entretient ou qu'elle a entretenue avec Aïdan. Il m'a dit qu'elle n'avait jamais compté pour lui... Je sais que c'est ridicule, mais je me demande si pour lui je suis comme Hope. Une femme... pratique ? Et quand il en aura assez ou... quand il partira, il ne me contactera plus jamais. Au fond de moi, je sais que j'ai raison. C'est même si logique que d'espérer le contraire confine à la stupidité, à la naïveté. Mais... oui, je suis naïve. Espérer que notre rencontre puisse être aussi importante pour lui qu'elle ne l'a été pour moi est ridicule. Un reste de la petite fille qui est en moi, qui croit au prince charmant qui l'emmènerait sur son beau cheval blanc... Mouais... Décidément naïve et stupide. Et je me soigne à coups de pensées, me rappelant qu'Aïdan va partir d'ici quelques jours et que je ne le reverrai plus. Je ne lui parlerai plus. Il ne me prendra plus dans ses bras, au creux desquels je me sens si bien...

AÏDAN

Être obligé de travailler dans ma chambre alors que je préférerais être avec Abbi est un vrai supplice. Mais Scott m'a appelé pour me prévenir d'un problème

technique que mon équipe n'arrivait pas à résoudre. Ne comptant pas revenir à New York tout de suite, je fais ce que j'ai à faire à distance. L'avantage du Net. Mais mon esprit a beaucoup de mal à se concentrer sur autre chose que sur cette personne qui, en quelques jours, est devenue un élément essentiel de ma v... de mes journées. Quand j'essaie d'analyser ce qui se passe, je me dis que c'est parce que je suis loin de chez moi, loin de mes amis, loin de mon quotidien. Quand je suis avec Abbi, ça semble comme... une évidence. Mais ça s'explique... Il doit forcément y avoir une raison rationnelle. Et d'ailleurs, je vais devoir rentrer... un jour ou l'autre. Et... je ne reverrai plus Abbi. Cette pensée me provoque un étrange pincement au cœur. Mais une fois de retour chez moi, tout ça sera derrière moi. Je ne penserai plus à Abbi. C'est sûr. Du moins, j'essaie de m'en convaincre.

Depuis la nuit de son cauchemar, nous dormons ensemble. Ça semble dingue. En tout cas, pour moi, ça l'est. Dormir avec une femme... belle... sexy... et ne rien faire d'autre que s'embrasser. Enfin... c'est vrai que les baisers d'Abbi sont loin d'être de *simples* baisers. Ils sont bouleversants, excitants, renversants, palpitants... Et je peux garantir que dormir tranquillement après n'est pas tâche aisée. Je meurs d'envie d'aller plus loin, évidemment. Et je sens qu'elle en a envie, mais... quelque chose la bloque et j'ai l'impression que, si on dépasse cette limite, j'aurai franchi la ligne rouge. Abbi n'est pas le genre de femme avec qui l'on couche, pour après partir et reprendre sa vie comme si de rien n'était. La question est : est-ce que j'ai peur qu'elle n'arrive pas à reprendre sa vie après ou, au contraire, qu'elle m'oublie et que moi, non ?

Aujourd'hui, Abbi devait aller rendre visite à son frère et passer du temps avec sa belle-sœur. C'est étrange pour moi de constater à quel point les relations familiales peuvent être simples. Scott et Chase ne sont pas en mauvais termes avec leurs parents. Mais Chase a des soucis avec sa sœur. Il n'a jamais voulu s'étendre dessus, mais je suis mal placé pour le lui reprocher. Nous sommes tous les trois comme des frères et ils représentent pour moi ma famille. Pas celle qui nous est imposée par la naissance, mais celle que l'on se choisit. Et c'est finalement celle sur laquelle on peut le plus compter. Quand j'ai vu à quel point Abbi pouvait s'appuyer sur ses parents, je me suis dit qu'elle avait vraiment de la chance. Avec ce qu'il lui est arrivé... Elle a été terriblement courageuse. Je sais qu'elle ne me voit pas et pourtant j'ai parfois l'impression qu'elle perçoit mes

regards. Je ne peux m'empêcher de l'observer, de la regarder bouger, marcher, jouer avec une mèche de ses cheveux, se mordiller la lèvre, rougir quand je lui dis à quel point elle est belle et désirable.

Hier soir, dans son lit, pendant que l'on s'embrassait, ma main s'est égarée sous le bas de son débardeur, mais elle m'a arrêté. Je ne sais pas exactement ce qui la bloque. Je devrais essayer de lui parler, mais si moi-même j'hésite à coucher avec elle, pourquoi poser des questions ? Je sais. Je suis incohérent. D'un côté, j'ai envie d'Abbi, mais je ne suis pas sûr que cela soit opportun vu la suite des événements. D'un autre côté, je voudrais craquer, mais je sens une sorte de blocage de son côté et je voudrais y remédier. Pour l'aider. *Mais bien sûr, c'est complètement altruiste !*

Mon téléphone m'indique l'arrivée d'un SMS. Abbi. Un sourire s'épanouit sur mon visage alors que je n'ai pas réussi à avancer d'un pouce dans mon travail depuis plus d'une heure. D'habitude, je suis si concentré qu'une attaque nucléaire ne me ferait pas détourner le regard de mon écran. Et là... je ne sais même pas si j'ai ouvert le bon fichier... *Lamentable.*

Ben et Betty voudraient que je les accompagne au lac Ennis. Est-ce que tu veux venir ?

Argghhhh. Dilemme. Oui, j'en meurs d'envie. Mais je dois travailler. De toute façon, je n'arrive à rien par manque de concentration. Depuis quelques jours, je suis devenu schizophrène. Je veux plusieurs choses en même temps et elles ne sont pas compatibles. Mais l'envie... le besoin de retrouver Abbi est plus fort. Et je pourrais toujours travailler cette nuit quand elle dormira. Et ça aura peut-être la vertu de calmer mon excitation qui persiste même après qu'Abbi s'est endormie. Je peux confirmer que l'on ne peut pas mourir de priapisme. Sinon je ne serais plus qu'un cadavre depuis... que je l'ai vue pour la première fois il y a quelques jours.

Aïdan : Avec plaisir. Je vous rejoins à l'hôtel ?

Abbi : Génial ! Oui. Comme ça, on pourra prendre deux voitures et rentrer quand on veut.

Aïdan : Je pars maintenant.

Quand je vois à quel point la vie d'Abbi est facilitée par la technologie, cela me donne plein d'idées pour aller encore plus loin. Dès que je rentre à New York, il faut que j'en parle à Scott et Chase.

En attendant, je range mes affaires de travail et je prends la route, toujours un sourire vissé à mon visage. L'idée de revoir Abbi, alors que ça fait à peine quelques heures que l'on est séparés... Cette réflexion me ramène à mon prochain départ... Merde. Ne pas y penser. Pas maintenant. Inutile. *Merde.*

Schizophrène, je vous dis.

Mon téléphone sonne. C'est la sonnerie de Chase. Bizarre. C'est rare qu'il m'appelle. Il n'aime pas les appels téléphoniques. Il est plus adepte des conversations en face-à-face. C'est ce qui fait de lui un excellent responsable des relations publiques. Il a un don pour convaincre n'importe qui de faire n'importe quoi. Il a une sorte de charisme, de charme, diraient les femmes, qui subjugué ses interlocuteurs. Avec moi et Scott, ça ne marche plus depuis cette fameuse nuit à Harvard... Mais c'est une histoire classée top secret. Scellée dans la vodka.

— Chase, que me vaut cet appel inhabituel ? je le taquine.

— Ouais, eh bien, tu imagines sans doute que je m'inquiète pour toi. C'est pour ça que je prends sur moi pour passer ce coup de fil.

— Comment ça, tu t'inquiètes ?

— Scott m'a dit que ça faisait trois jours que tu ne bougeais plus. Et ce n'est pas dans tes habitudes. De plus, j'ai vu le père de Hope dans une soirée et il avait l'air de me dire qu'elle n'était pas très en forme.

— Tu m'étonnes, je marmonne trop doucement pour que Chase puisse comprendre mes propos.

— Et puis... il m'a parlé de... fiançailles.

— QUOI ??? je hurle, atterré par ce que je viens d'entendre.

Mais ça doit être un problème de réception. Il n'a pas pu me parler de Hope et de fiançailles dans la même phrase !

— Oui, c'est bien ça. Il paraît que vous êtes quasiment fiancés.

— Mais c'est du délire !! Je suis parti, je lui ai dit que c'était complètement fini. Je lui ai même interdit de m'adresser encore la parole !

Je suis furieux. Et encore le terme est trop faible pour exprimer la rage qui monte en moi. C'est une véritable folle furieuse si elle croit qu'elle peut me mêler à ses délires sans que je réagisse.

— Chase, il faut que tu fasses taire ces rumeurs. J'ai été on ne peut plus clair. Je ne veux plus rien avoir à faire avec elle.

— Je sais. Je me suis permis d'émettre de sérieux doutes.

— Il t'a cru ? je demande, inquiet d'avoir à gérer une psychopathe.

— Qu'est-ce que tu crois ? Qui est le meilleur ? me dit-il de son ton faussement arrogant.

— Merci, mon pote. Heureusement que tu es là.

— Scott m'a dit que Hope était venue te harceler. Heureusement que tu n'as pas de lapin blanc qu'elle pourrait mettre dans une marmite.

Je souris légèrement, mais, en imaginant Hope en folle psychopathe, je grimace à cette vision un peu trop plausible.

— Oui, heureusement. Essaie tout de même de te renseigner pour savoir si son père lui a parlé et l'a convaincue d'arrêter les frais avec moi.

— Ça marche. Allez, je te laisse, j'ai dépassé mon quota d'ondes téléphoniques pour la semaine.

Présentations

ABBI

— J'ai comme l'impression que ça se passe bien avec ton touriste ? me taquine Betty.

Ma belle-sœur est également une de mes meilleures amies. Elle me connaît. Quand mon frère m'a parlé de cette petite virée et que mon premier réflexe a été de savoir si je pouvais demander à Aïdan de se joindre à nous... eh bien... j'ai eu beau leur expliquer que c'était juste pour faire découvrir la région à un client de nos parents... disons qu'ils n'ont pas été dupes.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, je nie tant bien que mal.

Surtout mal.

— Mais bien sûr ! Alors, le fait qu'il y a quelques jours il te cherchait partout comme un naufragé après une bouée, c'est parce qu'il ne se passe rien. Le fait que je ne te vois presque plus, ça n'a rien à voir. Les couleurs sur tes joues quand le nom d'Aïdan est prononcé, ça n'a rien à voir. Que tous les soirs depuis quelques jours, ce simple touriste mange à la table des parents juste à tes côtés, ça n'a rien à voir. Ah ! et bien sûr, l'augmentation de la température ambiante quand vous êtes tous les deux dans le même espace, ça n'a rien à voir, poursuit-elle.

— Le réchauffement climatique ? je tente une explication en désespoir de cause.

Elle éclate de rire, et je la suis rapidement, ne pouvant résister au comique de la situation. Quand elle s'arrête soudainement, je m'interromps également, me demandant ce qui se passe.

— Qu'est-ce qu'il y a, Betty ? je m'inquiète.

— C'est la première fois depuis des mois que je t'entends rire ainsi, me répond-elle, émue.

Mon amie me serre dans ses bras et j'en fais de même en réalisant qu'elle a raison. Je n'ai pas géré l'après-accident comme j'aurais dû le faire. J'aurais dû

faire attention à ma famille au lieu de m'apitoyer sur mon sort. J'avais beau me répéter sans fin que j'étais en vie et que ma cécité n'était finalement pas un si gros prix à payer, je n'y ai jamais réellement cru. J'ai fait subir ma dépression aux personnes qui comptent le plus pour moi. Je m'en veux d'avoir été aussi égoïste. Bien sûr, je ne l'ai pas fait consciemment, mais j'aurais dû penser à mes proches. Ça aussi, je le dois à Aïdan. Grâce à lui, j'ai l'impression de pouvoir de nouveau respirer et ainsi m'ouvrir aux autres. Le fou rire que je viens d'avoir avec Betty en est la preuve. Quoi qu'il arrive, quelle que soit la suite de cette... relation, elle m'aura au moins permis de sortir de cette catatonie émotionnelle. Grâce à Aïdan. Je lui en serai éternellement reconnaissante, et ce, même si je ne devais plus jamais le revoir.

À cette pensée, mon cœur se serre. Je redoute un peu son départ, mais... Je sais que cela va bientôt arriver, j'essaie de m'y préparer et de voir tout ce qu'il m'a apporté en si peu de jours. Que du positif. Et c'est ce qu'il faudra que je retienne, que je me souvienne quand il faudra lui dire adieu.

— Tu pleures ? me demande, inquiète, Betty.

C'est sa question qui me fait réaliser que des larmes coulent le long de mes joues.

— Ce n'est rien. Je m'en veux juste de ne pas avoir été plus forte pour vous.

— Ne dis pas de bêtises. Tu es la personne la plus courageuse que je connaisse. Ce que tu as vécu est tragique et tu as tout de même réussi à vivre. Nous qui te connaissons, nous avons vu que tu n'étais pas dans ton état normal... Mais il faut du temps pour s'habituer, pour accepter. Sachant que tu ne vivais que par la peinture et que, maintenant, tu ne peux plus faire ce qui faisait partie intégrante de toi... c'est normal que ça ait été aussi difficile. Le contraire aurait été bien plus inquiétant. Mais je suis si heureuse que cet homme t'ait aidée à retrouver le sourire. Et qu'il soit aussi sexy ne gâche rien...

— Hé !!! Tu es mariée à mon frère, je te signale.

— Mais tu es jalouse ? s'amuse-t-elle à me charrier.

— Pas du tout ! je m'insurge, pas très convaincante.

— En tout cas, quand il te regarde, il paraît qu'il te dévore des yeux.

— Quoi ?? je m'écrie, ma voix déraillant dans un couinement ridicule.

— C'est ta mère qui me l'a dit. Rassure-toi, ton frère n'est pas au courant de ce

détail. D'ailleurs, quand j'ai commencé à lui parler d'Aïdan, j'ai cru qu'il irait chez les flics pour demander un extrait de casier judiciaire.

Cette fois encore, nous rions. J'imagine effectivement très bien Ben demander une enquête sur l'homme avec qui je sors. Jusqu'à présent, il n'en a pas eu l'occasion puisque, tant que je vivais chez nos parents, il connaissait tous mes amis, filles et garçons, et, à New York, ce n'est pas comme si j'avais eu beaucoup de petits amis.

Le temps de commander un chocolat à la terrasse de l'hôtel de Ben et Betty, et des frissons glissent le long de ma nuque. Aïdan est arrivé. Je sens sa présence et surtout son regard sur moi. C'est étrange et je devrais peut-être m'en inquiéter, mais au contraire cela me plaît beaucoup. Beaucoup trop. Avec lui, j'ai l'impression de retrouver une certaine capacité à *voir*. Je le ressens, je le visualise dans ma tête. Quand il parle, j'ai l'impression de *voir* l'expression de son visage. Est-ce que je délire ? Probablement. Mais c'est l'effet qu'il me fait. Et pour l'instant, je trouve juste ça... magique. Avec Aïdan, j'ai de nouveau l'impression de retrouver la vue. La vue sur cet homme qui bouleverse tout sur son passage. La vue sur ma vie. La vue sur l'amo...

Je sens ses lèvres sur ma nuque. Je ne sursaute pas, car je l'ai senti approcher, les frissons descendant petit à petit le long de ma colonne vertébrale.

— Re-bonjour, lui dis-je.

Ma voix est un peu trop rauque pour que ce soit naturel.

— Bonjour, ma belle, me murmure-t-il à l'oreille, étendant les frissons à tout mon corps avec une concentration vers le « sud ».

— Bonjour, vous devez être Betty.

Ma belle-sœur s'éclaircit la voix avant de lui répondre, ce qui me fait comprendre qu'elle a, elle aussi, senti cette tension entre Aïdan et moi. Ou alors, elle est sous le charme de mon... *ami* ? Ou un mélange des deux.

— Oui. C'est bien ça. Enchantée de faire votre connaissance. Abbi m'a beaucoup parlé de vous.

Je perçois un sourire plein de sous-entendus dans sa voix quand elle prononce la dernière phrase, ce qui me fait rougir.

Mon Dieu, est-ce qu'elle avait vraiment besoin de dire ça ?!!!

AÏDAN

Je suis un peu surpris par Betty. Ou plutôt par ses propos. Abbi a parlé de moi à son amie. Ce n'est pas que l'on s'est vraiment cachés jusque-là, mais... je ne sais pas en fait à quoi je m'attendais. Ça me plaît qu'elle pense à moi quand nous ne sommes pas ensemble. Ça me plaît qu'elle parle de nous à son amie et belle-sœur. En toute logique, Betty va en parler à Ben, qui en parlera à leurs parents. En même temps, nous sommes majeurs et célibataires ; donc, nous n'avons de comptes à rendre à personne. Abbi est libre de sortir avec qui elle veut. En théorie. En pratique, je loge tout de même sous le même toit que ses parents. Ce qui, en d'autres circonstances, pourrait sembler bizarre. Enfin... même dans les circonstances actuelles, c'est un peu étrange. Nous n'avons rien fait de trop intime, si on excepte dormir ensemble, s'embrasser jusqu'à en oublier nos propres noms. Mais je préfère ne pas trop réfléchir à tout ça.

Je m'assois aux côtés d'Abbi face à Betty qui me jauge du regard. Rien que ça me montre à quel point Abbi est soutenue et protégée par ses proches. Je sais que, depuis l'accident, elle vit un peu en recluse, mais sa famille est là et ne la lâche pas. Ce que je trouve admirable. Certains pourront penser que c'est normal, mais... non, ça ne l'est pas. Du moins, pas toujours.

Comme je ne veux pas que son amie pense que je joue avec Abbi, j'arbore mon plus beau sourire, le plus sincère possible étant donné son regard perçant qui me donne surtout envie de lui montrer ma biographie et éventuellement d'aller au coin comme un élève pris en train de faire une bêtise. Je sens qu'elle meurt d'envie de m'interroger sur mes intentions. Je ne sais pas ce qui va se passer dans les prochains jours, combien de temps je vais rester et ce qui se passera une fois que nous serons géographiquement éloignés. Mais c'est encore une question à laquelle je ne veux pas répondre pour l'instant. Ne dit-on pas qu'il faut vivre l'instant présent ?

— Tu as fini ce que tu avais à faire ? me demande Abbi, toujours aussi lumineuse.

Chaque fois que je la regarde, j'ai l'impression de voir un ange. Et quand elle sourit, c'est juste le paradis. Peu importe ce qu'elle porte, ce qu'elle fait, elle est toujours aussi belle. Quand, la première nuit, je l'ai trouvée en larmes, les yeux rougis, elle était magnifique. Le matin au réveil, elle est splendide. Je sais qu'elle ne se maquille pas. Elle m'a confié que, même avant son accident, elle n'était pas fan du mascara et autres produits de maquillage. Mais quand on a cette peau

dorée, ces yeux ornés de paillettes d'or, il est inutile de changer quoi que ce soit à ce que la nature a déjà parfaitement réalisé.

— Je n'arrivais pas à me concentrer. Je pensais à ta bouche. À ta peau. Heureusement que tu m'as invité. J'ai une bonne raison de sécher. Je lui murmure à l'oreille pendant qu'un des serveurs s'entretient avec Betty à propos d'un client.

Je vois les joues d'Abbi rosir, et ça me plaît beaucoup qu'elle repense à nous, à nos baisers.

— Allez, les tourtereaux ! Ben nous attend au parking ! lance Betty.

Nous rejoignons le frère qui, visiblement, n'était pas au courant que je venais. Ses yeux lancent des éclairs. Inutile de demander à Abbi si son frère est protecteur...

— Bonjour. Je m'appelle Aïdan. Et vous devez être Ben.

Il me serre la main avec un peu plus de force que ne le voudrait la bienséance.

Mon autre main se glisse autour de la taille d'Abbi qui fait de même autour de la mienne, en s'appuyant légèrement contre moi. Je perçois sa chaleur le long de mes côtes. Elle sent qu'il y a une certaine tension dans l'air, mais elle fait comprendre à son frère par son geste qu'il n'a rien à dire.

— Bon, allons-y, finit par indiquer Ben.

Le frère et la belle-sœur montent dans leur pick-up noir. Je conduis Abbi à mon quatre-quatre noir également, que j'ai acheté le lendemain de la fameuse soirée qui m'a fait prendre la décision de partir quelque temps. Quand je vois Abbi assise sur le siège passager, je me dis que c'était certainement une des meilleures décisions de ma vie.

— Tu peux mettre un peu de musique ? me demande-t-elle après avoir attaché sa ceinture.

— Qu'est-ce que tu veux écouter ?

— Surprends-moi !

Je regarde mon iPhone et fais défiler les titres à la recherche du morceau idéal. *Nothin' Like You* de Dan + Shay. Quand les premières paroles sortent des enceintes, un sourire s'étire sur les lèvres d'Abbi en même temps que le rose sur ses joues.

Je m'engage sur la route à la suite de Ben au son de la musique et je ne peux réprimer le besoin de tenir la main de ma passagère. Sa peau douce. Son parfum envahit l'habitacle comme l'envie de la serrer dans mes bras et de l'embrasser

envahit mon corps. Plus les kilomètres défilent, plus le désir entre nous est perceptible. Au bout de ce qui me paraît une éternité, à résister à l'envie de m'arrêter sur le bord de la route et de faire tout ce dont je meurs d'envie de lui faire, c'est Abbi qui rompt le silence.

— Tu crois qu'on va tenir jusqu'au lac ? me dit-elle de sa voix chargée de désir.

Sa question est en résonance avec mes propres sentiments et, si cette connexion me surprend chaque fois, sa remarque me fait rire. La surprise de constater encore une fois que, même si nous ne nous connaissons pas, nous sommes sur la même longueur d'onde me détend et me rassure. Non, je ne me fais pas de fausses idées. Non, je ne m'imagine pas des désirs non partagés.

— Je crois que ça va être dur, mais je pense que, si je m'arrêtais, ton frère me ferait la peau et Betty l'aiderait à cacher mon corps.

— Ça m'étonnerait. Betty t'adore. C'est même elle qui m'a parlé de toi le soir de ton arrivée. Elle t'a décrit et m'a dit que tu étais super canon.

Donc, je ne vais pas me retrouver dans les pages de faits divers. Ce qui me rassure un peu. Vu le regard de Ben, j'ai bien cru qu'il essayait de se rappeler si sa pelle était bien à l'arrière de son pick-up.

— Mais de toute façon, à part la couleur de tes cheveux et de tes yeux, j'arrive assez bien à te visualiser dans ma tête.

— Ça ne doit pas être facile avec si peu d'entraînement, je lui fais remarquer.

— En fait, j'ai fait un peu de sculpture pendant mes études ; donc, mon sens du toucher est un peu plus développé que la normale. Je pense que c'est pour ça que j'arrive si bien à te percevoir. Betty m'a dit que tu avais les yeux bleus et les cheveux bruns avec quelques reflets plus clairs. Le reste, disons que... j'ai eu quelques soirées pour sentir les contours de ton visage.

— Et quelques parties de mon corps.

Je la taquine en repensant à ses caresses sur mon torse, mes bras, mon dos. Si elle n'a jamais retiré ses vêtements, de mon côté, je dors torse nu ; donc, j'ai eu le loisir et surtout le bonheur de sentir ses doigts me découvrir.

— J'ai hâte de pouvoir tester mes capacités tactiles sur toi, je poursuis.

Mais cette fois, je la sens se raidir. Merde. Je n'ai pas été subtil, mais ce n'était pas non plus le but. J'ai tellement envie d'elle... OK, j'avais dit qu'elle méritait mieux qu'un type qui devra repartir dans quelques jours. Mais plus j'y repense et plus je me dis que c'est plus qu'une envie. C'est comme un besoin. Le besoin de

savoir si cette connexion qu'il y a entre nous se fera également si nous faisons l'amour. Si embrasser Abbi me fait oublier le passé, le présent et le futur... Qu'est-ce qui se passera quand je sentirai son corps nu sous le mien ?

Derniers secrets ?

ABBI

Tout le reste de la journée, je me suis sentie mal à l'aise. Après ce qu'Aïdan a sous-entendu... Bon, d'accord, je ne suis pas naïve au point de croire qu'un homme ne s'attendrait pas à un moment ou à un autre, si je dormais avec lui, à passer à l'étape supérieure. Après tout, nous sommes des adultes. Et j'en ai moi-même très envie. Les douches froides, ça va un moment. Mais je suis complexée par mes énormes cicatrices. Ma chance, c'est qu'elles ne se voient pas quand je suis habillée. Jusque-là, je m'étais arrangée pour qu'il ne passe pas ses mains sous mes vêtements. Ce qui en soit était déjà une véritable torture, car le besoin de sentir ses doigts sur ma peau nue me dévore de plus en plus. Les marques du début de la fin de ma vie sont immondes. Je ne les ai jamais vues au sens propre du terme, bien sûr, mais je les sens sous mes propres doigts. Elles sont inégales, boursouflées, épaisses et longues. En plus des diverses marques sur le haut de mes bras, une cicatrice traverse ma poitrine et une autre se situe juste en dessous. On dirait une croix brisée. Symbole de la perte de ma foi en mon avenir ou une croix sur mon avenir, tout simplement, au choix. Reste que je ne supporterais pas qu'Aïdan me repousse après les avoir vues. C'est sûr que je ne verrai pas son expression horrifiée, ça sera au moins ça. Mais je la devine déjà alors que rien n'est fait. Et après tous ces merveilleux moments, gâcher tout ça à cause d'*elles*... J'ai peur. Je suis terrifiée. Et pourtant... Je ne sais pas, mais dans la voiture j'ai compris qu'il faudrait que je lui en parle.

Même avec ces doutes qui tourbillonnaient dans ma tête tout le reste de la journée, nous nous sommes bien amusés. Il faisait froid, mais nous étions équipés. Ben nous a fait faire un tour de bateau sur le lac. Nous avons mangé de délicieux poissons dans un petit restaurant à l'ambiance conviviale. Ben et Aïdan ont même fini par s'entendre sur une histoire d'équipe de football américain. Ah ! les

hommes ! Un peu de sport bien viril et on en fait des frères de sang pour la vie. Mais je préfère ça à des regards en chiens de faïence et une tension perceptible à cent kilomètres à la ronde.

Sur le chemin du retour, je me suis endormie dans la voiture d'Aïdan en écoutant *Diamonds* de Josef Salvat. Même pendant mon sommeil, je pensais à Aïdan. Quand j'ai senti une caresse sur ma joue, j'ai d'abord cru que je rêvais, mais en entendant mon nom au son de la voix douce mais sensuelle d'Aïdan, j'ai repris mes esprits et compris que l'on était arrivés.

Le reste de la soirée a été paisible. J'ai proposé à Aïdan de manger une pizza dans ma chambre et il a accepté volontiers. J'étais tout de même un peu angoissée à l'idée de lui faire part de mes doutes... de mes craintes. Il s'en est certainement aperçu, mais ne m'a rien dit, attendant que je prenne l'initiative. Il m'a parlé de ses amis, Scott et Chase, avec qui il travaille. Ils se connaissent depuis longtemps et sont comme des frères, d'après ce qu'il m'en a dit. C'était étrange qu'il me parle de sa vie personnelle. Je sais, c'est absurde parce que dans une relation, c'est normal de discuter de ça, mais... je ne sais pas si nous avons une véritable relation, ou du moins une relation avec un avenir quelconque ; alors, quand il m'a parlé des personnes qui lui sont le plus proches, mon cœur s'est serré. À la fois de joie qu'Aïdan s'ouvre un peu à moi, et un peu de tristesse à l'idée que je ne ferai jamais vraiment partie de sa vie. Je serai juste un souvenir.

Après avoir fini la pizza, nous nous sommes allongés sur mon lit. Aïdan me tient dans ses bras, et nous écoutons en silence de la musique. Je ne sais pas si j'ai choisi la playlist la plus joyeuse. Ou plutôt, si, je sais qu'elle est triste, mais c'est un peu mon état d'esprit ce soir. Je sens que mon temps est compté avec Aïdan. Ce petit quelque chose qu'il y a entre nous et qui, de mon côté, grandit un peu plus à chaque moment passé en sa compagnie. *Ça ne peut pas durer*. Je m'attends à ce qu'il m'annonce son départ d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre. Du coup, j'ai eu envie d'écouter Sarah McLachlan et notamment ses chansons les plus douces et tristes à la fois. Sa voix cristalline emplit ma chambre avec *Fear*.

— Abbi. Parle-moi. Je sens bien que quelque chose te perturbe.

Alors que jusque-là il était allongé sur le dos et me tenait serrée contre lui, je sens qu'il se redresse et me surplombe. Je tends doucement une main vers son visage pour essayer de percevoir son expression.

— Je... Je réfléchissais à toi... et moi. Tu n'as jamais cherché à... coucher

avec moi.

Son front se plisse sous mes doigts.

— Disons que je voulais y aller doucement et ne pas tout précipiter.

— C'est très gentil et attentionné de ta part. Mais...

— T'aurais-je laissé croire que je ne te désirais pas ?

— Non !! je m'écrie. Enfin... pas vraiment.

Son corps se déplace pour se mettre complètement sur le mien. Une de ses jambes remonte une des miennes qui s'enroule autour de sa hanche. Le bas de son corps en contact avec le mien. Et... je retiens mon souffle.

— Tu sens comme j'ai envie de toi ? me souffle-t-il à l'oreille alors qu'il ondule les hanches, me prouvant qu'effectivement... il est excité.

Ses lèvres se posent sur les miennes de façon possessive. Sa langue emportant la mienne dans un tourbillon de sensualité. Mon esprit se déconnecte complètement et j'oublie tout. Tout ce qui n'est pas Aïdan et moi, son corps contre le mien.

Je sens sa main glisser sous mon tee-shirt, caressant la peau de ma taille. En réaction, mon corps se cambre vers celui qui me fait perdre pied. Mais un éclair de lucidité me permet de me souvenir que je dois dire quelque chose à Aïdan.

Je saisis son poignet et le repousse doucement. Il s'écarte, son souffle court. Il s'assoit face à moi sur le lit et je fais de même.

— J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? me demande-t-il doucement.

— Non. C'était... parfait. Mais j'ai quelque chose à te dire avant... d'aller plus loin.

Je suis mortifiée. Pour être honnête, je n'ai jamais cru que je me retrouverais dans ce genre de situation. Après l'accident, j'étais tellement dans la survie que l'idée de me retrouver au lit avec un homme un jour ne m'a pas traversé l'esprit. Et donc devoir expliquer que mon corps est devenu si laid, encore moins.

Sa main se pose avec douceur sur ma joue comme pour me rassurer. Me dire que je peux lui faire confiance. En même temps, il ne s'agit plus vraiment de confiance mais de précaution. S'il ne peut supporter la vue ou le toucher de mes cicatrices, autant qu'il me le dise maintenant que je suis habillée. Une fois que je serais nue, ce serait bien trop humiliant. Rien que d'imaginer une expression d'horreur sur son visage en découvrant l'étendue des dégâts, voire le dégoût...

— L'accident m'a rendue aveugle... mais ce n'est pas tout. C'est moins grave...

en tout cas pour moi au quotidien, mais... si nous devons devenir – comment dire ? – plus intimes, je préfère te prévenir.

— Tu as peur que je change d’avis quand tu m’auras parlé ? s’étonne-t-il.

— Oui. Et ne dis pas que c’est impossible avant de savoir, s’il te plaît.

— Je t’écoute, me répond-il patiemment.

— J’ai... des cicatrices. Pas des petites. Elles ne se voient pas quand je suis habillée, ce qui est tout de même une petite chance, je lui avoue, la voix un peu tremblante.

— Montre-moi, me répond-il tendrement.

AÏDAN

Je ne sais pas ce que je vais voir, mais je suis à la fois en colère contre Abbi et contre moi-même. Abbi ne me fait pas confiance et cela me blesse, mais c’est probablement ma faute et je m’en veux pour ça. Certes, nous ne nous connaissons pas depuis longtemps, mais ce qu’il y a entre nous est... spécial et j’espérais qu’elle le ressentait, elle aussi.

La chanson a changé. *Fallen*⁸.

Non. Je te rattraperai, Abbi.

Je la vois hésiter et lentement remonter son haut, découvrant la peau dorée de son ventre plat. J’entraperçois d’abord le début d’une marque rougie. Petit à petit, une cicatrice apparaît. Quand Abbi finit par retirer complètement son tee-shirt, je découvre ce qu’elle craignait de me montrer. En travers de son torse s’étend une cicatrice encore rosée, voire presque rouge à certains endroits. J’imagine facilement que c’est la ceinture de sécurité qui en est la cause. Elle commence sur le haut de sa taille sur la droite et s’arrête entre ses seins. L’autre marque est située sous sa poitrine, au-dessus de l’estomac. Juste au milieu. Cette fois, ça doit être le volant. Rien que de voir ces marques, ces stigmates, un mélange de rage et de peur m’envahit. Imaginer comme Abbi a dû souffrir me remplit de colère. Elle est si douce, si merveilleuse... Le destin peut parfois être cruel. Et cela me fait peur. J’ai peur de ressentir toutes ces émotions, nouvelles pour moi. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé cela auparavant. Peur de perdre quelqu’un, peur que cette personne souffre, peur de ne rien pouvoir faire pour empêcher cela.

L’angoisse se lit sur le visage d’Abbi, qui attend une réaction de ma part. Et je suis tellement ébloui par sa force, son courage, sa beauté que je mets du temps à

réagir. Une larme apparaît et glisse le long de sa joue. Je l’essuie avec mon pouce doucement pour ne pas l’effrayer. Ma main glisse lentement vers le bas. Mes doigts descendent le long de son cou. Je sens son pouls battre frénétiquement. Est-ce de la peur ?

Je continue à caresser sa peau, passant sur chacune des marques sur ses épaules, puis en allant plus bas, je touche le haut de sa cicatrice située entre ses seins. Abbi sursaute et se met à trembler.

— N’aie pas peur, s’il te plaît. N’aie jamais peur de moi.

Mes mots doivent la convaincre, car son corps s’immobilise et je sens son cœur ralentir légèrement sous ma main. Je ne comprends pas qu’elle ait pu penser que je ne voudrais plus d’elle à cause de cicatrices.

Je me penche et avec douceur je dépose un chapelet de baisers le long de ses marques. Les marques de son courage, les marques d’une survivante.

— Aïdan !

Sa voix est suppliante. Elle essaie de me repousser. Son visage est bouleversé. Ses larmes coulent de plus belle. Je l’attire contre moi, sur moi à califourchon. D’un bras, je la maintiens contre moi et avec ma main libre j’essuie ses larmes.

— N’aie plus jamais honte de tes cicatrices, Abbi. Tu devrais au contraire en être fière. Elles sont la preuve que tu es en vie. Que tu as survécu. Elles sont belles, car tu es belle. Tu es la femme la plus forte que je connaisse. Et je ne t’ai jamais autant désirée qu’en cet instant.

Cette fois, ce n’est ni doux ni lent quand ma bouche prend possession de la sienne. Je sens son goût fruité sur ma langue et c’est le plus puissant des aphrodisiaques. Ses bras s’enroulent autour de mon cou quand mes mains s’agrippent à ses hanches. Je nous fais basculer pour nous allonger, moi sur elle. J’aime sentir cette légère douleur quand elle tire sur mes cheveux comme pour s’ancrer dans notre réalité. Quand mes hanches ondulent contre les siennes, provoquant ses gémissements, je ne peux plus résister. Et c’est quand *Possession*⁹ commence que je défais son soutien-gorge. Ses seins magnifiques se dressent vers moi et c’est d’un coup de langue que je goûte un téton durci par le désir.

— Même tes seins ont le goût de fruit.

Son corps se cambre de plus belle et je ne peux résister à cet appel. Je lape, je mordille, je lèche un téton, puis l’autre, jusqu’à ce qu’Abbi, suppliante, prononce mon prénom.

— Tu veux que j’arrête ? je lui demande, même si l’idée de tout stopper, maintenant que mon érection menace d’exploser à tout instant, est insupportable.

Jamais je n’ai été aussi près de la jouissance sans avoir enlevé mon pantalon.

Mon Dieu, qu’est-ce qui m’arrive ?

— Oh non, Aïdan, ne t’arrête surtout pas ! Je n’en peux plus !

Elle tire sur ma chemise pour que je la retire, ce que je m’empresse de faire. Ses doigts glissent jusqu’à ma ceinture, mais je sais que, si je me retrouve nu, ça risque d’aller bien trop vite. Je saisis ses mains et les place au-dessus de sa tête.

— Laisse-moi te montrer à quel point tu es belle.

Je redescends mes mains tout en caressant son corps. Ses bras restent relevés. Ses seins qui pointent, son ventre qui se creuse sous mes caresses... Je passe mes doigts sous la ceinture de son pantalon et le fais glisser, ainsi que sa culotte en dentelle le long de ses sublimes jambes. Elle est maintenant nue devant moi, et, si je n’étais pas déjà assis devant elle, je ne sais pas si mes jambes m’auraient encore soutenu. Voir Abbi nue, là, offerte, si belle, si sublime... Je me place au-dessus d’elle, en appui sur mes bras, et mordille légèrement un de ses tétons. J’adore les petits gémissements qui s’échappent de sa bouche, telles des suppliques pour que je continue. Impossible d’y résister.

Avec mon genou, j’écarte ses cuisses et me positionne entre elles. J’ai envie de la goûter. En déposant un chapelet de baisers, je descends vers son paradis – ou plutôt le mien. Quand elle comprend ce que je veux faire, elle essaie de s’éloigner, mais quand elle sent mes doigts écartant sa féminité et ma langue partant à sa découverte, ses mains s’agrippent à mes cheveux et ce n’est pas pour me faire partir.

Son goût est celui de fruits au miel. C’est divin. Je la lèche, la titille. Son clitoris est gonflé de plaisir et, à chaque coup de langue, je sens sa respiration se bloquer. Je la pénètre avec un doigt. Son souffle et ses gémissements me disent que ça lui plaît.

— Tu es si mouillée, Abbi.

— Si tu crois qu’il n’y avait que toi qui en avais envie, tu es complètement à côté de la plaque. Chaque nuit dans tes bras, mes rêves étaient interdits aux moins de dix-huit ans, halète-t-elle.

— Raconte-moi. Je te faisais quoi ?

— Plein de choses très agréables... murmure-t-elle entre deux gémissements.

— Est-ce que je te léchais ? Je te faisais jouir avec ma bouche ?

Son corps se tortille comme pour me dire de ne surtout pas m'arrêter.

— Entre autres, oui...

— Est-ce que je faisais ça aussi ?

Je lui mordille doucement le clitoris tout en la pénétrant avec deux doigts. Et cette fois elle jouit en criant mon nom et en tirant sur mes cheveux. Elle est si sexy pendant l'orgasme que je suis au bord du gouffre moi-même.

En attendant qu'elle reprenne pied, je remonte le long de son corps en déposant ici et là des baisers le long de ses cicatrices. Elle est tellement perdue dans les limbes postorgasmiques qu'elle ne pense même pas à protester. Quand j'atteins son cou :

— Ouah ! C'était... Ouah !

— Aurais-tu perdu ton vocabulaire ? je la taquine.

— Ou aucun mot n'est assez fort pour décrire ce que je viens de ressentir... me répond-elle avec un sourire éclatant.

8. Sarah McLachlan.

9. Sarah McLachlan.

Une nuit. La nuit

ABBI

Je suis encore sous le choc de cet orgasme qui n'a rien à voir avec ceux que j'ai pu avoir avec mes précédents partenaires. Un seul mot me vient à l'esprit : OUAHHHH ! Mais je n'ai pas le temps de me remettre que je sens les lèvres d'Aïdan le long de mon cou, derrière mon oreille, là où la peau est si sensible. Déjà, je sens le désir reprendre possession de mon corps et de mon esprit. Sa bouche ne me suffit pas, je veux tout. Et mon envie de le sentir en moi est supplantée par le besoin de ne plus faire qu'un avec ce corps si parfait sous mes mains. Je sens ses muscles. Aïdan a un corps fin mais musclé, tout en lignes bien définies. Je perçois ses abdominaux, dont je peux compter les « carreaux » de cette tablette de chocolat que j'ai envie de dévorer. Mais ça n'a pas l'air d'être au programme pour l'instant, car il n'est toujours pas nu alors que moi, si. Et même si je trouve ça terriblement excitant, je veux pouvoir explorer le reste de son corps.

Son jean frotte contre ma féminité et ça me fait gémir d'anticipation. Mes mains s'attaquent à sa ceinture ; cette fois, j'arrive à mes fins. Aïdan s'écarte un peu et je l'entends finir de se déshabiller... enfin !

Le lit s'affaisse un peu entre mes jambes. Je me redresse et tends la main. Je touche sa ceinture abdominale si bien dessinée. Aïdan est à genoux devant moi. Je sens ses muscles se contracter sous mes doigts... le V qui rend dingue toutes femmes normalement constituées. Et... je m'apprête à saisir la partie de son corps qui me fait envie depuis... pas mal de temps si on considère que je fantasme sur Aïdan depuis que je l'ai rencontré et que j'ai entendu sa voix rauque et sexy. Mais mon amant a d'autres projets et s'empare de ma main pour l'empêcher d'atteindre son but.

— Si tu me touches maintenant après t'avoir vue jouir, je crois que ça se finira

avant même d'avoir commencé.

J'entends un bruit de déchirement de papier métallique. Un préservatif. Il se penche pour m'embrasser. Et ce qui aurait pu n'être qu'un baiser doux se transforme en véritable volcan. Je n'en peux plus, je veux le sentir en moi et j'essaie de lui transmettre ce désir à travers mes lèvres, ma langue, mes mains repartant à l'assaut de cet homme qui réveille en moi des choses que je n'ai jamais connues. Même avant l'accident. Mes anciens amants ne m'ont jamais transportée ainsi dans cet univers parallèle où seuls nos deux corps comptent. Le monde autour disparaît et il ne reste plus que nous deux et le plaisir infini que l'on ressent.

Aïdan nous rallonge, lui au-dessus de moi. Sa main glisse sur ma hanche... ma cuisse. Il remonte ma jambe autour de sa taille... Et le plaisir de le sentir me pénétrer me coupe littéralement le souffle. C'est à peine si je remarque qu'Aïdan est dans le même état que moi.

— C'est si bon de te sentir autour de ma queue, Abbi !

Ses mots sont crus mais si excitants que je frôle l'orgasme alors qu'il n'est même pas complètement entré.

— Oh ! putain !! Abbi, si tu te resserres encore comme ça, je vais jouir tout de suite.

— Alors, dépêche-toi parce que je ne tiendrai pas longtemps, je le supplie.

Lentement, Aïdan me pénètre entièrement et, de la même façon, se retire, nous faisant gémir de plaisir. D'un plaisir intense et puissant. Il entame des va-et-vient, ondulant les hanches pour que mon clitoris ne soit pas en reste. Pour ne pas m'effondrer sous l'intensité du moment, je m'accroche à ses larges épaules, à ses bras tendus par l'effort.

Quand je sens l'orgasme me submerger, j'enfouis mon visage dans le creux de son cou pour étouffer mon cri de jouissance. Tout mon corps est secoué par des tremblements, et c'est un véritable séisme de sensations, un tsunami de plaisir. Mon cerveau se déconnecte complètement et je me rends à peine compte qu'Aïdan est lui aussi en train de se crisper sous l'effet de l'orgasme. Lui aussi étouffe ses grognements en s'immergeant dans ma chevelure, maintenant ma tête contre lui d'une main sur ma nuque dans un geste à la fois doux et possessif.

Quand nos souffles se calment enfin un peu, Aïdan s'allonge à mes côtés en

m'attirant contre lui, ma tête reposant sur son cœur que j'entends peu à peu reprendre un rythme normal.

— Ouah ! C'était... Ouah ! murmure-t-il.

— Tu n'as pas l'impression de me piquer ma réplique ? je le taquine à mon tour.

Et son rire fait vibrer sa cage thoracique. À partir de maintenant, je crois que c'est mon son préféré. Le rire d'Aïdan.

Aïdan revient s'allonger à mes côtés après avoir fait un tour à la salle de bain. Je suis si fatiguée par cette journée pleine d'émotions fortes – très fortes – que je sombre peu à peu dans un profond sommeil, bercée que je suis par la respiration de l'homme qui me tient dans ses bras et par la voix de Sarah McLachlan et de Bryan Adams¹⁰. Et mes rêves sont envahis par des yeux bleus. Bleu électrique. Je ne les ai jamais vus réellement, mais j'ai l'impression de connaître ce regard par cœur.

AÏDAN

Quand je me réveille, je me surprends à sourire bêtement. Premier indice que ce n'est pas un matin comme un autre. Deuxième indice, je suis nu et je tiens dans mes bras un autre corps nu. Je suis même pratiquement allongé dessus. Je me décale légèrement, craignant d'avoir étouffé Abbi, mais ses bras se resserrent autour de ma nuque. Ma tête est posée sur une des parties les plus moelleuses de son corps et c'est le paradis. Ses seins sont juste sous mes yeux. Nous sommes dans une étrange position si on considère que je dois faire au moins trente kilos de plus qu'elle. Je me demande comment elle a pu respirer, mais si Abbi ne s'en plaint pas, ce n'est pas moi qui vais le faire. Mes bras sont enroulés autour de sa taille, comme si j'avais eu peur qu'elle ne s'enfuit pendant la nuit. Et nos jambes sont entremêlées. Je voudrais rester ainsi pendant des heures... des jours... toujours. Sa peau est douce sous mes joues couvertes de ma barbe de deux jours. Je n'ose pas bouger la tête de peur de lui faire mal – j'aurais dû me raser hier soir.

Je remue lentement pour pouvoir l'observer. Elle est magnifique. Ses cheveux sont étalés sur l'oreiller, entourant sa tête d'un halo châtain parsemé de reflets dorés. Le soleil qui passe à travers les fenêtres accentue les différentes nuances. Même dans son sommeil, elle ressemble à un ange. Abbi est un paradoxe vivant. Elle est plongée dans le noir et pourtant elle n'est que lumière. Ça m'a frappé dès

que je l'ai vue sur la terrasse à mon arrivée et, plus je passe de temps avec elle, plus ce sentiment se confirme.

Ma réflexion est interrompue par mon téléphone qui sonne. Merde ! Il faut que je le trouve avant qu'Abbi ne soit réveillée par le bruit. Mais je ne trouve pas mon jean. Du moins, pas tout de suite. Il faut dire que je n'ai pas pris le temps de plier et ranger mes vêtements hier soir. Repenser à cette nuit avec Abbi fait renaître un sourire probablement niais sur mon visage.

— Allo ?

Je parle à voix basse en m'éloignant du lit sans même regarder qui m'appelle à une heure aussi matinale.

Abbi se retourne, toujours endormie, et ses mains tâtonnent à ma recherche, je suppose.

— Bonjour, Aïdan.

Hope ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Je suis tellement saisi que je ne trouve rien à dire... rien de politiquement correct en tout cas.

— Aïdan ? Tu es toujours là ?

— Oui. Pourquoi m'appelles-tu ?

Je n'arrive pas à paraître poli, mais finalement je m'en moque. Il me semblait avoir été clair avec elle la dernière fois que l'on s'est vus. Et l'avant-dernière.

— Je voulais m'excuser. J'ai réalisé que j'étais allée trop loin et que j'aurais dû te laisser le temps dont tu avais besoin.

— La dernière fois... et la fois précédente, je croyais avoir été suffisant franc avec toi.

— Oui, oui, j'ai compris, ne t'inquiète pas. Mais je tenais tout de même à te présenter mes excuses et puis... nous allons tout de même être amenés à travailler ensemble. Je comprends tout à fait ton départ et notre rupture. Est-ce que tu es d'accord pour qu'on oublie tout ça et qu'on reprenne des relations professionnelles cordiales ?

Que dire à ça ? Ma première réaction serait de l'envoyer promener étant donné son attitude envers Abbi... Mais elle a raison : nous allons être obligés de nous revoir. Et l'éviter est impossible. La banque de son père est trop investie dans notre société.

— OK. On met tout ça de côté, je lâche d'un ton certainement trop abrupt.

— Super !! Scott m'a dit que tu revenais bientôt ? J'ai des documents à te faire

signer, ajoute-t-elle de sa voix mielleuse.

Comment ai-je pu supporter cette voix pendant si longtemps ? C'est sûr que, quand nous étions tous les deux, ce n'était pas pour parler, mais tout de même...

— Tu n'as qu'à me les envoyer par mail.

— C'est impossible. Le document est trop volumineux et tu dois parafer chaque page.

— Tu n'as qu'à l'envoyer par courrier en express et je te le renverrai.

— Ça peut attendre deux, trois jours que tu reviennes.

— Je n'ai pas encore prévu de revenir à New York ; alors, envoie-moi les documents.

Elle ne répond pas tout de suite.

— D'accord. Tu m'envoies l'adresse postale par SMS ?

— OK. Au revoir.

Je raccroche avant qu'elle n'ait quelque chose à rajouter. J'envoie l'adresse du chalet et, quand je me retourne, je m'aperçois qu'Abbi est réveillée. Elle est allongée sur le dos. Les draps sont remontés pour couvrir sa poitrine, et le léger sourire qui flottait sur son visage a disparu. Elle paraît pensive. Ma conversation avec Hope l'a peut-être perturbée.

Je retourne m'allonger à ses côtés. Lentement pour ne pas l'effrayer, même si je suis sûr qu'elle m'entend me déplacer.

— Bonjour, je lui murmure en déposant un baiser au coin de sa bouche.

Ses yeux se ferment et elle penche la tête vers moi. Comme je suis presque au-dessus d'elle, son visage vient se nicher dans mon cou, provoquant des frissons le long de ma colonne vertébrale.

Comme elle ne répond pas, je poursuis :

— Tu as bien dormi ?

Son hochement de tête m'indique la réponse à ma question.

— Tu ne veux pas parler ?

Ses bras s'enroulent autour de mon cou.

— Quelque chose ne va pas ?

— J'ai entendu ce que tu as dit au téléphone...

Je relève la tête pour voir son visage et essayer de voir ce qu'elle ressent, mais elle enfouit encore plus sa tête.

— Et ?

— Et ça m'a rappelé que tu allais partir.

C'est à peine si j'entends sa réponse, tellement sa voix est faible.

Je prends son visage entre mes mains et l'écarte de mon torse pour pouvoir l'admirer. Oui. Moi aussi, cet appel m'a rappelé à la réalité de la situation. Dans quelques jours, je vais devoir rentrer à New York. Je ne sais pas quand, mais... c'est inévitable et nous le savons tous les deux. Inutile de le nier.

— Pour l'instant, je suis là. Avec toi. Et je ne voudrais être nulle part ailleurs.

Problèmes

ABBI

Aïdan a réussi à détourner mon attention ce matin, mais je sais que lui aussi a pensé la même chose que moi. Le compte à rebours a commencé. Lui-même n'a pas l'air de savoir quand il partira. J'ai beau me répéter que je dois profiter du temps présent, chaque instant, j'ai peur que ce soit le dernier. Je n'ose pas lui poser de questions... C'est ridicule, certainement, mais... je ne sais pas comment il voit notre relation. Mais dans l'état actuel des choses, je suppose que l'on peut considérer que c'est un « amour de vacances » au sens léger du terme. Je sais que l'on ne peut rien se promettre – ça serait complètement stupide et probablement mensonger. Aïdan vit et travaille à New York. Dans mon ancienne vie nous aurions pu peut-être vivre quelque chose de plus sérieux et à plus ou moins long terme. Mais là... Maintenant, ma vie est ici. Non ?

Mais quelle idiote je fais !!! Je me donnerais des claques. Même si l'idée de suivre Aïdan à New York m'a déjà traversé l'esprit, pourquoi s'embêterait-il avec une aveugle dépendante dans une si grande ville alors qu'il peut avoir n'importe quel canon en parfait état de marche ? Et si je lui en parle, je vais avoir l'air du boulet qui s'accroche ! Non. Tout, mais pas ça. Il faut que je reste sur l'objectif que je m'étais fixé : vivre au jour le jour sans demander *plus*. Un *plus* illusoire et à peine digne d'une midinette en manque de prince charmant et qui croit aux licornes. Depuis quand le prince charmant s'attache-t-il à une princesse handicapée ? Je ne parle pas d'un handicap style « déficience en neurones » – ça, c'est assez fréquent. Non, il s'agit d'un handicap physique, qui complique le quotidien et donc toute relation amoureuse ou non. Je sais qu'il faut que je sois autonome. J'ai déjà commencé, mais je dois vraiment pouvoir vivre seule. C'est la seule façon de ne pas être une charge pour ceux que j'aime et qui m'aiment.

Je remarque qu'Aïdan s'isole davantage. Ça fait deux jours qu'il a reçu ce

fameux coup de fil et il a passé presque toute la journée d'hier enfermé dans sa chambre à travailler sur le dossier qu'il a reçu par coursier. Est-ce que ça me plaît ? Non. Est-ce que j'ai le choix ? Non. Je devrais être déjà contente qu'il puisse travailler ici et ne pas être obligé de rentrer. Mais j'ai le sentiment que tout ce travail n'est que le signe avant-coureur de son départ. En attendant, je me concentre tant bien que mal sur mes sculptures.

Totalement focalisée sur mes mains, sur l'argile, je m'enferme pendant des heures. Je laisse mon esprit vagabonder où il le veut. Je ne pense à rien en particulier, mais à tout en général. C'était la même chose quand je peignais. Mes mains allaient et venaient sur la toile sans que je sois réellement consciente de ce qui se formait sous mes yeux. C'est un sentiment d'incroyable liberté. Mon subconscient s'exprime à travers ces œuvres. La meilleure thérapie qui soit. À l'époque, en tout cas, je n'avais pas besoin de psy. Maintenant, c'est autre chose. Mais tous ceux que j'ai vus après l'accident n'ont pas pu mettre un terme aux cauchemars. Par contre, depuis que j'ai repris la sculpture et que j'ai rencontré Aïdan, je n'en fais presque plus. Qui, de l'art ou de l'homme, a réalisé ce miracle ? J'aimerais autant que ça soit le premier. Au moins, quand Aïdan repartira, je pourrai continuer à bien dormir sans risquer de me réveiller en sueur et tremblante de panique. Parfois, je rêve que je suis morte. Les premiers temps après l'accident, je regrettais presque que ce ne fût pas le cas. Les douleurs physiques et psychologiques me paraissaient insurmontables. À l'hôpital, les calmants m'empêchaient d'avoir trop mal. Mais j'avais l'impression d'être en permanence dans la brume. Mon cerveau était lui aussi endormi. Et je ne le supportais plus. C'est pour ça que j'ai tout arrêté. Mais heureusement que ma famille était là pour me soutenir. Sans elle... je ne serais probablement plus de ce monde.

J'ai mis en marche mon iPod en arrivant dans mon atelier, sur une playlist douce, calme, presque céleste. J'étais préoccupée par l'attitude un peu... distante d'Aïdan et je voulais essayer de dépasser ça. Probablement que je suis juste un peu trop paranoïaque. Il est normal qu'il ait du travail. Ce n'est pas pour autant qu'il va partir à New York tout de suite. Et même si c'est le cas... eh bien, il faudra que je fasse bonne figure. Il ne faut pas que je lui donne l'impression que je me suis attachée à lui. Il est primordial que je garde bien en tête que c'est une

relation passagère. Aucun attachement n'est possible, sous peine de souffrir quand le moment sera venu de se séparer. Moment qui arrivera inévitablement.

C'est sur la voix angélique de Jasmine Thompson¹¹ que mon esprit s'évade, permettant à mes mains de façonner l'argile. Je ne sais pas encore ce que je suis en train de sculpter, ni si cela sera beau. Le plus important est que je fais ce que j'aime après des mois de privation. Je suis tellement dans un autre monde que je n'entends pas la porte s'ouvrir.

— Abbi ? Tu m'entends ?

— Shelton ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— C'est ta mère qui m'a dit que je pourrais te trouver dans ton... atelier.

Je m'empresse de cacher avec un drap ce que je faisais. Heureusement que je me tiens face à la porte. Il n'a pas pu voir grand-chose sous cet angle.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu ne peux plus peindre, il me semble ?!

Ce ne sont pas tant les paroles que le ton qu'il emploie qui est blessant, même si c'est vrai. Je sais qu'il ne fait pas ça pour me faire mal intentionnellement, mais il pense que je ne peux plus rien faire de toute façon, alors, encore moins peindre. Et même si sur ce point-là il a raison, ma vie n'est pas finie. C'est stupide, mais j'ai besoin de me le rappeler quand le doute s'insinue dans mon esprit, comme c'est le cas chaque fois que quelqu'un me rappelle de façon brutale tout ce que je ne peux plus faire.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu te parler. La dernière fois qu'on s'est vus, nous avons été interrompus par cet *étranger*. Je me disais que ça serait sympa si je t'invitais à dîner un de ces soirs.

Sa formulation me laisse dubitative. Est-ce une véritable invitation à sortir ou un acte de charité ? Ce qui serait sympa, c'est de dîner ensemble ou c'est le fait qu'il daigne m'inviter ? Je sais très bien ce qu'il pense : je ne suis qu'une pauvre infirme. Il me fait une immense faveur en me proposant de sortir avec lui. Mais je me demande encore pourquoi. Pourquoi veut-il sortir avec moi alors qu'il ne me considère pas comme une femme à part entière ?

— Pourquoi ?

— Comment ça, pourquoi ? réplique-t-il, irrité par mon manque d'enthousiasme.

— Pourquoi veux-tu que l'on sorte ensemble ?

— Tu sais bien, voyons... Nous avons failli avoir une histoire au lycée et tu me

plaisais bien. Maintenant... eh bien...

Il semble embarrassé de finir sa phrase.

— Disons que ce n'est pas comme si les mecs faisaient la queue devant chez toi, maintenant que... après ton accident. Alors... voilà.

— Humm.

Je sais qu'au fond, il n'est pas méchant... juste complètement stupide et atrophié des sentiments. L'empathie et le tact devaient être en option à sa naissance.

— Eh bien, Shelton... Je te remercie de ton sens du dévouement, mais si je ne suis pas sortie avec toi au lycée alors que je pouvais au moins profiter de ton physique, probablement une des seules qualités que tu possèdes, ce n'est pas maintenant que je suis aveugle que je vais le faire. Mais encore merci.

— Je ne te comprends pas, Abbi ?! Est-ce que tu as renoncé aux hommes suite à l'accident ? s'énerve-t-il.

Évidemment que, pour lui, si je refuse de le fréquenter, c'est forcément que je suis gay.

— C'est probablement ça, Shelton. Mais je n'ai pas encore rencontré la bonne personne.

Après quelques instants – probablement d'intenses réflexions –, Shelton me salue et claque la porte derrière lui. Visite-surprise assez désagréable, qui fait ressortir chez moi les doutes. Je sais que je plais à Aïdan. Du moins, je ne le rebute pas, ni avec ma cécité, ni avec mes cicatrices. Mais est-ce qu'un jour je trouverai quelqu'un qui sera prêt à faire sa vie avec moi ?

AÏDAN

Mon assistante m'a contacté il y a maintenant quelques jours pour me faire part des difficultés éprouvées par mon équipe sur le dernier projet en cours. Et c'est la merde. Je passe le plus clair de mon temps dans ma chambre à travailler sur mon ordinateur, mais... j'ai bien peur que cela ne suffise plus. Je vais devoir retourner à New York. Rien que cette idée me met dans un état de nerfs proche de l'éruption volcanique. Je ne vois quasiment plus Abbi. Même le soir, je dois encore vérifier certains aspects et même contacter des gens pour essayer de débloquer la situation. Je fais de mon mieux, mais ça ne suffit visiblement pas.

— Monsieur Nash, vos corrections ont été ajoutées au programme, mais nous

n'avons pas réussi l'implémentation, m'annonce Ted, un de nos meilleurs programmeurs.

Ça s'annonce de plus en plus mal. Si Ted ne parvient pas à faire avancer les choses, il ne me reste plus qu'à rentrer.

— Je vois. Faites encore quelques essais, et je fais au mieux pour rentrer à New York.

— Si le contrat n'avait pas été de plusieurs centaines de millions de dollars, je ne vous aurais pas dérangé. Mais les clients en ont besoin en urgence et ils paient pour ça.

— Merci, mais je sais de quel projet il s'agit. J'étais là quand Chase l'a négocié, inutile de me redire ce que je sais déjà, je réponds un peu brusquement.

— Excusez-moi. Je ne voulais pas insinuer que vous ne...

— Inutile de poursuivre. Faites votre travail et je ferai le mien. Je rentre au plus vite.

Je raccroche sans même le saluer. Ted est très compétent, mais il ne supporte pas la pression et, dans ce métier, c'est inévitable. C'est pour cela que, même s'il a de très grandes qualités, je ne pourrai pas le laisser diriger de gros projets. Dans ce boulot, il faut être prêt à tous les imprévus, une défaillance des serveurs, problèmes réseaux ou même tentatives de piratage. Sans compter les clients exigeants qui ajoutent toujours des demandes même après avoir établi le cahier des charges. Et habituellement, c'est là que mon talent pour garder mon sang-froid entre en jeu. Je ne panique jamais. Ma tension reste la même quelle que soit la situation de crise. Même quand Hope m'a gonflé au point que j'aie eu besoin de prendre du recul, je n'ai pas hurlé, ni tout balancé autour de moi. Scott et Chase ont cette même faculté de self-control. Scott l'a même érigée en art. Normal pour un avocat de rester aussi impassible que possible. D'ailleurs, il vaut mieux éviter de jouer au poker avec lui. Je me demande parfois s'il est heureux. Son visage reste la plupart du temps sévère, au mieux inexpressif. Un atout dans son métier, mais un peu frustrant pour les amis. Chase et moi le connaissons depuis suffisamment longtemps pour détecter ses légers changements d'humeur ; alors, je suppose que c'est le principal. Aucun de nous trois n'a vraiment de vie privée. Et Hope est ce qui se rapprochait le plus d'une petite amie. Chase questionne souvent Scott pour savoir s'il est gay. Non que cela aurait de l'importance, mais nous ne l'avons jamais vu ni avec une femme ni avec un homme ; alors, toutes les

suppositions sont permises. Chase, lui, doit faire des entailles sur sa tête de lit à chaque nouvelle conquête. Et si c'est le cas, il doit avoir changé souvent de lit par manque de place. C'est un dragueur invétéré.

Et moi dans tout ça ? Jusqu'à très récemment, j'aurais dit que je ne voulais rien de sérieux. Le problème est que, quand je pense que je dois partir et quitter Abbi... j'ai l'impression de perdre mon sang-froid. J'ai envie d'envoyer valser mon portable contre le mur comme dans ces vidéos sur YouTube. Dernière solution avant d'en arriver là : écouter un bon vieux rock qui remue et pour ça Hoobastank est parfait. *Out of Control*. Parfaitement adapté à la situation. Je m'allonge sur mon lit avec mes écouteurs dans les oreilles, le temps de faire redescendre la pression. Je ferme les yeux et le visage d'Abbi m'apparaît.

C'est ça, le problème. Ce n'est pas tant de retourner à New York que de quitter Abbi qui me met en rage. Il faut que je trouve une solution. Putain ! L'équation est simple, pourtant. Il faut que je retourne à New York. Ce qui veut dire être loin d'Abbi. Je ne peux décemment pas lui demander de venir. On ne se connaît pas depuis assez longtemps. Et c'est là l'euphémisme de l'année. Et puis elle me rirait probablement au nez. Nous sommes bien ensemble, mais... ce n'est pas parce que moi, je n'ai jamais ressenti ça que c'est la même chose pour Abbi. Une femme aussi belle et passionnée doit toujours être aussi entière dans ses relations. Ça ne veut pas forcément dire qu'elle désire une vraie relation. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle était dans une phase de reconstruction. Elle ne pense probablement pas à s'encombrer des soucis qu'une relation à distance impliquerait ou pire... de me rejoindre à New York. La dernière ville qu'elle ait vue au sens propre du terme.

Je sens mon téléphone vibrer. C'est Chase. J'hésite à décrocher. Je ne veux pas qu'il sente que je suis sur les nerfs. Il en parlerait à Scott et tous les deux en déduiraient qu'il se passe quelque chose de passablement grave pour me mettre dans cet état. La dernière chose que je veux, c'est en parler. Surtout pas avec mes potes qui ne savent pas plus que moi associer les mots « relation » et « femme ». Autant parler avec un chien. Au moins, lui me ferait des câlins.

Toutefois, si je ne réponds pas, Chase va s'inquiéter. Depuis que je suis parti, j'ai toujours été joignable. Après une grande inspiration, je me décide :

— Aïdan ? C'est Chase.

— Premièrement, vu que tu m'appelles, il est évident que c'est moi et

deuxièmement ton nom apparaîtrait sur l'écran ; donc, oui, je sais que c'est toi. Débarrasse-toi de cette fichue habitude.

— Oh ! mais je vois que quelqu'un t'a piqué ton goûter ! Et ça devait être quelque chose de bon pour que tu sois aussi grognon.

— La ferme. Viens-en aux faits, s'il te plaît. J'ai encore beaucoup de boulot.

— Justement, je t'appelais à propos de ça. Ted m'a appelé et il était au bord de la crise de nerfs. Et il n'a que vingt-cinq ans. Ce n'est pas bon pour son cœur. Ça craint.

— Je suppose. Mais en même temps, c'est peut-être ce qu'il mérite, car je l'ai eu au téléphone juste avant et je lui ai dit que je rentrais aussi vite que possible ; alors, inutile de venir pleurer dans les jupes de maman Chase dès que j'ai le dos tourné. Il n'a plus cinq ans pour aller se plaindre.

— Qu'est-ce que tu veux, quand papa n'est pas gentil avec le petit Ted, il faut aller voir maman, se moque mon pote pour faire redescendre la pression.

Il est doué pour ça. Comme dans tout ce qui concerne le relationnel client. Avec lui, l'expression vendre des frigos à des Esquimaux prend tout son sens. Vous pensez avoir besoin d'un jardinier pour tondre votre pelouse ? Chase vous ferait acheter une nouvelle maison. Un vrai génie. Même quand il largue ses conquêtes, elles finissent par le remercier.

— Bon, je vois que je ne tombe pas super bien. Je te laisse et je vais aller border le petit Ted pour qu'il fasse de beaux rêves. Tu sais quand tu arrives ?

— Non, pas encore. Mais je te tiens au courant. Je compte sur toi pour tout garder sous contrôle en attendant.

De mieux en mieux. Putain !

Bon. Le mieux est que je parle à Abbi. Je vais bien voir comment elle va réagir. Si je la sens triste, je pourrai toujours essayer de la convaincre de venir avec moi à New York peut-être pour quelques jours. Par contre... si elle laisse penser que ce n'est rien... eh bien... *merde*. C'est quoi, maintenant, ce truc dans l'estomac qui me donne l'impression que je vais vomir quand je pense à ça ? Une chose est sûre : je ne vais pas me ridiculiser si elle n'est pas déçue que je parte, alors... eh bien, advienne que pourra.

11. Jasmine Thompson : *Willow*.

L'annonce

ABBI

L'alarme de mon portable se déclenche. Il doit être l'heure de rentrer pour dîner. J'avais vaguement espéré qu'Aïdan m'appelle pour que l'on se retrouve un peu tous les deux, mais ce n'était qu'un souhait. Et depuis quand les souhaits se réalisent-ils ?

Je recouvre d'un tissu la sculpture sur laquelle je suis en train de travailler. Je me débarbouille, retirant l'argile qui a pu se déposer sur mon visage. Je récupère mes affaires avant de sortir en fermant la porte à clé. Je reste encore timide par rapport à mon travail. Je le fais plus pour moi que dans l'idée de le présenter à quelqu'un. À vrai dire, je ne suis même pas sûre qu'elle retranscrive ce que je visualise dans ma tête. Je le crois, mais tant que personne d'autre ne le voit... Mais ce n'est pas la question pour l'instant. Je suis davantage préoccupée par l'attitude d'Aïdan. Toute la journée, je me suis préparée à ce qu'il m'annonce son départ. C'est à peine si je le croise au petit-déjeuner. Il ne faut pas que j'aie l'air d'une de ces filles qui font pitié et qui s'accrochent aux mecs avec qui elles couchent alors qu'ils ne se sont jamais rien promis. Il faut absolument que j'aie l'air détaché quand il me l'annoncera. De toute façon, son attitude de ces derniers jours parle pour lui. Il n'a presque pas mis le nez hors de sa chambre. Il m'a écrit quelques textos me disant qu'il avait beaucoup de travail, mais... ça pourrait tout aussi bien être une excuse.

Je marche le long du petit chemin menant à la maison, absorbée par mes pensées pessimistes ou bien... réalistes ?

— Abbi ! m'appelle la voix qui m'est devenue si familière en si peu de temps.

Cette voix grave et sexy. Mais en cet instant, je sens qu'Aïdan est tendu. OK. Mon sixième sens ne s'est pas planté. C'est le moment de contrôler les muscles de mon visage, les éventuelles larmes qui pourraient m'échapper. Première règle

pour ça, ne pas penser à ce que je ressens. Deuxième règle... se mordre l'intérieur de la joue pour me concentrer sur la douleur physique et non sur l'émotionnelle.

— Aïdan ? Tu as passé une bonne journée ? je lui demande du ton le plus enjoué dont je suis capable.

Ça a l'air d'être convaincant vu sa réponse.

— Beaucoup de travail. Et... est-ce qu'on peut parler ?

— Bien sûr.

Je sens sa main se poser sur mon coude pour me guider vers les fauteuils qui se trouvent sur la terrasse. Je suppose qu'elle est déserte. Je n'entends aucun bruit. Pas même ma mère qui doit être occupée en cuisine à préparer le dîner.

Je m'installe, et Aïdan en fait de même. Il rapproche son fauteuil du mien et se place presque face à moi.

OK. Concentre-toi, Abbi !

— Je voulais te parler, parce que... Tu sais que j'ai eu beaucoup de travail ces derniers jours.

J'acquiesce d'un signe de tête, mon sourire toujours en place.

Ah oui ! Règle numéro deux : éviter de parler pour ne pas être trahie par une voix tremblante.

— Eh bien, j'ai reçu plusieurs appels aujourd'hui et je dois retourner à New York.

Il marque une pause, comme pour me laisser le temps de digérer la nouvelle. Ce que je fais. Je hoche la tête toujours avec un léger sourire.

— Je pars demain matin à l'aube. J'ai un avion à neuf heures. Je ferai venir ma voiture plus tard.

Je baisse la tête pour dissimuler mon visage. Je sens les larmes qui commencent à menacer de couler et je dois absolument les retenir. Comme mes mains tremblent un peu, je les coince entre mes genoux. *Foutu corps qui me trahit.*

— OK.

C'est tout ce que je peux dire sans fondre en larmes. Je mords tellement fort ma joue que je sens le goût du sang sur ma langue. Désagréable mais relativement efficace pour se concentrer sur autre chose que sur cette conversation.

Je relève la tête lentement dès que je suis pratiquement sûre que j'arriverai à me contrôler.

— C'est dommage d'écourter ton séjour. Mais il y a toujours une fin à tout.

Je l'entends retenir son souffle. Est-ce qu'il avait peur que je fasse une crise ? Je ne lui ai probablement pas donné l'image d'une femme forte. Il devait craindre que je ne le supplie de ne pas partir. Je ne suis pas ce genre de fille. Ou plutôt, si, je le suis au fond de moi. Je meurs d'envie de me jeter à son cou. De lui dire qu'il ne peut pas partir, que ce qu'on a vécu était tellement magique que ça ne peut pas finir comme ça. Si tôt.

Mais je me contrôle. Je ne veux pas tout gâcher. Je veux qu'il garde un bon souvenir de moi. De nous.

Après un silence tendu, il finit par répondre :

— Oui. C'est... dommage.

Sa voix est... triste ? Déçue ?

Je lève ma main et la pose sur son visage. J'essaie de mémoriser chaque trait, chaque angle. Il ne s'est pas rasé, et son début de barbe picote ma paume. Ce que c'est sexy !

— Tu m'enverras quelques textos de temps en temps ? je murmure.

Tant pis si ça fait de moi une fille stupide.

Il part ! Tu ne le reverras jamais et, au lieu de tirer un trait sur lui, tu lui demandes de rester en contact !!! Et quand il te dira qu'il a rencontré quelqu'un, que cette femme est géniale, belle, classe, gentille... Tu le féliciteras ??

Conscience de merde !! Elle n'est jamais en vacances quand il le faudrait, celle-là.

Après une hésitation, sa main se pose sur ma joue, son pouce glisse lentement sur ma peau dans une douce et tendre caresse.

— Bien sûr. Je te raconterai la vie dans la grande ville.

J'essaie de contrôler ma lèvre inférieure qui décide que c'est le bon moment pour se mettre à trembloter. Signe avant-coureur d'une crise de larmes. Mais encore une fois Aïdan me sauve en s'emparant doucement de mes lèvres avec les siennes. Et si son intention était un baiser amical, l'attraction physique l'a transformé en baiser passionné. Mes mains s'agrippent à ses épaules. À ses cheveux pour rapprocher son visage du mien. Sa langue entre en contact avec la mienne alors que mes lèvres lui ouvrent le passage.

Ses mains se placent sur mes hanches et me soulèvent pour me mettre à

califourchon sur lui.

AÏDAN

Elle ne m'a pas demandé de rester avec elle. J'ai bien vu qu'elle était triste. Un peu. Mais... elle veut qu'on reste en contact. Est-ce que j'en serai capable ? Savoir ce qu'elle fait. Avec qui elle le fait. Putain !! Je n'en sais rien du tout, mais je ne peux tout simplement pas partir en sachant que je n'aurai plus de nouvelles d'Abbi. Si elle veut qu'on reste *amis*, alors... je suppose que je suis assez adulte pour faire ça. Ou au moins essayer.

Mais quand elle a caressé ma joue, je n'ai pas pu résister à l'envie de faire de même. Tout en sachant que ce simple contact ne serait pas suffisant. J'aurai besoin de plus. *J'ai* besoin de plus. Un besoin viscéral, inéluctable, vital. Ses lèvres trop tentantes qu'elle n'a cessé de mordiller sont devenues le centre de mon attention, le centre de mon univers. Il faut que je les goute une dernière fois. Que je me délecte de son goût, de son parfum incomparable. Juste un baiser... amical.

Mais bien sûr !

Si mon esprit tente désespérément d'être rationnel, de convaincre le reste de mon corps qu'il faut juste rester au stade de l'adieu entre amis, la partie sud de mon anatomie n'est pas de cet avis ou alors il y a une grève du système de communication entre le nord et le sud. En témoigne l'érection compressée dans mon jean.

Quand Abbi entrouvre ses délicieuses lèvres, je sais que je suis perdu. Que je ne pourrai plus rien contrôler. Sa langue vient titiller la mienne. Elle l'appelle dans sa danse sensuelle qui me mènera à ma perte. Ses mains tirent sur mes cheveux pour approfondir encore ce baiser, et c'est comme un signal. Nous voulons la même chose. Nous ne pouvons résister plus longtemps. Depuis quelques jours, je n'ai pas pu l'approcher. Malgré ça, j'ai pensé à elle chaque instant, perturbant ma concentration, je n'ai pas pu empêcher les images d'Abbi, d'elle et moi. D'elle sous moi. Toutes ces sensations inédites que j'éprouve avec elle. C'est comme si j'étais en contact direct avec le paradis.

Je resserre ma prise sur la taille d'Abbi pour la rapprocher un peu plus. Mais je réalise que nous sommes dehors et que n'importe qui peut nous voir. Je me lève en la tenant toujours dans mes bras. Ses jambes s'enroulent autour de mes hanches, et je me dépêche d'atteindre sa chambre. Par chance, nous ne croisons

personne, même si, honnêtement, je m'en fous royalement et qu'Abbi n'avait pas l'air de s'en préoccuper plus que moi. Je claque la porte derrière moi.

— Attends, souffle-t-elle entre deux baisers.

Je crains un instant qu'elle veuille tout arrêter, mais quand je la vois se pencher pour verrouiller la porte, je suis rassuré.

Je me dirige vers le lit, toujours en la tenant fermement. Elle ondule légèrement, se frottant contre mon érection, ce qui provoque des grognements involontaires sortant de ma gorge.

Je l'étends sur son lit. Mes mains attrapent le bas de son pull et l'aident à s'en débarrasser. Son tee-shirt vient le rejoindre sur le sol. Je m'attaque à son jean après avoir retiré ses bottes et ses chaussettes. Lentement, je dévoile ses longues jambes fines. Ses joues sont rougies par le désir. Je l'observe, belle à en crever, sur ce lit, vêtue d'un soutien-gorge en dentelle ivoire assorti à la petite culotte. Je remarque que ses mains tremblent un peu. Je comprends qu'elle ressent le besoin de cacher ses cicatrices, de se cacher. Je me penche et dépose un baiser sur ses lèvres. Nos doigts s'enlacent.

— Tu es magnifique. Ne l'oublie jamais, je murmure contre ses lèvres.

Je sème des baisers le long de sa mâchoire, dans son cou. Je me dirige lentement vers ses seins qui m'appellent ; ses tétons durcis pointent vers moi. Comment résister ? Ma bouche s'empare de celui de gauche quand mes doigts s'occupent de celui de droite. Les gémissements d'Abbi me confirment que je ne dois surtout pas arrêter. Comme ses mains qui me maintiennent la tête là où elle le désire. *Comme si j'avais envie de partir !*

— Hummm ! Aïdan, c'est trop bon ! souffle-t-elle.

Mais alors que je veux me diriger vers mon paradis personnel, Abbi me repousse. Je ne résiste pas et me retrouve allongé sur le dos. Elle place ses genoux de part et d'autre de mes hanches.

— Laisse-moi faire, cette fois.

Sa voix est sexy au possible.

Elle glisse ses mains sous mon pull et le soulève en même temps que mon tee-shirt. Elle caresse chaque partie de mon torse avec douceur, comme si elle voulait graver dans sa mémoire chaque parcelle de mon corps. Puis ses doigts se fauillent vers les boutons de mon jean qu'elle défait un par un. *Putain !*

Cette femme sublimement nue me chevauche. Elle me déshabille lentement. Je

dois fermer les yeux un moment pour me reprendre et contrôler mon corps. Elle fait glisser mon pantalon ainsi que mon boxer jusqu'à mes pieds et les jette derrière elle en même temps que tout le reste de mes vêtements. J'ai toujours les yeux fermés, de peur de jouir rien qu'en la voyant. Ses seins en avant, son corps cambré, ses fesses parfaites frottant contre mes cuisses, ses mains parcourant ma ceinture abdominale et se dirigeant vers ma queue qui ne demande que ça. Sauf que ce ne sont pas ses mains qui s'en emparent, c'est sa bouche.

— Merde !! Abbi !

Je n'ai pas le temps de rajouter quoi que ce soit, car j'en ai le souffle coupé. Sa langue qui tourne autour de mon gland et s'attarde sur cette partie si sensible. Mes poings se resserrent sur les draps pour les empêcher de faire la même chose sur ses cheveux. Je la laisse faire et c'est juste divin. Elle me prend profondément et en remontant, lèche ma queue sur toute sa longueur. Quand j'ose ouvrir les yeux, je manque de jouir dans la seconde. Ses cheveux étalés sur ses épaules. Ses lèvres roses autour de ma queue...

Mais je l'empêche de continuer.

— Je veux jouir en toi.

J'attrape le préservatif que j'avais déposé sur le lit lorsqu'on est arrivés dans la chambre. Je l'enfile et me rallonge sur le dos. J'aide Abbi à se remettre sur moi. Elle s'empare de ma queue et la dirige vers son intimité. Quand elle redescend lentement sur moi, très lentement, c'est le supplice le plus doux que j'aie jamais subi. Elle se resserre sur mon membre, me rapprochant un peu plus du sommet du plaisir. Je saisis ses seins et titille ses tétons, les pinçant légèrement, la faisant gémir encore un peu plus. Elle monte et descend encore et encore le long de ma queue. D'abord lentement, puis un peu plus rapidement tout en faisant de petits cercles avec son bassin. Avec mon pouce, je caresse son clitoris. Son corps se cambre encore plus, ses cheveux cascaded dans son dos, sa bouche légèrement entrouverte, laissant passer les gémissements de plaisir. Quand je sens qu'elle va bientôt être gagnée par l'orgasme, une légère pression sur son clitoris la fait basculer. Sa jouissance provoque la mienne. J'agrippe ses hanches et, dans un dernier coup de reins, je suis envahi par un orgasme dévastateur. Je ne sais pas si je crie ou si c'est Abbi. Je ne sais pas si la lumière s'est éteinte ou si j'ai fermé les yeux. Je ne sais plus rien. Il y a juste moi et cette femme qui bouleverse tout ce que je savais, tout ce que je croyais savoir. Qui *me* bouleverse.

Nous restons un moment sans rien dire. Quand je reprends enfin connaissance, je me lève pour aller jeter le préservatif après avoir déposé un léger baiser sur l'épaule de cette femme merveilleuse. Quand je reviens dans le lit à ses côtés, elle ne dit rien. Les yeux fermés, elle se blottit dans mes bras et c'est en la regardant s'endormir que je remarque la chanson qu'elle a mise avant que je revienne : *I Miss You*¹².

12. Beyoncé.

Les adieux ?

ABBI

Je suis réveillée par la chaleur des rayons du soleil sur ma peau. J'ai dû oublier de programmer l'alarme de mon portable. Encore à moitié endormie, j'essaie de comprendre pourquoi je suis nue alors que je ne dors jamais ainsi. Surtout dans notre région. En hiver. Par contre, je n'ai pas eu froid cette nuit, ce qui en soi est étonnant. Et puis je me souviens. Aïdan. Il part aujourd'hui. Je passe ma main de l'autre côté du lit. Personne.

— Aïdan ?

Pas un bruit. Je consulte mon portable.

— Neuf heures dix-sept, m'annonce la voix synthétique.

Il est parti. Sans me dire au revoir. Une boule se forme entre mon cœur et mon estomac. Des larmes s'agglutinent derrière mes paupières closes. Cette nuit était bien une nuit d'adieu. Une merveilleuse nuit d'adieu, mais une nuit d'adieu tout de même. Est-ce que je dois me réjouir que ce fût aussi parfait ou au contraire déprimer que ça soit la dernière ?

Si au moins Aïdan avait été un salaud, je ne serais pas aussi dévastée. Je savais depuis le début où cela nous mènerait. Ce que je n'avais pas prévu, c'est de m'attacher à cet homme. Pas à ce point.

Je sens encore son parfum dans les draps. Cette odeur que je reconnaîtrai entre mille. Dans ma tête, je le vois. Chaque trait de son visage, chaque courbe de son corps. Des larmes silencieuses coulent le long de mes joues. Je devrais être heureuse d'avoir pu vivre ces quelques jours de bonheur. Il a réussi le tour de force de me faire me sentir belle pour la première fois depuis des mois. Et malgré la tristesse, je dois lui en être reconnaissante.

Combien de temps suis-je restée là, allongée, à pleurer, à rêver, à inventer d'autres fins ? Des minutes, des heures. Je finis tout de même par me lever et me

préparer. Je ne veux pas inquiéter mes parents. Je n'ai pas l'habitude de traîner au lit. Si je reste dans ma chambre trop longtemps, mon père va envoyer ma mère en éclairieuse pour venir aux nouvelles.

— Coucou, ma chérie ! Tu as bien dormi ? me demande ma mère d'un ton un peu trop enjoué pour être naturel.

Elle doit se douter de quelque chose pour être dans cet état.

— Ça va. Et toi ? je lui réponds de façon la plus détachée possible.

— Bien, bien. Ton père avait une course à faire. Il ne devrait pas tarder. Tu veux manger quelque chose ?

— Non. Je te remercie, mais je n'ai pas très faim.

— Peut-être un thé ou un chocolat chaud ? Ça te ferait du bien.

— Maman. Je vais bien. Pourquoi tu me parles comme ça ?

— Aïdan est parti ce matin et je me disais que... J'ai remarqué que vous étiez assez proches...

— Maman, ce n'était qu'un ami. Il est resté à peine quelques jours.

— Mais tu l'aimais bien. Et lui aussi.

— Oui, bien sûr. Mais soyons réalistes. Il vit à New York. Toute sa vie est là-bas.

— Et toi aussi tu as vécu à New York !

— Mais plus maintenant.

— Tu aurais pu le suivre. Même pour voir où ça aurait pu vous mener ?!

— Mais bien sûr ! Et pendant que lui aurait été occupé avec son travail, moi, je serais restée enfermée. Et quand il aurait été en soirée avec ses amis, j'aurais été la potiche handicapée qu'il ne faut pas quitter d'une semelle de peur qu'elle ne fasse une bêtise ou qu'elle se perde ! Le boulet, quoi !

— Tu dis des bêtises ! C'est n'importe quoi ! Les personnes aveugles ont des vies complètement normales. Il s'agit de faire quelques petits aménagements et que tu sois plus autonome. Le reste n'est qu'une question de volonté ! Et je ne t'ai jamais appris à baisser les bras devant les obstacles ! Tu n'es pas et tu ne seras jamais un boulet, et je ne pense pas qu'un homme qui te considère comme un boulet ferait la tête qu'Aïdan faisait ce matin en partant !

Mon attention reste focalisée sur la dernière phrase.

— Quelle tête ?

— Eh bien, il n'arrêterait pas de regarder le couloir qui mène à ta chambre. Il ne

s'était pas rasé. C'était visiblement un véritable déchirement de partir. Et je ne crois pas que ça soit juste ma cuisine qui lui ait fait cet effet. Avant de rendre la clé de sa chambre, il a drôlement hésité. J'ai eu l'impression qu'il cherchait une solution pour rester.

Une faible étincelle d'espoir s'allume dans mon cœur, tout de suite étouffée par le rappel qu'Aïdan est parti. Donc, peu importe qu'il ait hésité ou non. Mes yeux se ferment pour retenir d'autres larmes rebelles ayant décidé de ne pas obéir à mon cerveau qui ordonne à mon canal lacrymal de se calmer un peu. Les pleurs n'ont jamais arrangé une situation. J'en sais quelque chose. Ce n'est pas une peine de cœur qui va m'abattre. Cette histoire était écrite à l'avance et je ne dois retenir que les bons moments et m'en servir pour avancer.

— Ne t'inquiète pas, maman. Il est parti et, oui, je tiens à lui... Mais c'est fini et maintenant il faut que je me concentre sur ma vie. Si Aïdan m'a montré quelque chose, c'est que je peux avoir une vie aussi belle que si j'avais été voyante. Donc, il faut que je m'adapte enfin. J'ai déjà commencé, mais je dois faire mieux.

Ma mère me prend dans ses bras, et j'entends dans sa voix de légers sanglots. Elle s'inquiète pour moi. Mais je ne veux plus être une source d'inquiétude pour mes parents. Ni pour personne. Je dois être forte.

— Je suis contente que tu réagisses comme ça. Je dois t'avouer que nous craignons, ton père et moi, que cet homme, aussi sympathique qu'il puisse être, soit une sorte de béquille pour toi et que tu t'effondres en son absence.

— Il m'a ouvert les yeux, si je puis dire, sur tout ce que je peux faire, que je pourrai faire quand j'aurai fait l'effort d'apprendre à réellement vivre. Mais il n'était pas une béquille, rassure-toi.

Je n'avais pas vu notre relation de cette façon. J'espère qu'Aïdan n'a pas cru ça. Imaginer que je n'ai pas eu de réels sentiments pour lui... Non. Je tiens à lui. Probablement trop d'ailleurs, mais cela n'a rien à voir avec ma cécité, mon accident et toute cette merde qui va avec. Si cela avait été le cas, je serais sortie avec Shelton depuis un moment. Aïdan était juste différent. Beau, gentil, attentionné, intelligent, doux... Et il m'a fait me sentir belle. Me sentir femme. Ce qui n'était pas arrivé depuis mon accident. Et que je ne pensais plus être possible.

Après le petit-déjeuner, j'essaie de paraître normal pour mes parents, mais au fond mon cœur n'est pas au mieux de sa forme. Je me demande sans cesse ce qu'il peut bien faire. Est-ce qu'il est arrivé à New York ? Est-ce qu'il va me prévenir

quand il atterrira ? Je sais que l'on s'est dit adieu ou du moins c'est tout comme, mais... il m'a dit qu'il m'écrirait des SMS... Il a peut-être dit ça uniquement pour être gentil.

Une fois la table débarrassée, je me faufile dans ma chambre avec mon chien Spider qui, lui, ne me pose pas de questions. Il grimpe sur le lit à mes côtés, et je le serre contre moi. Dans mon esprit, il n'y a qu'Aïdan, et je me répète que c'est normal, ça ne fait que quelques heures qu'il est parti. Je me dis que demain ça ira mieux, quand Spider aboie. Je me concentre pour comprendre ce qu'il veut me dire lorsque j'entends mon téléphone vibrer. Je le récupère sur ma table de nuit. La voix me dit que j'ai des SMS non lus.

8 h

J'espère que tu as bien dormi. Je n'ai pas voulu te réveiller ce matin.

Mon avion est à l'heure.

À plus tard. Aïdan

Bon. D'un côté, je suis contente qu'il m'ait écrit. D'un autre... plus impersonnel, tu meurs. Je suis perdue, et plein de scénarios me passent par la tête. Il n'était pas obligé de faire ça. Donc, c'est qu'il le voulait. En même temps, il s'est peut-être senti tout de même obligé. Tant de « si », de « peut-être » et aucune certitude !

L'autre SMS est de Betty, qui veut savoir ce que je fais aujourd'hui. Rien. Je ne veux rien faire, à part rester allongée dans mon lit à me morfondre, en écoutant *Without You Here*¹³ ou alors une chanson d'Adele¹⁴... n'importe laquelle. Mais je ne peux pas faire ça. Alors, je me lève et rappelle Betty.

AÏDAN

Je suis dans l'avion et je ne peux pas utiliser mon téléphone. J'ai envie de voir si elle m'a répondu. C'est complètement idiot, je sais. J'ai l'impression d'être un ado avec la fille qu'il veut. Sauf que je n'ai plus quinze ans et que la fille, je l'ai eue. Et c'est probablement ça qui est le plus dur. Je sais à quel point être avec Abbi est particulier, spécial, paradisiaque. Je sais ce que j'ai perdu en prenant cet avion et en la laissant à des centaines de kilomètres de moi.

Cette nuit, je n'ai pratiquement pas dormi. Je ne pouvais pas détacher mon regard de la sublime femme que je tenais dans mes bras. J'y ai pensé pendant des

heures. Trouver un moyen de ne pas se séparer. Mais je n'ai pas réussi. Ou, du moins, je n'ai pas eu le courage de lui dire la seule chose qui aurait pu tout arranger : « Viens avec moi à New York. » Non, je n'ai pas pu. J'ai eu trop peur qu'elle refuse. Qu'elle comprenne que je tenais à elle et qu'elle m'avoue que ce n'était pas réciproque. Maintenant que je m'éloigne, je trouve mon attitude stupide. Mais avec Abbi dans mes bras, j'ai eu peur de briser ce moment, gâcher nos souvenirs avec des mots qui auraient pu me faire souffrir. Je me suis trop attaché à elle. Mais comment aurais-je pu faire autrement ? Au premier regard, j'ai compris qu'elle était spéciale. Et chaque minute passée avec Abbi n'a fait que confirmer, voire amplifier cette première impression. Elle m'a envoûté. Moi, l'atrophie du cœur. Si Chase et Scott l'apprenaient, ils se foutaient bien de ma gueule. Mais je vais tout faire pour qu'ils ne le découvrent pas.

Je mets mes écouteurs pour me changer les idées. C'est fou comme le temps passe lentement quand on veut que ça aille vite ; quand, par contre, on veut qu'un instant dure une vie entière... Oui, j'aurais voulu que ces quelques jours avec Abbi durent des années.

Je lance mon iPod en mode aléatoire. Mon cœur se serre dès les premières notes. Je reconnais un des morceaux qu'Abbi m'a fait découvrir et qu'elle a téléchargé pour moi. *Devil Side* de Foxes en version acoustique. Je l'avais taquiné sur ses goûts musicaux. J'adore ce qu'elle écoute, mais... les chansons sont souvent tristes. Elle m'a alors dit qu'elle n'avait plus eu l'envie d'en écouter de plus gaies depuis longtemps. Pourtant, lorsqu'on était ensemble, elle l'a fait. Ça doit bien vouloir dire quelque chose, non ?

Je ne lui ai pas dit au revoir. Je suis resté sur le pas de la porte de sa chambre pendant plusieurs minutes à la regarder. Elle était allongée, nue, sur le ventre, le drap s'arrêtant à la naissance de la courbe de ses fesses. Un de ses bras était étendu du côté où je me trouvais quelques instants auparavant. Est-ce qu'elle me cherchait dans son sommeil ? Ses cheveux s'épalaient sur son oreiller et quelques mèches couraient le long de son dos. Son visage était tourné vers la porte. La courbe de son épaule, de sa nuque. Jamais je n'avais eu aussi belle vision. Quelques rayons de soleil commençaient à percer au travers des rideaux et baignaient Abbi dans un halo de lumière naissante. Un ange. *Mon ange*.

J'ai dû me perdre dans mes souvenirs et mes pensées, car une hôtesse de l'air me tire de ma rêverie.

— Monsieur ? Est-ce que ça va ?

Je dois avoir l'air aussi mal en point extérieurement qu'intérieurement.

— Ça va.

C'est tout ce que j'arrive à dire pour la rassurer. Je crois que ça sera mon leitmotiv pour les prochaines heures. *Prochains jours.*

L'hôtesse s'éloigne, mais n'a pas l'air convaincu. Il reste encore une heure de vol et je suis sur les nerfs. Je n'en connais pas exactement la raison, mais c'est comme ça. Je commande un whisky pour essayer de me détendre un peu. Un somnifère aurait été plus efficace pour éviter de compter les minutes, mais on fait avec ce qu'on a.

Quand, finalement, on annonce l'atterrissage, la première chose que je fais est de sortir mon portable. Et quand, finalement, les moteurs s'arrêtent, je l'allume.

Un message !

J'espère que tu fais bon voyage. Abbi

C'est tout ??? Merde ! Et moi qui me morfonds pendant des heures ! Est-ce que je lui manque si peu ? Pourtant... la chanson cette nuit ?! Ça voulait bien dire quelque chose ?! Je n'arrive pas à réfléchir. Et ma méconnaissance des femmes et de leur psychologie ne m'aide pas du tout. Peut-être que finalement je devrais en parler à Chase. Même s'il n'a jamais eu de copine officielle, il est expert dans le domaine de la drague. Ça doit vouloir dire qu'il comprend les femmes. Plus que moi en tout cas.

D'ailleurs, quand on parle du loup. Une fois mes bagages récupérés, je repère mon pote qui m'attend... avec un panneau à mon nom !

— Hé ! mec ! Tu avais peur que je ne te reconnaisse pas ? je lui demande.

— C'est plutôt le contraire ! Après des semaines d'absence, à traverser le pays en long, en large et en travers, on s'attendait plus ou moins à retrouver une sorte d'homme des montagnes, avec barbe, casquette de bûcheron et toute la panoplie.

— Très drôle ! C'est bien un mec de la ville qui peut dire des conneries pareilles. Tu sais que la civilisation a atteint les montagnes américaines ? J'avais même plus de réseau que dans certains quartiers de New York !

— Mais bien sûr ! conclut-il, dubitatif.

Chase est né à New York et a toujours vécu ici. Il est l'archétype du citadin riche et branché. Il connaît tous les endroits où il faut être vu et il y est accueilli avec le tapis rouge. Toutes les femmes veulent lui mettre le grappin dessus, mais

c'est l'échec assuré. Et elles ont beau le savoir, cela ne les empêche pas de tenter leur chance.

— Tu ne t'es pas transformé en sauvage, mais tu as quand même une sale tête. Il y a du réseau, mais pas de bon lit dans tes montagnes ?

Le mot « lit » me fait repenser instinctivement à Abbi.

— Oh ! J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? me demande-t-il, visiblement inquiet par ma réaction.

— Non, ça va. Enfin, non, ça ne va pas fort. Je voudrais te demander conseil, mais...

— Vas-y, accouche. Que t'a fait cette fille ?

— Comment sais-tu que c'est d'une fille qu'il s'agit ?

— Tu as une tête de déterré. Donc, avec toi, je penserais à un souci de travail, vu que c'est la seule chose qui te préoccupe... habituellement. Mais comme tu me demandes conseil et que tu ne le ferais pas si c'était pour le travail – je suis un génie dans beaucoup de domaines, mais l'informatique n'en fait pas partie –, ma conclusion est que c'est un problème avec une fille.

— Tu as raison.

Je lui raconte tout ou presque. Notre rencontre, notre attirance... jusqu'aux derniers SMS.

— Et tu t'étonnes ? Mec ! Tu lui as certes écrit un SMS, mais ceux que j'écrirais à mon contrôleur fiscal seraient aussi chaleureux ! Évidemment qu'elle ne va pas te répondre que tu lui manques atrocement et qu'elle ne peut pas vivre sans toi ! Tu ne veux pas dévoiler tes sentiments de peur qu'elle te rejette, ce que je comprends tout à fait. Mais ne t'attends pas à ce qu'elle, elle le fasse alors que tu es distant avec elle.

13. Goo Goo Dolls.

14. *I Miss You*.

Premières heures difficiles

ABBI

Betty m'a proposé de déjeuner avec elle. Quand je lui ai demandé à quelle heure, on aurait dit que je venais de lui offrir un collier de diamants. C'est sa réaction qui finit de me convaincre que ma mère l'a appelée pour lui dire que je n'allais pas bien. Je dois vraiment avoir une tête à faire peur. Il faut que je me ressaisisse. Après tout ce que je leur ai fait vivre avec mon accident, je n'ai pas le droit de les inquiéter à cause d'une peine de cœur. Ce soir, dans mon lit, quand je serai seule, je pourrai me laisser aller aux larmes et à tout ce qui va avec. Comme on dit : il vaut mieux avoir connu l'amour et l'avoir perdu que de ne jamais l'avoir connu. Là, tout de suite, je dirais bien que c'est des conneries, mais je savais que ça se terminerait et j'y suis quand même allé. Et je ne peux pas le regretter, même si je souffre déjà de l'absence d'Aïdan. Je me demande vaguement s'il est toujours dans l'avion. Je sais qu'il faut au moins cinq heures de vol, voire plus en cas d'escale.

Betty va arriver. J'enfile mon manteau et je vérifie que mon portable est chargé. On ne sait jamais. Si ma mère veut me joindre. Bon, j'avoue, c'est plutôt en pensant à Aïdan, mais on ne peut pas m'en vouloir, tout de même. Ça ne fait que quelques heures qu'il est parti ; donc, je ne devrais probablement pas être déjà si triste. Mais je sais que je ne le reverrai plus. C'est ça qui me brise le cœur. Et c'est là que je comprends à quel point je tiens à lui.

— Tu verras, ça ira mieux demain, me dit Betty quand nous sommes dans la voiture.

Elle est venue me chercher et, dès que j'ai fini d'attacher ma ceinture, c'est la première chose qu'elle me dit. C'est si visible ?

— Je sais que c'est ce qu'on dit dans ces cas-là. Et tu sais aussi bien que moi que, pour l'instant, je n'y crois pas une seconde.

— Ça, ça prouve que tu n’as pas perdu ton répondant, me sourit-elle.

— Je suppose que j’ai déjà perdu assez de choses comme ça.

Je sais que je l’ai mise mal à l’aise. Mais c’est sorti comme ça.

— Je m’excuse. Je sais que tu essaies juste de me remonter le moral. Je vais faire un effort, promis. Croix de bois, croix de fer...

— Allez. Je t’invite au resto et, en dessert, c’est glace avec chantilly, sauce au chocolat et tout ce qui est possible de mettre dessus.

Elle rit et, de mon côté, j’essaie de sourire le plus sincèrement possible. Je ne sais pas ce qu’il faut faire lors d’une peine de cœur, sauf ce que l’on voit dans les séries ou les comédies romantiques. Je suppose que c’est comme les légendes : il y a toujours une petite partie qui est véridique. Et l’overdose de glaces est la base.

— C’est parti ! Prépare ta piqûre d’insuline, je lui réponds.

Nous discutons de tout et de rien. Même si je ne suis pas vraiment d’humeur, je prends sur moi.

Le repas se passe bien. Le restaurant est agréable, il n’y a pas beaucoup de monde et nous pouvons bavarder sans avoir à crier.

— Tu sais que Shelton est venu à l’hôtel ?

— Qu’est-ce qu’il voulait ? je lui demande sur la défensive.

— Oh ! j’ai eu l’impression qu’il essayait de faire ami-ami avec ton frère. Je me demande s’il n’essaie pas de se rapprocher de toi par ce biais.

— Qu’a fait Ben ?

— Rien de spécial. Shelton est sympa, mais franchement tu mérites mieux que lui. Surtout avec la façon dont il te parle. Il ne se rend même pas compte qu’il est blessant.

Il ne me mérite pas... Et Aidan ? Est-ce que je le méritais ?

— Tu penses à lui ?

— On ne peut rien te cacher, je souffle, déçue de ne pas réussir à dissimuler mon humeur.

— Tu tiens à lui.

Ce n’est pas une question, mais je hoche la tête. Betty me prend la main en signe de soutien.

Au moment où je veux ajouter quelque chose, je sens mon portable vibrer. Un

message. Je branche rapidement mes écouteurs, histoire que tout le restaurant ne profite pas de la lecture vocale de ce SMS.

Je suis bien arrivé.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais après son précédent message très froid. Mais je suis tout de même déçue qu'il continue sur ce ton. Est-ce que ça va être comme ça jusqu'à ce qu'il ne se sente plus obligé de garder le contact ?

Un autre message.

Tu me manques.

Changement de ton. Je souris malgré moi. Je ne peux pas lui répondre ici. Tout le monde m'entendrait. J'ai hâte de me retrouver seule.

— Je crois que tu as reçu une bonne nouvelle.

— Il m'écrit que je lui manque.

Cette fois, mon sourire n'est pas forcé. Est-ce que c'est possible d'être encore plus niaise ? Un simple message... Trois mots et j'ai l'impression de respirer pour la première fois depuis ce matin. Je suis pitoyable. Le pire, c'est que le savoir ne change absolument rien.

Finalement, j'accepte de tenter l'overdose de glace. Sur le chemin du retour, Betty me parle de mon frère, de ses projets pour l'hôtel. Ben pense refaire la décoration pour moderniser un peu l'établissement. C'est idiot, mais je me souviens en détail de tout. Mes parents dirigeaient l'hôtel quand j'étais petite. Quand Ben en a repris la gérance, il y a fait des aménagements, bien sûr, et j'étais là pour voir l'évolution. En faisant de nouveaux changements... je ne les verrais pas. Du moins, pas vraiment. Il faut que je m'y fasse. Plus rien ne sera jamais comme avant dans tous les domaines de ma vie. Je ne serai jamais une peintre exposée. Et maintenant, c'est mon environnement familial qui change également. Je ne vis plus dans la ville où je me sentais si libre, si vivante... Maintenant, rien que d'y penser, je suis terrifiée. Je suis à présent destinée à vivre dans le Montana. Et même un des lieux que je connais depuis toujours va changer. Ma vie sentimentale aussi a pris un virage à cent quatre-vingts degrés. Cette fois, c'est dans le bon sens. C'est l'effet Aïdan. Si seulement je pouvais rencontrer quelqu'un qui me ferait me sentir aussi belle et aussi femme. Avec qui je serais aussi bien.

AÏDAN

Pas de réponse. Chase me regarde fixement.

— Elle n'a pas répondu, je lui dis, dépité.

— Elle n'a probablement pas encore lu ton SMS. Ou bien sa batterie est à plat. Il y a plein de raisons valables qui expliqueraient son mutisme. Attends au moins jusqu'à ce soir avant de verser toutes les larmes de ton corps et de transformer ton appart en piscine géante.

— Ah. Ah. Qu'est-ce que tu peux être drôle parfois ! Dommage que ça ne soit jamais en ma présence.

Chase ne me fait pas du tout rire. Non, je ne pleurerai pas. Ce n'est pas mon genre. Par contre, si je ne me noie pas dans mes larmes, je le ferai probablement dans le whisky.

— Bon, allez. Je te conduis au bureau. Le mieux est de te plonger dans le travail.

Quelques heures plus tard, je suis déjà à mon bureau avec Ted qui m'explique les problèmes éprouvés. J'ai fait venir d'autres collaborateurs, et nous essayons de trouver des solutions. J'ai eu le droit à un appel d'un Scott inquiet. Chase a dû lui parler. Super. Scott est aussi sensible que le requin des *Dents de la mer*. Ce qui, pour un avocat, est parfait, mais quand il s'agit de s'intéresser à la vie sentimentale d'un pote... Quand une sonnerie m'indique l'arrivée d'un message, je ne regarde pas, car je suis sûr que c'est encore l'un de mes potes qui veut soit s'informer de mon état émotionnel – pourtant, ce n'est pas le genre d'info que l'on est pressé de partager entre mecs –, soit me demander où en est la résolution des problèmes qui ont précipité mon retour. Aucune des deux solutions ne mérite mon attention immédiate.

Il est vingt et une heures quand je rentre enfin à mon appartement. Ça fait plusieurs semaines que je n'y ai pas mis les pieds. Heureusement que la femme de ménage est tout de même passée régulièrement, sinon je n'ose penser à ce que j'aurais pu y trouver. Je suis parti sur un coup de tête, sans penser à l'aspect logistique comme vider le frigo ou les poubelles. Alors que là, ça sent le propre.

Je pose mon sac dans l'entrée et me laisse tomber dans le canapé qui fait face à la terrasse. J'ai acheté ce loft dès que j'en ai eu les moyens. La vue sur Central Park a joué lors de mon choix. J'ai toujours aimé la situation de l'immeuble et le calme qui règne chez moi. Je n'ai pas de voisins sur les côtés et je suis au dernier étage. Autant dire que je n'entends pas un bruit. C'est ce que j'ai toujours adoré :

le silence. Jusqu'à ce soir. Pour la première fois, je trouve ça oppressant. Je suis seul. Ça devrait me plaire. Je n'ai jamais beaucoup reçu de monde ici. J'aime être au calme, sans distraction. La taille de mon bureau dans mon chez-moi prouve que c'est une sorte d'annexe. Il m'arrive de passer des nuits à travailler. Hope est bien sûr venue quelques fois, mais je préférerais aller chez elle. De cette façon, je pouvais m'éclipser facilement. Quand elle venait, c'est que nous avions prévu quelque chose après. Comme ça, on ne s'attardait pas. Mon appartement est mon sanctuaire. Seuls Scott et Chase y sont les bienvenus. Mais... ce soir... il manque quelque chose.

Pour sortir de cette ambiance pesante, je prends la télécommande et mets en route les enceintes connectées à mon iPod. La musique est douce et, tout en fermant les yeux, je laisse mon esprit vagabonder. *In My Veins*¹⁵. C'est l'image d'Abbi qui m'apparaît. Comme souvent ces derniers temps. Son sourire. Les rayons du soleil dans ses cheveux accentuant toutes les nuances. La couleur unique de ses yeux. Est-ce possible d'avoir des yeux aussi magnifiques ? Un mélange de vert, de marron clair parsemé d'éclats d'or. J'ouvre brusquement les yeux. Je dois arrêter de penser à elle.

Je sors mon portable pour aller le mettre en charge quand je remarque le rappel du SMS que je n'ai pas encore lu. Abbi ? Elle m'a répondu ?

Abbi : Tu me manques aussi beaucoup. Désolée de ne pas t'avoir répondu avant, mais j'étais avec Betty et je ne pouvais pas dicter mon message devant elle (sourire).

Je me dépêche de lui répondre en espérant qu'elle ne dorme pas déjà.

Aïdan : Et moi j'ai déjà recommencé le travail et je viens de rentrer chez moi et de prendre le temps de consulter mon téléphone. Mon appartement est bien silencieux. Trop.

J'attends en fixant l'écran. Je devrais peut-être l'appeler, mais si elle dort... ou si elle ne veut pas me parler de vive voix...

Puis :

Abbi : Ne me dis pas que mes musiques te manquent ?! Tu les trouvais déprimantes.

Oui, elles l'étaient un peu... Abbi était cependant le rayon de soleil qui rendait tout plus beau, plus heureux. Mais je ne peux pas lui écrire ça. Alors, j'opte pour quelque chose de plus soft.

Aïdan : Pas tant que ça, finalement. Que me conseilles-tu pour ce soir ?

Toi qui me prends dans tes bras, ta peau nue contre la mienne... On peut rêver, non ? À la place, elle me répond :

Abbi : Quels genres veux-tu ?

Aïdan : Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment même ?

Cette fois, la réponse tarde à venir.

Abbi : La chanteuse Plumb.

Aïdan : Je ne connais pas. Quelles chansons ?

Pourquoi ce délai de réponse ?

Abbi : *I Want You Here*¹⁶.

Moi aussi j'aimerais être avec toi.

15. Andrew Belle (feat. Erin McCarley).

16. Plumb.

Illumination

ABBI

Il ne répond pas. J'ai dû dépasser les bornes. Il voulait être amical, et moi, je lui dis à peu de chose près que je suis effondrée sans lui. Même si juste avant de recevoir son SMS j'étais effectivement sur mon lit en train de tenter de retenir mes larmes en serrant Spider dans mes bras, il n'est pas obligé de le savoir. Il ne faut surtout pas qu'il le sache. Ça le ferait probablement fuir. *Encore plus loin que New York ?* me nargue ma conscience.

Aïdan : Moi aussi.

Je n'ai pas le temps de réaliser et encore moins de répondre qu'un autre message arrive.

Aïdan : Fais de beaux rêves.

Encore des larmes. Depuis quelques heures, je n'arrive plus à me contrôler. Ce n'est que le premier jour, c'est normal.

Demain, ça ira mieux. Je lui réponds avant de mettre mon téléphone sur silencieux.

Abbi : Toi aussi.

Contrairement à ce que j'espérais, le temps n'arrange rien. Ça fait une semaine qu'Aïdan est parti. Certes, c'est encore récent, mais c'est aussi dur que le premier jour. En fait, non. C'est plus dur. De jour en jour, je ressens plus vivement ce manque. Pourtant, je m'active pour éviter de voir passer le temps. Je vois beaucoup Betty et mon frère. Je les aide comme je peux à l'hôtel. Je passe également beaucoup d'heures dans mon atelier. Surtout le soir. C'est le moment de la journée le plus difficile pour moi. Je ne m'endors que lorsque je n'ai plus la force de garder les yeux ouverts. Je redoute le moment où je vais me retrouver

dans mon lit à attendre le sommeil. C'est là que mon esprit vagabonde et se dirige inmanquablement vers Aïdan. La seule solution que j'ai trouvée, c'est de rester occupée jusqu'à ce que je n'en puisse plus. J'essaie d'être discrète pour ne pas que mes parents s'inquiètent. Parfois, je m'endors dans mon atelier. En réalité, je dors pratiquement toutes les nuits sur ce vieux canapé.

Aïdan m'écrit presque tous les jours des SMS. Je lui réponds. Je pourrais probablement l'appeler, mais j'ai peur d'entendre sa voix. J'ai peur que ça ne soit plus difficile d'entendre son timbre grave et rauque. Si sexy. Comme lui non plus ne m'appelle pas... Est-ce pour les mêmes raisons que moi ? Aucune idée.

Les jours se suivent et se ressemblent. Et chaque jour, j'essaie d'être plus autonome. Je me suis familiarisée avec le nouveau logiciel pour mon ordinateur. Il me permet de dicter des mails et de les lire. Je peux également faire des recherches sur Internet. Ce n'est pas aussi efficace que pour les voyants, mais c'est déjà énorme. J'ai trouvé des sites d'entraide pour les non-voyants. J'y trouve plein de conseils pour vivre aussi bien qu'avant. En tout cas, c'est beaucoup mieux que de rester terrée dans ma chambre. La grande question est mon avenir professionnel. Avant, il était évident que ça serait dans le monde de l'art. Mes peintures se vendaient bien. D'ailleurs, j'ai encore quelques économies. Mais je ne peux pas vivre sans rien faire. Travailler dans une galerie ou pour un musée paraît stupide et surtout irréaliste. Il y a bien mes sculptures... Mais je n'ai aucune idée de leur qualité. Est-ce qu'elles sont réussies ? Est-ce qu'elles intéresseraient un galeriste ? Rien que l'idée de les montrer à quelqu'un me terrifie. Je sais que c'est ridicule ; je le faisais tout le temps pour mes peintures. Mais... je ne sais pas. C'est... différent.

— Tu sais que tu pourrais travailler avec nous à l'hôtel, me propose Betty.

Je suis venu aujourd'hui à la demande de mon frère. Il a demandé à des architectes d'intérieur de revoir l'aménagement et la décoration de l'hôtel. Il voulait avoir mon avis. Je pense qu'il l'a fait pour me trouver une occupation. Il sait ce qu'il veut et Betty aussi. Mais comme je le disais, toute occupation est bonne.

— Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

— Tu pourrais donner un coup de main à la réception. Ben et moi avons déjà beaucoup à faire. Tu aurais quelques personnes à manager de temps en temps.

Comme je ne réponds pas, elle poursuit :

— Je sais que ce n'est pas ce dont tu rêvais. On se disait simplement qu'en attendant de savoir ce que tu veux faire, cela pourrait être sympa de travailler ensemble. Tu pourrais loger ici.

Cette proposition est tentante. Vivre chez mes parents était rassurant après l'accident, mais ça ne peut pas être une solution à long terme. Mais je perdrais mon atelier. Et si je ne peux plus sculpter... Mais comme si Betty lisait mes pensées, elle ajoute :

— Ah ! j'oubliais ! Ben m'a dit que tu passais beaucoup de temps dans ton atelier. Et nous en avons déduit que tu avais repris tes travaux. Je sais que tu n'es pas prête encore à en parler, ajoute-t-elle avant que je ne tente de me justifier. Donc, nous avons réfléchi, et il se trouve qu'il y a un espace près des garages. Pour l'instant, on s'en sert comme lieu de stockage, mais on pourrait l'aménager pour toi. Tu aurais du temps pour faire... ce que tu fais.

Sous le choc, je ne sais pas quoi dire.

— Ma chérie !! Ne pleure pas ! Excuse-moi, je ne voulais pas te faire de la peine.

C'est lorsqu'elle me prend dans ses bras que je m'aperçois qu'effectivement des larmes coulent le long de mes joues.

— Désolée, Betty. Ce n'est pas que je suis triste. Je suis touchée par votre offre.

— Tu vas y réfléchir ?

— Oui. Promis.

Abbi : Mon frère m'a proposé de m'installer dans son hôtel. Je pense que je vais accepter. Je pourrais les aider un peu.

Aïdan : Et la sculpture ?

Abbi : Je pourrais continuer. Il y a une grande pièce que Ben veut aménager pour moi.

Il ne répond pas tout de suite. On est samedi soir. Peut-être qu'il sort. Avec quelqu'un. Je préfère ne pas poser de questions dont je ne veux pas connaître la réponse.

Aïdan : C'est génial ! Tu dois être heureuse !

Non. Tu n'es pas là. Je ne peux pas être heureuse. Je ne peux plus l'être. Mais je ne peux pas le lui dire.

AÏDAN

Celui qui a dit qu'avec le temps tout passe s'est bien foutu de notre gueule. Deux semaines. Ça fait deux semaines que je passe mes jours et mes nuits dans mon bureau. Je ne fais que travailler. Quand vraiment je ne tiens plus debout, je dors deux ou trois heures et je recommence à bosser. Je sais que ce n'est pas sain. Mais je n'arrive pas à supporter la situation autrement qu'en m'abrutissant de travail. Le point positif, c'est que j'ai rattrapé tout le retard que j'avais pris en partant. Nous avons résolu les problèmes qui m'ont obligé à revenir.

J'envoie tous les jours des messages à Abbi. J'ai besoin de ce contact même virtuel. Au moins, je sais ce qu'elle fait. Ça me donne l'impression de faire encore un peu partie de sa vie. Je sais que c'est faux. Elle a déménagé. Elle continue. Sans moi. Nos correspondances m'aident à supporter les longues journées sans elle. Nous restons malgré tout dans un registre amical. Je voudrais plus. Beaucoup plus. Mais est-ce que ça serait juste pour elle ? Et d'ailleurs, est-ce qu'elle le voudrait ? Elle vient d'entamer une nouvelle étape en quittant ses parents. C'est génial. Mais je ne peux m'empêcher de me dire que je voudrais qu'elle vienne ici, à New York. Être avec elle.

— Toc-toc !

Je relève la tête pour découvrir Scott et Chase. Ils sont en tenue de sortie : jeans noirs, chemise pour Scott et tee-shirt de marque pour Chase. Étrange. Pas Chase, mais Scott n'est pratiquement jamais en jean. Et encore moins avec une chemise, les manches relevées. Parfois, je me demande s'il ne dort pas en costume trois pièces.

— Qu'est-ce qui se passe ? je leur demande.

— Eh bien, cache ta joie de nous voir ! me lance Chase.

— C'est juste que c'est vendredi. Il est vingt et une heures et je vous trouve dans mon bureau habillés... bizarrement.

Comme je fixe Scott, mon ami comprend que je suis étonné de sa tenue.

— Chase m'a convaincu, se justifie-t-il.

— Aux grands maux, les grands remèdes, Aïdan ! rétorque Chase.

Je suis perdu. Mes amis s'approchent de mon bureau et s'installent dans les fauteuils, face à moi.

— On se connaît depuis un moment maintenant ?! me questionne Chase.

— Oui, effectivement. Et ?

— Alors ? Ni Chase ni moi ne t'avons jamais vu dans cet état. Même à la fac, au moment des examens, tu prenais toujours le temps de souffler. Depuis que tu es revenu de ton *roadtrip*, tu vis quasiment dans ton bureau.

— Tu exagères ! j'interromps Scott.

— Mais bien sûr !

Sur ce, Chase se lève et va ouvrir une des armoires qui longent le mur près de la salle d'eau.

— Des costumes, des chemises... Bref, il y a presque toute ta garde-robe ici. Ton assistante m'a dit qu'elle était allée chercher tes vêtements au pressing. Ce qu'elle n'avait jamais fait jusque-là. Ta femme de ménage m'a appelé, car elle s'inquiétait de constater que ton appartement était inoccupé.

— Quoi ? Et depuis quand es-tu en contact avec ma femme de ménage ?

— Depuis que tu déconnes complètement, me répond Chase.

— Bref. Nous sommes là, car ce soir on t'embarque. On va en boîte. Et non, tu n'as pas le droit de refuser.

Leur mine décidée me fait dire que je ne vais pas pouvoir y échapper. Mais je fais tout de même une tentative.

— Je ne suis pas habillé pour ça.

— On s'en fout. Tu viens comme tu es. On va prendre quelques verres. Avec un peu de chance, tu n'auras même pas besoin de faire le premier pas et une fille viendra te draguer. Ça va te changer les idées, contrecarre Chase.

— On s'inquiète vraiment pour toi. On ne serait pas tes amis si on te laissait dans cet état, ajoute Scott.

J'éteins mon ordinateur et finalement je les suis. Mes potes ont réservé une voiture avec chauffeur pour que l'on puisse boire sans se préoccuper du retour.

Sur le chemin, Chase me demande, visiblement gêné :

— Tu as des nouvelles de cette fille ?

— Abbi. Elle s'appelle Abbi. Et, oui, on est en contact.

— Et ?

— Et je ne sais pas. Elle m'a dit que je lui manquais, mais... soit elle hésite à me dire ce qu'elle ressent, soit elle est satisfaite de la situation.

— Et je suppose que ce n'est pas toi qui vas lui avouer que tu n'es plus qu'un zombie depuis deux semaines, me tacle Scott.

Mes amis me connaissent assez bien pour savoir que je ne suis pas du genre à

faire de grandes déclarations sur mes sentiments. Alors, non, je n'ai pas dit à Abbi que je ne vivais plus depuis que je suis loin d'elle. Je me demande sans arrêt ce qu'elle fait, si elle est heureuse. Avec qui elle est. Et rien que de penser qu'elle pourrait rencontrer un homme... Qu'elle va rencontrer un homme. Il la tiendra dans ses bras. Il l'embrassera. Il caressera sa peau. Il...

— Hé ! mec ! Ça va ? Tu es tout pâle et tes poings... s'inquiète Chase.

Je réalise qu'effectivement mes poings sont si serrés que mes jointures blanchissent. Je me reprends et ouvre mes mains pour laisser le sang circuler.

— Oui, ça va.

Scott et Chase se regardent, visiblement inquiets de mon attitude.

— Tu sais, Aïdan, je suis loin d'être un expert en relations sentimentales, mais, mec... tu es amoureux de cette Abbi ! lance Chase.

Mes yeux s'écarquillent de surprise. Moi ? Amoureux ?

— Je crois que Chase a mis le doigt dessus. Aïdan, ce n'est pas juste une relation de passage. Si Abbi en était une, tu l'aurais déjà oubliée. Est-ce que, quand tu es parti après ta dispute avec Hope, tu as cessé de te raser ? Tu refusais de voir des gens ? Tu ne parlais plus à personne ? Tu ne te nourrissais plus que de *junk food* ?

Je réfléchis avant de répondre mais... Non. Rien de tout ça. Au contraire. Après Hope, j'étais... soulagé de partir. Je me sentais libéré. Tout le contraire de maintenant.

— Vous avez raison : Abbi est vraiment spéciale pour moi. Et... je... l'aime beaucoup.

C'est une révélation ! Et, contrairement à ce que j'aurais pensé, c'est un soulagement. Comme si un voile se levait et que je voie enfin la réalité.

— Je l'aime.

— Bien. Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? me questionne Scott.

— Comment ça ?

— Eh bien, oui. Maintenant que tu sais ce que tu ressens, qu'est-ce que tu comptes faire pour arranger la situation ? renchérit Chase.

Je suis un peu à court d'idées. Je viens de réaliser à quel point mes sentiments pour Abbi étaient forts. Envisager la suite est mon nouvel objectif.

— Je sais que tu vas trouver une solution. Après tout, c'est ce pour quoi tu es doué. On te pose un problème et tu le résous.

— Mais... et si Abbi n'éprouvait pas la même chose ?

— Ça fait partie des paramètres qu'il faut envisager. Mais pour ça... il va falloir que tu te lances. Si vous restez tous les deux sur vos positions, on va pas aller bien loin.

Pendant le reste du trajet, je médite sur les possibilités qui s'offrent à moi.

Première sortie

ABBI

Mon nouvel atelier me plaît bien. Je ne suis pas encore tout à fait à l'aise, mais j'aime bien y travailler. Il est un peu à l'écart de l'hôtel, ce qui me permet d'y être tranquille. Il jouxte le local technique. Ce soir encore, j'y travaille. Ben a déménagé mon vieux canapé pour que j'aie quelques repères connus. Je vais probablement encore y dormir cette nuit. Malgré les changements, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Et ma nouvelle chambre... est très bien, mais ça ne change rien. Quand je me retrouve seule sans être occupée, je pense à Aïdan. Mon cœur se serre, et mes larmes coulent. Le temps ne change rien. Au contraire. Est-ce que ça va vraiment cesser si j'attends suffisamment longtemps ? Et si oui, combien de temps ?

Comme souvent, j'ai envie d'écrire à Aïdan. La plupart du temps, je me retiens. J'ai envie de lui dire tellement de choses, mais... je ne le fais pas. Il a sa vie et je ne veux pas l'embêter avec mes états d'âme. Si seulement j'arrivais à stopper cet auto-apitoiement. Si seulement il y avait une recette miracle...

J'ai résisté toute l'après-midi ; alors, un petit SMS... Aïdan m'en a envoyé un ce matin, pour me demander comment j'avais dormi et s'il ne faisait pas trop froid. Très... amical.

Abbi : Encore au travail ?

Je sais qu'il reste souvent tard le soir. Il est vraiment très impliqué dans ce qu'il fait.

Quelques minutes plus tard :

Aïdan : Non. Scott et Chase sont venus me kidnapper !

Ça me fait sourire d'imaginer cet homme grand et fort être traîné de force hors de son bureau.

Abbi : Quelques tortures prévues ?

Aïdan : Non. Juste une soirée en boîte. Et toi, qu'est-ce que tu fais ce soir ?

Je reste scotchée. Une soirée en boîte. Je réécoute le message. Oui, c'est bien ça. Ça y est. Ce que je redoutais tant est en train de se dérouler en ce moment même. Il sort avec ses deux amis. À lui seul il va attirer une nuée de filles sans même lever le petit doigt. Et après ? Une d'elles lui plaira. Il boira un verre avec *elle*. Et une chose en entraînant une autre... J'ai envie de pleurer. J'ai envie de hurler. J'ai envie de tout casser. Mais je ne peux pas me le permettre.

Je savais que ça arriverait. Mais c'est comme les rides : on sait qu'on ne pourra pas y échapper. Et quand la première apparaîtrait, c'est la fin du monde, parce qu'on sait que ce n'est que le début. Et pour Aïdan, c'est pareil. Même si ce n'est pas ce soir, un jour, il trouvera la femme de sa vie. Ce soir. Demain. La semaine prochaine... C'est inéluctable. Et cette femme, ça ne sera pas moi.

La question, dans l'immédiat, est de savoir si je dois lui répondre. Je ne sais même pas si je dois ou si je veux continuer nos échanges de SMS. Je comprends que je ne supporterai pas d'être spectatrice de ses aventures amoureuses avec d'autres. S'il se mettait à me raconter qu'il a rencontré telle ou telle fille... À me parler d'elle. Rien que d'y penser, mon cœur se retrouve comme dans un étau et j'ai l'impression que je vais être malade. Je devrais peut-être stopper ces échanges. Au bout d'un moment, il se lassera de m'écrire, il comprendra, et tout sera fini. Définitivement. C'est probablement la seule chose à faire de sensée. Nous n'aurions probablement pas dû entamer cette correspondance. Mais il est inutile de revenir là-dessus. Il faut juste que je fasse ce qui sauvera les restes de mon cœur.

Un ultime message :

Abbi : Je sors.

J'éteins mon téléphone pour ne pas être tentée d'en dire plus ou de répondre si Aïdan m'écrit autre chose.

Est-ce que je me sens mieux ? Mieux que si on m'avait arraché le cœur pour le remplacer par du verre pilé ? Probablement. *Pas sûre.*

Spider monte sur le canapé et vient poser son museau dans mon cou. Je me tourne sur le côté et enfouis mon visage dans sa fourrure toujours aussi douce. Je ne veux pas penser à Aïdan. Je ne veux pas penser à ce qu'il est en train de faire. Je ne veux pas l'imaginer avec une autre. Je ne veux pas savoir qu'il danse avec

elle, leurs corps ondulant l'un contre l'autre, tels des préliminaires. Il l'invite à boire un verre. Elle accepte. Leurs regards ne peuvent se quitter. Il la détaille avec envie. Elle le voit, le regarde, l'observe. Ils se dévorent des yeux. Elle peut *voir* à quel point il est beau et sexy. Elle peut *voir* à quel point il a envie d'elle. Elle peut *voir*, elle.

Je suis jalouse à en crever. Ce sentiment qui m'était quasiment inconnu jusque-là est en train de me dévorer de l'intérieur. Cette boule dans le ventre qui comprime mes poumons, mon estomac et qui me donne l'impression que je ne pourrai plus jamais respirer pleinement. Ce sentiment horrible. Je suis jalouse de cette femme qui pourra lui donner tout ce que je n'ai pas. Une vie *normale*. Une vie où l'homme et la femme se comprennent d'un simple regard. Je sais au fond que l'on peut être non-voyant et vivre pleinement sa vie. Je le sais, mais... je ne sais pas comment faire. J'ai l'impression que ça ne sera jamais assez. En tout cas, ça ne l'est pas pour Aïdan. Peut-être que Shelton a raison et que je devrais me contenter d'un homme gentil. Non. Ça, je ne pourrai jamais. Je préfère rester seule que d'être avec quelqu'un par dépit. Ça ne serait juste ni pour moi ni pour cet homme.

Le silence dans l'atelier commence à devenir pesant, angoissant. Je cherche à tâtons mon iPod et lance de la musique. C'est le moment d'une petite séance d'auto-apitoiement. Promis, demain j'arrête. La voix de Nikisha Reyes s'infiltré dans mes pensées. *So Cold*¹⁷. Demain, j'arrête les chansons tristes. Ou j'arrête d'écouter de la musique. N'étant pas d'humeur à écouter des chansons heureuses, en attendant... le silence. Demain.

AÏDAN

Elle n'a pas répondu. Rien. Qu'est-ce qui se passe, putain ? *Je sors*. Elle sort ? Elle sort. Avec un homme ? Putain, je vais péter un câble ! Je lui ai répondu pour essayer de savoir ce qu'il en était... et rien. Rien !!! Pas un mot ! Et c'est là que mon esprit s'est mis à imaginer plein de films tous plus horribles les uns que les autres. Abbi dînant avec un homme. Abbi allant en boîte, dansant avec lui. Abbi l'embrassant. Abbi faisant l'amour avec lui. Je crois que c'est à ce moment que mes nerfs ont craqué. Car Chase a juste eu le réflexe de saisir mon portable avant qu'il n'aille s'écraser contre le sol du club dans lequel nous venons de rentrer. La musique est assourdissante. Les basses font vibrer chaque fibre de mon cœur et

j'en viens à ne plus savoir si mon cœur bat tout seul ou si c'est le rythme de la musique qui le fait fonctionner.

— Qu'est-ce qu'il y a, Aïdan ? Il y a quelques minutes, ça allait et, maintenant, tu as failli exploser ton téléphone, s'inquiète Chase.

Je récupère ma victime pour vérifier qu'il n'y a toujours pas de réponse et le range dans ma poche.

— A priori, Abbi sort ce soir, je réponds, laconique.

Mes potes se regardent. Ils ne doivent plus savoir sur quel pied danser avec mes sautes d'humeur. En même temps, ce n'est pas moi qui suis venu les chercher. Alors, ils n'ont plus qu'à faire avec.

Nous sommes conduits à une table à l'écart. Chase a ses entrées dans les meilleurs clubs, il obtient toujours les meilleures tables et les meilleurs services. Il faut dire que c'est un habitué du monde de la nuit, contrairement à Scott et moi. Au moins, nous sommes complémentaires. Chase commande une bouteille de champagne. Mais je préfère quelque chose de plus fort. J'ai besoin de m'anesthésier le cerveau, au moins pendant quelques heures. Je demande une bouteille de vodka. Scott fronce les sourcils. Comme je ne bois pas souvent, il a de quoi être surpris. En même temps, je n'avais jamais été amoureux avant. *Deux premières fois en une soirée, c'est pas mal.*

— Est-ce que tu es sûr que c'est avec un homme ? m'interroge Scott.

— Non, mais... si ça avait été avec une amie, elle me l'aurait dit. Elle aurait répondu quand je lui ai demandé qui l'accompagnait.

— Elle n'a peut-être pas lu ton message. Il y a peut-être trop de bruit ou...

— T'embête pas avec tes « peut-être ». J'ai essayé de l'appeler et je tombe directement sur son répondeur. Elle a éteint son téléphone. Elle ne l'éteint jamais si ce n'est pas important et qu'elle ne veut pas être dérangée.

— Alors, elle est allée se coucher ? tente Chase.

— Non. Impossible. Elle ne l'éteint jamais la nuit.

Je sais qu'elle a peur et qu'elle a besoin de pouvoir appeler quelqu'un en cas de problème. Il n'y a qu'une possibilité : elle est avec un homme. Comme quand j'étais avec elle. Quand nous étions seuls et que je lui faisais l'amour. Ce sont les seuls moments pendant lesquels elle était injoignable.

Nos consommations arrivent, et je m'enfile deux verres l'un après l'autre. La brûlure de l'alcool se répand dans mon corps. Ce n'est pas suffisant pour

m'empêcher de réfléchir, mais encore quelques-uns et ça ira mieux. Pendant quelques heures.

— Aïdan. Arrête, m'ordonne Scott.

Il me retire mon verre des mains avant que je puisse boire ma troisième vodka.

— Tu ne peux pas te noyer dans l'alcool, poursuit-il.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, putain ? Elle est en train de coucher avec un autre. En moins d'une heure, je viens de découvrir que je suis amoureux et que la fille que j'aime couche avec un autre. Avec tout ça, je n'ai même pas le droit de me bourrer la gueule pour oublier et surtout pour me rappeler de ne plus jamais tomber amoureux.

— Tout ce que tu as, ce sont des soupçons. Mais tu ne sais rien de rien. Il pourrait y avoir des tas de raisons d'avoir un téléphone éteint. Et puis, je ne te savais pas si peu courageux.

Je le fusille du regard. De quel droit me parle-t-il comme ça ?

— Scott a raison. Depuis quand tu baisses les bras à la première difficulté ? Est-ce qu'aimer quelqu'un est facile ? Non. Et alors ? Tu abandonnes ? Même si tu as raison et qu'elle est avec un homme, tu comptes abandonner la partie ? Tu ne vas même pas essayer de la récupérer ? Lui dire ce que tu ressens ?

Ses paroles s'insinuent à travers les brumes d'alcool qui ont commencé à envahir mon cerveau. Est-ce que je vais laisser Abbi avec un autre homme sans même lui avoir dit ce que je ressentais ?

Une fille vient vers nous. Ses hanches ondulent tellement que je me demande vaguement si elle ne va pas s'écrouler par terre. Soit elle a bu, soit elle a un problème de hanches.

— Bonsoir, messieurs.

Ses yeux ne me quittent pas. Je ne suis pas devin, mais j'ai comme l'impression qu'elle ne serait pas contre un petit tête-à-tête. Mais je peux me tromper, après tout. Je ne suis pas spécialiste en matière de femmes. Sinon je ne serais pas ici avec mes amis mais avec Abbi. Peu importe où d'ailleurs, mais avec elle.

— Bonjour, jolie demoiselle, lui répond Chase de sa voix la plus sensuelle.

Il n'a pas l'air perturbé par ses problèmes d'équilibre. Mais elle ne le regarde pas.

— Je peux vous accompagner ? me demande-t-elle en jetant un œil sur ma bouteille de vodka.

Je suis un peu perdu. Quand je questionne Chase et Scott du regard, ils haussent les épaules. Ça doit vouloir dire que je peux accepter.

Je lui fais signe de s'installer. Elle choisit une place à côté de moi. Quand elle se glisse sur la banquette, c'est à peine si je peux respirer tellement elle se colle à moi. Elle est... plutôt jolie. Dans le genre très maquillée. Ses cheveux sont lissés. Elle porte une robe – si on peut appeler ça une robe – si moulante qu'on pourrait croire qu'elle est peinte sur sa peau. Quand je remarque ses chaussures, je comprends la démarche de tout à l'heure. Ses escarpins doivent être classés parmi les armes létales avec leurs talons aiguilles de douze centimètres au moins.

Je ne suis pas un expert en comportement féminin, mais la main qu'elle pose sur ma cuisse ne laisse pas trop de doutes quant à ses intentions.

Prise de décision

ABBI

— Coucou, Abbi. Comment ça va ? me demande ma belle-sœur alors que je prends un chocolat chaud sur la terrasse du restaurant de l'hôtel.

Avant même que je ne réponde, elle reprend :

— Oh ! mais tu as une sale tête, toi ! Encore mal dormi ?

— On ne peut rien te cacher, je lui répons, lasse, alors qu'il n'est même pas huit heures du matin.

— Tu sais, jusqu'à maintenant, je voulais rester en dehors de tes histoires de cœur, mais je ne peux pas continuer ainsi. *Tu* ne peux pas continuer ainsi. Il faut agir, ma chérie.

— Et qu'est-ce que tu suggères ? Du shopping, des soirées entre filles ? j'ironise.

— Et pourquoi pas du sport, pendant que tu y es ? Si ça fonctionnait pour lutter contre les peines de cœur, il y aurait foule aux JO, et les régimes n'existeraient pas. Tiens, en même temps que je prononce cette phrase, je me dis que ça pourrait être génial. Dommage, je ne suis pas née avec le gène du sport. Bref, ça ne sert à rien de rester prostrée. Si tu pouvais faire un vœu sans réfléchir au comment ou au quand, qu'est-ce que ça serait ?

— Être avec Aïdan ! j'affirme sans hésitation.

— Alors, qu'est-ce que tu fais encore ici avec moi et ton frère ? C'est à New York que tu devrais être !

— Quoi ? Mais... je ne peux pas !

— Pourquoi ? Tu y as vécu longtemps, tu connais probablement la ville par cœur.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais ! Tu y as encore ton appart ?

Je suis tellement abasourdie par ce que Betty me dit que je dois réfléchir à sa question.

— Oui. Je n'ai pas pu m'en occuper. Mais je n'y suis pas retournée depuis cette nuit-là.

— Super ! Bon, excuse-moi. « Super » n'est peut-être pas le mot qui convient. Mais ce que je veux dire, c'est que tu le connais sur le bout des doigts. Tu sais comment il est disposé. Ce n'est pas comme si tu allais vers l'inconnu. Regarde, quand tu es revenue chez tes parents, ça t'a fait du bien d'être dans un endroit familial ?

J'acquiesce.

— Eh bien, ça te fera la même chose.

— Je ne sais pas. Ça paraît tellement dingue. Je ne sais pas si j'en serais capable.

— Je peux t'accompagner, si tu veux. Je reste un peu avec toi le temps que tu retrouves tes repères ?!

Quand elle le dit, ça semble simple. J'ai presque envie d'y croire.

— Mais en quoi ça m'aiderait pour Aïdan ? Je ne peux pas débarquer comme ça et m'imposer dans sa vie ? S'il avait voulu de moi, il m'aurait proposé de venir avec lui. Ou au moins de venir le voir quelques jours.

— Oui. Et si les mecs savaient exprimer leurs sentiments, on n'aurait plus besoin de thérapie de couple. Il n'a pas coupé les ponts ?

— Non.

— Ça veut dire qu'il t'apprécie plus que beaucoup. D'abord, tu retournes à New York pour toi. Partir pour les mauvaises raisons, c'est une chose, mais maintenant, il faut revenir pour les bonnes raisons. Tu as déjà fait beaucoup de chemin depuis ton accident. La prochaine étape, c'est de retourner là où tu aimais vivre. Je me souviens quand tu nous racontais ta vie à New York. Tu y étais heureuse.

C'est vrai. J'adorais vivre dans cette ville pleine de vie. Je n'ai jamais eu autant d'inspiration que lorsque j'y habitais.

— Une fois sur place, on verra bien quoi faire pour l'affaire Aïdan. Et puis le pire qu'il puisse arriver, c'est qu'il te dise que c'était sympa, mais que maintenant il est passé à autre chose. Au moins, tu seras fixée et tu auras essayé.

Hier soir, je me suis promis d'arrêter de me morfondre. Betty me propose son

aide pour y parvenir.

— OK. Tu as gagné. On y va.

Betty se met à hurler de joie et me saute dans les bras en sautillant sur place telle une enfant le matin de Noël devant le poney qu'elle désirait.

— Et que va dire mon frère, qui est aussi ton mari ?

— Il sera plus que ravi pour toi, j'en suis persuadée. Allons réserver nos billets d'avion et faire nos bagages.

Sur ce, elle file directement prévenir Ben de nos projets. J'en profite pour retourner à ma chambre. J'appelle mes parents pour les informer de mon prochain départ. Je ne suis pas persuadée que ça soit définitif, mais au moins je pourrai clore le chapitre New York de façon moins dramatique.

Je rallume mon portable.

Aïdan : Tu sors avec Betty ?

Il a également essayé de m'appeler. Je ne sais pas si je dois lui répondre ou si j'attends d'être à New York pour lui parler face à face.

En même temps, il faut que je réfléchisse à la façon de le revoir. Est-ce que je lui écris simplement un SMS pour lui donner rendez-vous ? Ou je l'appelle ? Ou j'essaie de savoir où il est et je lui fais la surprise ?

Toutes ces questions me fatiguent à l'avance. Pourquoi ça ne peut pas être simple ? Un homme rencontre une femme, c'est le coup de foudre, et ils vécurent heureux et eurent plein d'enfants. Mais si la vie était si simple, ça se saurait. Je suis bien placée pour le savoir.

Mes parents ont presque pleuré de joie quand je leur ai parlé de mon départ. Je suppose que ça veut dire que c'est une bonne chose. Quand je pense à cette immense ville, la foule de passants, les voitures qui circulent...

Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire.

Je ne serai pas seule. Il y aura Betty au moins au début. Si ça ne va pas, je n'aurai qu'à rentrer auprès des miens. Cette pensée me rassure et éloigne la panique.

J'appelle Betty pour lui demander vers quelle heure elle souhaite partir.

— Le plus tôt possible ! Ben nous conduit à l'aéroport. D'ailleurs, ne te préoccupe pas de ça, je m'occupe des réservations. Tu as juste à faire ta valise.

Et voilà. Avec Betty, tout est si simple. Si je rentre à New York, c'est pour moi avant tout. Betty a raison, c'est la prochaine étape vers la reprise en main de ma

vie. Si Aïdan en fait partie... Mais il faut que je reste lucide : les chances que Betty ait raison en ce qui le concerne sont faibles. J'ai peur de le revoir et d'apprendre qu'il est avec quelqu'un.

Stop ! Comme dirait ma belle-sœur préférée, chaque chose en son temps. D'abord, les bagages, puis l'aéroport et enfin New York.

L'enregistrement a été un peu laborieux à cause de Spider. Il n'a pas l'habitude de voyager en avion, et il a fallu le rassurer. Nous sommes enfin à nos places, et nos ceintures sont bouclées.

— Au fait, tu me passes ton iPod, s'il te plaît ?

Je suis surprise par la demande de Betty, mais je le lui tends.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Ton frère m'a priée de changer tes playlists. Dernièrement, dès qu'il approchait de ton atelier, c'était la déprime-party. Et je comprends pourquoi ! Tu comptes te spécialiser dans l'organisation de soirées de suicidaires ou quoi ?

Bon. Bah, je n'ai plus qu'à prier pour qu'elle ne me mette pas que ses chansons préférées, car sinon je crois que je finirai par tester la résistance à l'eau de l'appareil. Disons simplement que tous les goûts sont dans la nature. Tous.

— Tiens ! Commence par celle-ci !

Elle dépose les écouteurs dans ma main.

New York d'Ed Sheeran. Je souris. Bon choix.

AÏDAN

Je repense à cette fille qui m'a ouvertement draguée. Elle était plus qu'entrepreneuse et assez mignonne si on aime le genre allumeuse. Mais quand elle a posé une main sur moi, j'ai presque eu envie de vomir. Cela me dégoûtait. Les seules mains que je voulais étaient celles d'Abbi. Douce, tendre, sexy. Elle est tout ça à la fois. C'est à ce moment que j'ai compris que je n'avais pas ma place dans ce club où le seul but est de draguer ou de se faire draguer. J'ai salué Scott et Chase et je suis rentré chez moi. Seul.

Ce matin encore, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder plusieurs fois mon téléphone pour vérifier qu'Abbi n'avait pas essayé de me joindre ou bien d'envoyer un message. Juste un. Mais non. Est-ce qu'elle est avec un homme ? Putain ! Rien que d'y penser, j'ai encore envie de tout casser. Une douche me fera le plus grand bien. Une douche bien froide pour me changer les idées. J'ai mal

dormi comme toutes les nuits ces derniers jours. Donc, rien de très original. Quand j'entends la sonnerie de téléphone, je sors de la douche et me dépêche de passer une serviette autour de ma taille.

— Allo ?

— Aïdan, tu es parti bien vite cette nuit. Une bonne nouvelle ? me questionne Chase.

— Non, je ne me sentais pas à ma place. J'ai préféré rentrer. Je vais probablement aller courir un peu pour faire autre chose que travailler. Tu m'accompagnes ?

— Tu rêves ! Moi non plus, je n'ai pas beaucoup dormi, mais heureusement pour moi, ce n'est pas pour les mêmes raisons.

— Je vois. Inutile d'entrer dans les détails.

— La fille qui t'a dragué était particulièrement déçue, mais j'ai réussi à la reconforter. Elle et sa copine.

— Sa copine, elle aussi, était triste ?

— Tu sais, la solidarité féminine... Je me suis sacrifié pour toi. Tu devrais me remercier.

— Mais bien sûr ! Et Scott alors ? Il est rentré seul ou accompagné ?

— Tu le connais, il est encore pire que toi. S'il est venu avec nous, c'était parce que c'était un cas de force majeure.

— C'est moi, le cas de force majeure ?

— Qui veux-tu que ça soit ? Ton assistante commençait à flipper de te retrouver mort un lundi matin après avoir succombé à une crise cardiaque durant le week-end à cause d'une overdose de travail.

— On ne meurt pas d'une overdose de travail, je le sermonne.

— Ouais, dit le type qui travaille vingt-deux heures sur vingt-quatre depuis près de deux semaines et qui ne sait plus ce que signifie le mot « week-end ».

— Eh bien, votre mission sauvetage a tout de même fonctionné. Je suis chez moi et je m'en vais courir.

— Et après ?

Si je lui dis que je retourne au bureau, soit il se moquera de moi, soit il va me faire la leçon.

— Glander ?

— Jolie tentative, mais tu n'as jamais su ce que ce mot voulait dire. Ce n'est pas

maintenant que ça va commencer. Si tu ne sais pas quoi faire, je te propose de venir passer la journée avec moi. Tu ne penseras plus à rien après ça.

Ne plus penser à Abbi ? Impossible. Mais j'accepte tout de même sa proposition. Ça m'occupera un peu l'esprit.

Après avoir couru dans Central Park pendant une bonne heure et repris une douche, j'ai rejoint Chase. Dans le désordre, nous avons déjeuné dans un petit resto à deux pas de chez lui, où il a ses habitudes, rencontré des amies de Chase, fait une balade dans un de ses bolides, une Bugatti Chiron. Je ne suis pas spécialement attiré par les voitures, mais celle-ci est un vrai bijou de mécanique et de style. Quand je l'ai fait remarquer à Chase, il nous a emmenés sur une route qu'il connaît bien et qui est quasiment déserte. Il m'a montré la pleine puissance de cette œuvre d'art de la mécanique.

La journée a été relativement bonne. Chase a tout fait pour me changer les idées, mais chaque fois mon esprit revenait vers Abbi qui n'a plus donné signe de vie. Je m'inquiète.

Ce soir, Chase m'a obligé à l'accompagner. J'ai dû enfiler un costume. Nous sommes à l'entrée d'une galerie d'art. Chase m'a expliqué que c'est l'inauguration d'une nouvelle exposition. Un artiste new-yorkais dans le vent. J'aime bien l'art en général, mais je ne suis pas du tout spécialiste. De ce que je vois à travers les fenêtres de la galerie qui donnent sur la rue, il y a déjà beaucoup de monde. Nous entrons grâce aux invitations de Chase. Des serveuses nous tendent des coupes de champagne. Et c'est parti pour au moins une heure de sourires feints et de conversations insipides. Pourquoi cette impression ? Je voudrais être ailleurs. Ou plutôt être avec quelqu'un d'autre.

Abbi, que fais-tu ?

New York

ABBI

À la sortie de l'aéroport, nous avons pris un taxi, direction mon ancien quartier. Mon cœur battait à Mach 2. Un mélange d'angoisse et d'excitation.

Je me souviens quand je suis arrivée pour la première fois à New York pour une nouvelle vie. Je venais de finir mes études et un galeriste avait repéré mon travail. Il m'avait proposé de faire une expo, d'abord avec d'autres artistes. Puis, en cas de succès, il projetait d'en faire une composée uniquement de mes tableaux. Évidemment, j'ai sauté de joie. Mon rêve devenait réalité. J'ai donc commencé à chercher un appartement. J'ai visité de tout. Des petits coquets, des grands délabrés, des moyens qui pourraient servir pour l'étude de culture de bactéries et de moisissures à grande échelle. Et je suis tombée sur le loft de mes rêves. Le quartier n'est pas très coté, mais l'espace était parfait.

L'état des murs, de la plomberie et de l'électricité laissait à désirer, mais tout restait utilisable. Mes parents, Ben, Betty et mes amis sont tous venus donner un coup de main et, en moins d'une semaine, je vivais dans un paradis pour artiste.

Tout était aux normes grâce à ma famille bricoleuse. Pour la déco, nous avons opté pour les murs blancs sauf un, sur lequel moi et mes amis peintres avons créé une immense fresque. La vue du loft sur la rue n'étant pas des plus agréables, nous avons recréé une vue sur Central Park mixée avec celle sur la statue de la Liberté. Le tout modernisé par un style très contemporain.

Après quelques jours, je commençais à connaître les commerçants du coin, mes voisins et les vendeurs ambulants. Une ville dans la ville. Presque tout le monde se connaissait et je me sentais vraiment bien. *Si bien.*

Financièrement, mes parents m'ont aidée au début à faire le prêt, mais très vite j'ai vendu mes premières toiles et j'ai pu finir de payer en peu de temps. Une véritable surprise pour moi, mais surtout pour mon banquier.

Après l'accident, je n'y suis pas retournée. Mes parents y sont allés pour prendre mes affaires. Ils ont fait un peu de ménage et, ne sachant pas quand je reviendrais, ont couvert les meubles pour les protéger de la poussière. Si je reviendrais. Ils ont donné les clés à une agence de gestion de biens pour l'entretien courant.

Dans le taxi, autour de nous, le bruit de la circulation était familier tout en étant étrange. Ça faisait une éternité. Toute une vie.

Je suis sortie de mes pensées quand j'ai senti la langue de Spider me lécher la joue avec enthousiasme.

— Eh bien, en voilà un qui n'est pas intimidé par la grande ville, m'a taquinée Betty. J'ai toujours aimé cette ville. Oh ! bien sûr, je ne quitterais pour rien au monde ma montagne, mais pour quelques jours j'aime beaucoup ce dynamisme.

C'est vrai. Je ne me suis jamais ennuyée ici. Il y avait toujours des amis à voir, des musées à visiter, des expos, des balades à travers les rues... Oui. J'aimais ça. Et maintenant...

— Tu as prévenu tes amies que tu es de retour ?

— Non, pas encore. Mais à ma décharge, on ne peut pas dire que tu m'aies laissé beaucoup de temps.

— Dès qu'on pose les valises, tu les appelles !

— Je vais prévenir Emmy, mais Hayley n'est pas ici de toute façon.

— Elle est toujours en Europe ?

— Oui. Elle devrait finir d'ici quelques mois si tout va bien. Après, elle revient à New York.

— Et Emmy ?

— Je lui proposerai qu'on se voie si tu veux.

— Oui ! Je veux !

— Ça fera trente dollars, mesdemoiselles, nous interrompt le chauffeur.

Après avoir payé, nous sommes descendues du taxi. L'odeur m'était familière. Une montée d'angoisse m'a serré la gorge, mais je l'ai chassée en prenant une grande inspiration.

Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire.

Je peux le faire !

— Allez, viens, ma belle, nous devons nous installer et nous préparer pour sortir ce soir !

— Quoi ? j'ai hurlé, paniquée.

— Tu ne crois tout de même pas que je suis venue jusqu'ici pour rester cloîtrée dans ton appart ?! Je suis jeune, plutôt jolie et je suis dans la ville où tu peux faire ce que tu veux à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit ! Et tu crois que je ne vais pas en profiter ?

— Betty !!! Et mon frère ? Ton mari ?

— Ma chérie, être marié ne veut pas dire que tu n'as plus le droit de t'amuser. En l'occurrence, je n'ai pas dit que j'allais tromper Ben. Juste que je compte bien m'amuser et toi aussi par la même occasion ! En tout cas, pour ce soir, car demain on cherche un plan pour entrer en contact avec Aïdan.

Eh bien... si je m'étais attendue à ça !

— Tu as déjà tout prévu ?

— Non, juste les grandes lignes. Allez ! On monte.

Nous avons pénétré dans le hall de l'immeuble. Je me suis souvenue que l'escalier était juste en face. Mon appartement, au deuxième étage.

Nous sommes montées, précédés de Spider qui jappait d'impatience. Quand on arrive sur le palier, il y a deux portes. La mienne est celle de droite. Betty m'a pris la main et y a déposé les clés que mes parents lui avaient confiées. Mon cœur battait vite, très vite. Mes mains étaient moites. J'ai avancé d'un pas en tendant la main. Quand elle est entrée en contact avec la porte, j'y ai pausé ma paume. Soit il y avait un tremblement de terre localisé à la porte, soit c'était ma main qui tremblait ainsi.

Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire.

Mes doigts ont caressé le bois en descendant jusqu'à la rencontre avec la poignée, puis la serrure. À l'aide de mes deux mains, je suis arrivée à insérer la clé. Je l'ai tournée et j'ai entendu la gâche bouger.

Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire.

Je savais que je devais être très pâle. Tout mon sang a dû désertier le haut de mon corps. Le problème était que je ne le sentais pas non plus dans mes jambes, car elles tremblaient également. La main de Betty sur mon épaule m'a rassurée un peu. Quand Spider s'est mis à gratter la porte de ses griffes, j'ai appuyé sur la poignée. Le battant de la porte s'est alors ouvert.

Nous avons été accueillies par une bonne odeur de propre. Étonnant.

— Ta mère a prévenu l'agence que tu rentrais. On a fait le ménage ce matin, m'a

informée Betty.

Merci, maman.

Spider a découvert avec enthousiasme les lieux, passant de pièce en pièce en patinant dans les tournants sur le parquet. À mon tour, je suis entrée. Plus prudemment. Je me suis souvenue où se trouvaient les meubles. Heureusement que je n'ai jamais aimé les décorations trop surchargées. Un canapé blanc face à la fresque, une petite table basse de la même couleur devant. Le sol est en bois foncé. La cuisine, ouverte, est petite mais entièrement aménagée. Un îlot sert également de table pour recevoir. Je n'ai pas acheté de table de salle à manger. Seuls mes amis venaient et c'était toujours de façon informelle. Dans le fond, on trouve deux chambres. Elles se ferment par des panneaux coulissants dans le style japonais. Elles sont toutes les deux dans des teintes de blanc. Entre les deux s'insère la salle de bain avec une baignoire à pieds de lion. Là aussi, le blanc domine. Je voulais que cet appartement soit le plus lumineux possible. *N'est-ce pas ironique ?*

Je suis allée poser ma valise dans ma chambre, mais je n'ai pas eu le temps de l'ouvrir que Betty est entrée et m'a tendu mon téléphone que j'avais posé sur l'îlot.

— Appelle Emmy.

Elle était plus que décidée. Impossible de la convaincre de changer ses plans contre une soirée pizza devant la télé.

— Je devrais appeler mes parents avant.

— Laisse tomber la famille ! J'ai envoyé un SMS à Ben pour lui dire que nous étions arrivées et que tout allait bien. Il a prévenu tes parents. Plus d'excuses !

Au bout de deux sonneries, Emmy a répondu.

— Abbi !!! Bon sang, que je suis contente que tu appelles !!! Comment ça va ? Tu es où ? Quand est-ce que je te vois ?

Une vraie mitraille verbale. Son attitude m'a fait sourire. Elle a toujours été comme ça. Notre première rencontre a eu lieu dans l'amphi de philosophie de l'art. Ouais... C'est exactement comme on le pense. Mortellement chiant. Je commençais à m'endormir sur ma chaise, quand une voix derrière moi a commencé :

— C'est tout de même incroyable qu'on nous oblige à suivre ce cours. Cela relève de la torture. On devrait se plaindre auprès d'une organisation de défense

des droits de l'homme. Ou alors, c'est un genre de *boot camp* où seuls ceux qui tiennent le coup pourront passer les examens ?! Dans les deux cas, je pense que je vais perdre. Je ne suis pas bonne en termes de survie. Surtout en milieu hostile. Regarde comment ce prof nous regarde, ou plutôt nous fusille du regard. À croire que lui aussi on l'oblige à être là, et que pour ça on lui fait du chantage, genre, « Je vais te faire une proposition que tu ne peux pas refuser ». Bon, par contre, mauvaise nouvelle, ce n'est pas avec ce prof qu'on risque d'avoir un scandale impliquant une élève. Franchement, même s'il ne restait plus que monsieur Rêve-Toujours-Si-Tu-Penses-Avoir-Une-Chance-De-Valider-Ce-Cours et moi sur cette planète pour repeupler la Terre, je crois qu'il vaudrait mieux miser sur une nouvelle évolution de l'espèce en repartant des bactéries.

À la fin du cours, j'étais bien réveillée et j'avais une nouvelle amie. J'étais heureuse de voir qu'elle n'avait pas changé. Je suis tout de même parvenue à placer quelques phrases et lui annoncer que j'étais de nouveau à New York. Quand elle a entendu ça, j'ai dû perdre quelques décibels suite à ses hurlements de joie. Nous avons convenu de dîner ensemble dans un restaurant dans Soho, à proximité de son lieu de travail, une galerie d'art. C'est dans ce quartier que l'on en trouve un grand nombre.

Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire.

AÏDAN

Je n'en peux plus. Chase m'a traîné un peu partout toute la journée. Et maintenant, je suis coincé ici. L'expo est sympa, mais ce n'est pas là que je voudrais être et surtout pas avec Chase. Il essaie de me changer les idées. Ça part d'une bonne intention. Mais ça ne fonctionne pas. Est-ce qu'un jour j'arriverai à me sortir Abbi de l'esprit ?

— Mec. Tu sais que tu fais pitié, là. Tu restes planté avec ta coupe de champagne vide. C'est à peine si tu daignes esquisser une espèce de petit rictus que tu essaies de nous vendre comme un sourire. On dirait juste qu'on t'a arraché une ou deux molaires. Sans anesthésie.

— Je fais de mon mieux.

Chase m'entraîne à l'écart. Nous sortons un instant de la galerie. Au moins, je peux reprendre un peu d'air.

— Écoute, Aïdan. Tu es mon ami à plus d'un titre, mais là, tu fais le con. Il faut

que tu te ressaisisses. Tu fais ce que tu veux, mais tu dois redevenir l'Aïdan qu'on connaît. C'est trop flippant de te voir ainsi.

Je prends un instant pour assimiler ce que Chase vient de me dire. Il a raison. Je fais le con. Ce n'est pas mon genre de rester à rien faire. Il faut que j'agisse. Quel est mon objectif final ? Être avec elle. Que faut-il faire pour cela ? La revoir. Voilà ce que je dois faire : retourner dans le Montana et essayer de la convaincre de me laisser une chance. De *nous* laisser une chance.

— OK. Je pars demain pour le Montana.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu dis ? Tu veux t'installer dans le Montana ?

— Non. Enfin... je ne sais pas. Tout ce que je sais pour l'instant, c'est qu'il faut que je parle à Abbi. Et comme elle ne répond pas à mes messages, il faut que je la rejoigne et après j'aviserais.

Il réfléchit un instant en me fixant de son regard scrutateur. Il a toujours eu un don pour évaluer les gens.

— Vu ton sourire béat, je suppose que c'est une bonne idée. Allez, viens au moins encore quelques minutes faire acte de présence parmi ces gens.

— Comment tu fais pour supporter tout ça ? je lui demande en montrant la galerie.

— Certaines personnes sont vraiment très agréables et, pour les autres, eh bien, j'imagine dans ma tête que je parle avec Dakota Johnson. C'est très efficace pour afficher un sourire sincère.

Nous retournons parmi les invités plus ou moins intéressants ou intéressés, et plus ou moins pique-assiette.

Je suis en train d'écouter Chase bavasser art avec une femme dont il est impossible de donner un âge tellement le scalpel est passé par là. J'essaie vraiment de m'intéresser à la conversation, mais leurs mots se transforment aussitôt en bourdonnement. Seule la musique de fond relève un peu le niveau de la soirée. *Gravity*¹⁸. Abbi.

Je me sens soulagé d'avoir enfin pris une décision. D'agir. Dès que je rentre chez moi, je réserve le jet et je prépare une valise. Je me demande si je dois prévenir Abbi ou non. Elle ne répond pas ; alors, peut-être qu'elle ne lit même pas mes messages... Une main se pose sur mon bras. Hope ? D'un mouvement de recul, je lui fais perdre sa prise.

— Je ne savais pas que tu serais là, je lui balance sans même regretter mon ton

on ne peut plus inamical.

La femme refaite qui parle avec Chase paraît surprise et gênée de ma façon de parler. Je m'en fous.

— Eh bien, c'est réciproque. Alors, aucune raison de le prendre si mal. Comment aurais-je pu deviner que tu viendrais alors que, lorsqu'on était ensemble, je n'arrivais que très rarement à te traîner à ce genre d'évènements.

— Je suppose que tu n'as pas mon charme, lui répond Chase.

Il a probablement peur que je fasse un scandale. Le regard de Hope passe de Chase à moi. L'aurait-elle mal pris ? Ça serait trop beau. Rien ne la perturbe, pas même un non. Elle ne comprend pas ce mot. C'est ça, le risque avec les petites filles riches, chéries de leur papa. Elles n'ont pas l'habitude qu'on leur refuse quoi que ce soit. Dommage pour Hope, mais je ne la supporte plus. Rien que de me retrouver face à elle, c'est à la limite de mes capacités. Voyant nos regards – le mien dégoûté de devoir se poser sur elle et méprisant pour Chase –, elle sort de la galerie. Son départ me laisse penser qu'elle n'était pas là pour l'art. Je ne sais pas si elle espérait m'y voir, mais elle est partie trop vite pour être honnête.

Quand je me tourne vers la porte d'entrée pour vérifier que Hope a bien déguerpi, mon regard tombe sur un nouvel invité. Une nouvelle invitée.

Non ! C'est impossible ! Je suis victime d'hallucinations. Un sosie ? Cette chevelure est pourtant inimitable. Longue, soyeuse, ses nuances de blond et de châtain... Mais surtout ces yeux... C'est forcément un grand artiste qui les a dessinés et en a réalisé la couleur. Ces paillettes d'or... Ça ne peut pas être réel. Je dois rêver ou je deviens fou. J'ai tellement envie de la revoir que je l'imagine ici, à New York. Dans cette galerie. Mais si ce n'est pas ça... Combien de chances de se retrouver dans la même ville, dans le même quartier, dans cette galerie – celle-ci et pas une des dizaines d'autres présentes dans Soho – et ce soir ? Et pourtant...

Abbi.

L'exposition

ABBI

Je me sens mal à l'aise. Je donnerais tout pour être n'importe où ailleurs. Pendant le dîner, Emmy nous a parlé de la galerie dans laquelle elle travaille. Elle est toujours aussi passionnée par ce qu'elle fait. Et à un moment donné, elle a évoqué une exposition. *L'exposition* à ne pas rater. Dès qu'elle a prononcé cette phrase, j'ai senti qu'elle avait compris le problème. Elle avait oublié. Je ne peux pas *voir* une exposition. Du moins pas au sens strict du terme. Le silence qui a suivi était pesant. Emmy s'en voulait d'avoir gaffé. Je sais que, depuis l'accident, elle se sent coupable. C'est elle qui a insisté pour que j'aie à cette soirée qui a précédé l'accident. Je lui ai dit plusieurs fois qu'elle n'avait rien à se reprocher, mais seul le temps parviendra à le lui faire admettre. Ce soir, je ne veux pas qu'elle se sente mal.

— Tu sais, ça me ferait plaisir d'y assister si tu peux nous faire entrer.

— Mais... s'étonne mon amie.

— Betty et toi n'aurez qu'à me décrire les œuvres. Après tout, c'est ton métier, Emmy, non ?

— Oh ! ça serait génial !! s'exclame Betty.

Et me voilà dans cet espace bondé, sentant la panique monter en moi. Je n'entends qu'un brouhaha informe composé de discussions de tous les côtés. Des verres tintent. Des rires fusent, preuves de la présence de champagne et d'hypocrisie. Ça me rappelle les expositions auxquelles j'ai participé en tant qu'artiste. Ces gens qui veulent que vous vous expliquiez sur vos choix, vos inspirations, vos techniques. C'était la partie de mon travail que je détestais le plus. J'ai toujours aimé créer mais seule. La partie relationnelle est faite pour les galeristes. C'est leur spécialité, pas la mienne. Certains aiment parler de leur art, mais ce n'est pas mon cas. Ça ne l'a jamais été.

D'après ce que nous a dit Emmy, il s'agit des peintures d'un jeune artiste. Un mélange d'art contemporain et de technique graffiti. Un peu dans le style Noé Two, artiste que j'adore depuis que j'ai vu sa réinterprétation du tableau *Le Baiser*, de Klimt.

Mes deux amies m'encadrent, et je tiens Betty par le bras pour ne pas me perdre. Je serais incapable de retrouver la sortie dans cet endroit inconnu plein de monde. Mais d'un seul coup, Betty se fige. Je sens qu'Emmy stoppe également.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

— Abbi. Tu ne devineras jamais qui se trouve à quelques pas de nous.

Devant mon absence de réponse, Betty poursuit.

— Aïdan.

— Quoi ?

— Aïdan est à quelques mètres. Il nous a vues.

— Et... quelle tête fait-il ? Il a l'air... heureux ?

Je me doute que non, mais on ne sait jamais. Je n'ai pas répondu à ses messages et je ne l'ai pas prévenu que j'étais à New York. Je peux imaginer ce qu'il se dit. *Qu'est-ce qu'elle fait à New York ? Sans prévenir ? Et elle tombe pile sur moi à une soirée ? Et s'il était accompagné ?* Ce qu'il ne sait pas, c'est que j'ai trop peur d'affronter son rejet. Je savais qu'il sortirait avec d'autres femmes et je ne voulais pas en être le témoin, même à distance. Et puis Betty m'a convaincue que je devais au moins nous laisser une chance. Et tant pis s'il m'annonce que c'est trop tard. Ou que, dans tous les cas, il ne se voit pas avoir une histoire avec moi. C'est facile de se convaincre que c'est mieux de savoir quand on n'est pas face à la vérité. Mais là... comment va-t-il réagir ? Comment moi, je vais pouvoir supporter ce qu'il va me dire ? S'il me dit quelque chose.

Le rencontrer ici, maintenant, alors que je ne savais même pas comment le trouver dans New York sans avoir à l'appeler... Est-ce la chance qui me sourit ? Ou bien le destin qui s'acharne, si Aïdan refuse de me parler, croyant que je suis venue m'amuser, que je l'ai oublié ? Comme si c'était possible. Jusque-là, j'avais réussi à contrôler ma panique due à la foule, mais maintenant, impossible. Je sens son regard sur moi. Il est furieux. Je le sais sans même qu'il ait besoin de dire quoi que ce soit. Sans que j'aie besoin de le voir.

— Il approche, me murmure Betty aussi discrètement que possible.

Je me cramponne à son bras comme à une bouée de sauvetage. Comme si je

pouvais éviter le naufrage.

— Mesdemoiselles. Bonsoir.

Sa voix provoque des frissons le long de ma colonne vertébrale. Comme chaque fois. Il essaie de contenir sa colère, mais c'est en vain. Je la sens vibrer dans l'air. Je dois avoir l'air d'un lapin pris dans les phares d'un 15 tonnes. Aucun son ne sort de ma bouche. Il est à quelques centimètres de moi. Alors que j'ai rêvé de lui, de nous depuis des jours et des nuits... il est là. Et je ne suis pas capable d'articuler un seul mot.

— Aïdan, c'est un plaisir de te revoir, lui dit Betty avec un sourire dans la voix.

Soit elle ne voit pas que lui n'est pas heureux de nous voir, soit elle arrive à en faire abstraction. Moi pas. Je veux partir. Je ne veux pas être l'objet de sa colère. Mes mains tremblent, tout comme mes genoux. Est-ce que je vais ne serait-ce que réussir à tenir debout ? J'ai envie de pleurer. De joie qu'il soit là, si proche. De tristesse qu'il soit là, si lointain.

— Abbi. Quelle surprise !

Il a retrouvé un peu de son calme. Sa voix est passée de fureur contenue au froid arctique.

— Bonsoir, je suis Emmy, une amie d'Abbi, et je travaille dans cette galerie. J'ai réussi à forcer Abbi à sortir de son hibernation pour m'accompagner à cette exposition. Est-ce que j'ai bien fait ?

Mon amie a senti le malaise et essaie d'expliquer ma présence. Je ne sais pas si ça convainc Aïdan, mais quand il répond, sa voix est plus douce, avec une pointe de... regret ?

— Bien sûr. Abbi mérite d'être heureuse.

— C'est vrai. Et ces derniers temps, c'était loin d'être le cas ; alors, nous nous sommes dit qu'une virée à New York ne nous ferait pas de mal. Que l'on pourrait faire d'heureuses rencontres.

Si, avec les propos de Betty, Aïdan n'a pas compris que je suis venue pour lui, c'est vraiment qu'il est bouché. Pourquoi ne pas lui dire que j'ai pleuré pendant des jours et que c'est à peine si je me nourrissais ? Plus pitoyable que ça, tu meurs ! Et inspirer de la pitié ne fait pas partie de ce que j'espérais en le revoyant.

Il ne répond rien, mais je sens son regard sur moi. Je ne sais pas ce que je dois faire, ce que je peux dire. Je veux qu'il me prenne dans ses bras, qu'il

m'embrasse... qu'il me dise qu'il n'a cessé de penser à moi, qu'il mourait d'envie que l'on soit ensemble...

— Abbi... Est-ce que je pourrais te parler en privé quelques minutes ?

AÏDAN

Il faut qu'elle m'explique. Il faut que je sache. Pourquoi Betty a dit ça ? Est-ce qu'Abbi était mal après mon départ ? Autant que moi ? Il y a encore quelques minutes, je lui en voulais tellement. La trouver là, à New York, alors qu'elle a ignoré mes messages depuis maintenant deux jours... J'ai cru qu'elle avait tourné la page et m'avait oublié. Mais son amie sous-entend qu'elle serait là pour moi ? Il faut qu'elle me parle.

Elle est si belle, j'ai du mal à rester concentré. Je n'ai qu'une envie : sentir ses lèvres sous les miennes. Mais nous devons déjà discuter. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de son visage toujours aussi solaire. Malgré tout, je remarque quelques cernes et, si mes souvenirs sont bons, elle a perdu un peu de poids. Est-ce que, comme moi, elle était malheureuse ?

Nous sortons de la galerie et nous faisons quelques pas pour être au calme. Son bras sous le mien, sa main dans la mienne... Ces sensations que je croyais perdues... Sentir sa chaleur me calme, me rassure. Elle est là. Je peux la toucher, lui parler. Je n'en reviens toujours pas. Il faudra que je pense à remercier Chase de m'avoir obligé à venir avec lui ce soir. Ainsi que cette Emmy qui a forcé Abbi à l'accompagner.

Nous nous arrêtons quand la foule de passants devient moins dense. Quand je remarque qu'Abbi frissonne, je retire ma veste et la lui passe sur les épaules.

— Merci, me dit-elle dans un souffle.

— Comment te sens-tu ?

Elle paraît étonnée de ma question.

— Tu as l'air fatiguée et j'ai bien vu que tu avais maigri. Ce n'est pas comme si tu en avais besoin ; alors, je m'inquiète.

— Disons... que ces derniers jours n'ont pas été des plus... faciles. Quelques insomnies et pas trop d'appétit.

Comme moi. *Mais n'en conclus pas tout de suite que c'est à cause de ton départ !*

— Pourquoi ?

Je veux qu'elle me parle. Qu'elle me dise ce qu'elle ressent. C'est probablement lâche de lui demander de se livrer alors que je ne le fais pas moi-même, mais j'ai besoin qu'elle me le dise.

— Toi.

Elle baisse la tête pour ne pas que je voie ses joues rosir de gêne.

— Je comprends ça. Je n'ai pas mieux vécu ces deux semaines de séparation. Chase et Scott ont dû m'obliger à sortir, sinon je passais mes jours et mes nuits dans mon bureau à travailler. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour ne pas trop penser à quel point tu me manquais.

Elle retient sa respiration.

— Respire, Abbi.

Mes doigts viennent à la rencontre de sa joue. J'ai besoin de sentir sa peau, la toucher. Elle est si douce et je sais que son goût est tout aussi divin. Ses cheveux sont détachés et retombent en vagues souples dans son dos et sur ses épaules. Eux aussi, j'ai envie de les sentir glisser entre mes doigts, de respirer leur doux parfum.

À croire qu'elle est connectée à mes pensées, car elle se jette à mon cou, et c'est avec le plus grand plaisir que mes bras se resserrent autour de son corps.

— Aïdan.

Elle dit mon nom comme une supplique.

— Tu m'as tellement manqué, Abbi. Je n'en pouvais plus. Ce soir, en rentrant, j'avais prévu d'organiser mon vol pour aller te voir demain.

— Si je suis venue à New York, c'est que Betty m'a convaincue que je devais essayer de te revoir. Je n'osais pas, mais... elle m'a dit qu'il fallait au moins que j'essaie.

— Eh bien, à croire que nos amis se sont concertés, car Scott et Chase m'ont dit la même chose. Où est-ce que vous logez ?

— Chez moi, dans mon appartement. Je l'ai gardé après l'accident.

Merde.

— Et... ça va ? Ça n'a pas été trop dur pour toi ?

— Ça va. C'était plus facile que je ne l'avais cru. Et Betty était là.

Pas moi. J'aurais dû être là pour quelque chose d'aussi important.

— Je voudrais que tu viennes avec moi. Passe la nuit avec moi. On pourra... parler.

Je ne veux pas qu'on se sépare. Même si elle me dit qu'on peut se voir demain, je ne veux pas la quitter maintenant. Elle hésite un instant.

— Il faut que je prévienne Betty et que je lui donne les clés pour qu'elle puisse rentrer.

— Tu veux que je lui appelle un taxi ?

— Je vais le lui demander. C'est gentil.

Je passe mon bras autour de sa taille, et nous retournons à la galerie pour dire au revoir.

J'informe Chase que je rentre et c'est avec un grand sourire qu'il me salue.

— Elle est très belle et a l'air parfaite pour toi, me souffle-t-il.

— Elle n'en a pas que l'air. Elle l'est, je rétorque juste avant de m'éloigner pour retrouver Abbi qui parle à ses amies.

Je hèle un taxi et je donne mon adresse au chauffeur. Je passe mon bras autour de ses épaules et incite Abbi à se blottir contre moi. Sa tête sous mon menton, je peux respirer le parfum de ses cheveux. Un parfum de *chez soi*.

— Tu m'as tellement manqué.

— Toi aussi.

Vingt minutes plus tard, nous arrivons devant mon immeuble. Je la tiens toujours par les épaules, me contenant pour ne pas la prendre dans mes bras, la transporter jusque dans mon lit et l'y garder pendant des heures... des jours... des années. Je ne sais pas si je pourrais un jour être rassasié de cette femme. Dans l'ascenseur, je la serre contre moi, mais me retiens d'aller plus loin. Je sais que si je l'embrasse maintenant je ne pourrai plus m'arrêter. Alors, je fais de gros efforts pour me contrôler. Abbi ne me facilite pas la tâche. Ses mains s'agrippent à mes cheveux, sa tête contre mon torse. Tout le reste de son corps contre le mien. Elle ne peut pas ne pas s'apercevoir que j'ai envie d'elle. *Très envie*.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin, et je nous dirige vers l'unique porte de l'étage. Nous entrons.

La porte n'a même pas le temps de se refermer que ma bouche prend possession de la sienne.

Oh. Mon. Dieu. C'est encore mieux que dans mes souvenirs... dans mes rêves.

Entre deux baisers brûlants :

— Ça ne t'ennuie pas si je reporte la visite des lieux à plus tard ?

Ma voix est rauque et haletante.

— Le seul endroit que je veux visiter, ce sont les étoiles.

— Avec plaisir, ma belle.

Je la soulève, un bras sous ses genoux et l'autre dans le bas de son dos.
Direction, le paradis. *Mon paradis.*

Retrouvailles

ABBI

Je ne réalise que l'on est arrivés dans ce que je devine être sa chambre que lorsqu'il me dépose sur son lit. Sa langue explore ma bouche, ses dents mordillent ma lèvre inférieure comme s'il voulait me dévorer... Impossible de me concentrer sur autre chose que les sensations qui s'emparent de mon corps. Sa main remonte le long de ma cuisse, passant sous l'ourlet de ma robe.

— Ta peau est si douce.

À part des gémissements de plaisir, rien de cohérent n'arrive à sortir de ma bouche alors que ses doigts font descendre la fermeture de ma robe sur le côté.

— Laisse-moi admirer ton corps.

Je me soulève le temps qu'il m'ôte le tissu devenu trop encombrant. Je sens son regard sur moi, chaud, plein de désir pour cet homme. Ses mains se promènent sur mon corps, contournent mes seins sans les toucher, mon ventre, mes hanches, mes cuisses. Il va me rendre folle s'il ne me touche pas... *vraiment*.

— Aïdan, je t'en prie, je le supplie presque.

— Oui, ma belle. Sois patiente. Ça fait trop longtemps que je pense à cet instant. Je veux le savourer.

Comment puis-je être patiente alors que je veux le sentir en moi et que j'en rêve depuis des jours ?

D'un geste, il fait sortir mes seins de leur cocon et coince les bonnets de mon soutien-gorge sous l'armature. J'imagine facilement ce qu'il doit voir. Mes seins pointant vers le plafond, mes tétons durcis ne demandant qu'à être les objets de l'attention de mon amant. Et il ne les déçoit pas. D'un coup de langue, il lape chacune de ces deux petites boules dures. Mais j'en veux plus. Je me cambre encore plus. Son pouce frôle un de mes seins. En faisant de lents cercles concentriques, il se rapproche peu à peu de son centre. C'est un véritable

supplice. Quand ses doigts titillent enfin cette zone hautement érogène, ce n'est toujours pas suffisant. Je veux sa bouche. Je veux ses mains. Je *le* veux en moi.

Mes mains s'agrippent à ses cheveux, que je tire légèrement.

— Aïdan... J'en veux... plus.

Je ne reconnais plus ma voix, mais je m'en moque. J'ai dû réussir à le convaincre, car sa bouche fond sur moi et me dévore, prenant la place de ses doigts. Eux se concentrent sur mon téton qui ne demande que ça. Aïdan taquine, lape, mordille, les pince doucement. Il reste juste à la limite entre douleur et plaisir, décuplant ce dernier. Je suis surprise par l'orgasme qui s'empare de mon corps. Je crie son nom.

— Ouah ! Je n'aurais jamais cru que j'arriverais à jouir juste comme ça.

— Eh bien, j'avoue que c'est aussi une première pour moi, mais je compte sur toi pour me laisser recommencer. Après tout, il faut bien que je perfectionne cette technique, me taquine-t-il.

— À ton service. Je veux bien me sacrifier pour la cause.

— Et maintenant, voyons si je peux encore te faire jouir.

Cette fois, sa bouche descend le long de mon ventre, s'attardant un peu sur mes cicatrices. À chaque contact, ma respiration se bloque. Je sais qu'il le fait pour que je comprenne qu'il n'en a rien à faire que je sois couverte de marques hideuses. Et peut-être qu'un jour je le croirai... Un jour.

Quand son souffle approche de ma petite culotte, tout mon corps tremble d'anticipation. Mais il ne va pas plus loin. En me saisissant par les hanches, il me retourne sur le ventre. Se plaçant au-dessus de moi, je sens une partie du poids de son corps sur moi. Je perçois son érection qui vient se loger entre mes fesses. Il ôte sa chemise pour que nous soyons peau à peau. Sa chaleur m'envahit et je ne me suis jamais sentie aussi protégée, entre ses bras, son corps collé au mien. Il détache mon soutien-gorge et le laisse tomber au sol.

À l'aide de ses genoux, il écarte mes jambes pour mieux se placer entre elles. Mais il porte toujours son pantalon. Son bassin décrit de petits cercles qui me font gémir de plus belle. Il mordille mon épaule et entame encore une descente, mordillant et léchant mes omoplates, ma colonne vertébrale, mes flancs. Je parviens seulement à me tortiller, réclamant qu'il me pénètre. Mon corps a besoin de jouir encore une fois. J'ai besoin de *lui*.

— Je vais finir par croire... que... je ne t'excite pas, j'arrive à articuler entre

deux halètements.

Pour toute réponse, un coup de reins m'indique qu'il est dur comme une barre d'acier.

— Je te l'ai dit : je veux savourer ce moment.

— On a toute la nuit pour recommencer autant de fois que tu veux. Mais je vais mourir si tu ne me prends pas dans l'instant.

— Alors... si c'est une question de vie ou de mort.

D'un coup, il déchire ma petite culotte qui disparaît complètement. J'essaie de me tourner sur le dos, mais Aïdan me retient. Il soulève mes hanches, ouvre sa braguette et me pénètre d'un puissant coup de reins.

— Oh ! putain, Abbi ! Qu'est-ce que tu es mouillée.

Il se retire un peu pour mieux me pénétrer. À fond. Je me sens enfin comblée. Je suis de nouveau proche de la jouissance.

— Merde. Abbi, j'ai oublié le préservatif.

Mon cerveau essaie de se concentrer sur ses paroles.

— Je prends la pilule et, après tout ce temps à l'hôpital, tous les tests ont été faits à plusieurs reprises.

— Moi aussi, je suis clean, je te le jure, me répond-il, visiblement soulagé de ne pas avoir à se retirer.

— C'est si bon d'être en toi sans barrière. C'est dément.

Ses coups de reins reprennent. Des pénétrations puissantes qui me rapprochent un peu plus de la chute vertigineuse qui s'annonce.

— Plus fort !

Aïdan ramène mon dos contre son torse tout en continuant à me pilonner. Sa main droite se saisit d'un de mes seins pour en agacer le téton. Quant à la gauche, ses doigts viennent titiller mon clitoris. Toutes ces sensations combinées me font décoller comme jamais. Je crois bien que je hurle son nom quand l'orgasme me fait quasiment perdre connaissance. Mon cœur bat fort, mes jambes cèdent à cause des tremblements, mais Aïdan me tient fermement contre lui. Quand, à son tour, il explose en moi, il enfouit son visage dans mon cou. Je sens son corps parcouru par les spasmes de son orgasme. Quand il nous allonge à nouveau sur le lit, l'un contre l'autre, dans la position de la cuillère, il est toujours en moi. Là où il doit être.

AÏDAN

Nous restons ainsi, aussi proches physiquement que peuvent l'être deux personnes. Mes bras enserrant son corps, Nos jambes entremêlées. J'ai tout de même fini à contrecœur par sortir ma queue de sa douce chaleur. Je suis tellement bien, que je pourrais rester ainsi pendant des heures, des jours. Son corps est alangui contre le mien. Sa respiration s'apaise tout comme la mienne.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais c'était... intense. Peut-être est-ce dû à la séparation, aux retrouvailles. Ou à Abbi, tout simplement. Ses doigts effleurent mes avant-bras dans de légères caresses, telles des plumes. Je respire son parfum dans le creux de son cou. Le même qui donne l'impression d'être à la maison. Ses cheveux me chatouillent un peu le nez, mais pour rien au monde je ne veux bouger d'un millimètre.

Comme je veux voir son visage, je me décide à la pousser à se retourner, ce qu'elle fait volontiers. Elle est si belle. La pièce n'est pas très éclairée. Je n'ai eu le temps que d'allumer le couloir, mais quelques rayons illuminent son épaule, accentuant les nuances dans ses cheveux qui s'étalent sur l'oreiller. Jamais je n'ai eu plus belle vision. En réalité, si. Chaque fois que je regarde Abbi, c'est comme si je la voyais pour la première fois. Chaque fois, je suis ébloui par tant de grâce et de beauté naturelles. Elle n'a pas besoin de passer des heures à se faire belle. Elle est belle, tout simplement.

Je passe mes doigts dans ses cheveux pour en éprouver la douceur. Elle enfouit son visage sous mon menton comme si elle voulait me respirer, ce qui provoque chez moi des frissons. Le drap remonte au-dessus de sa poitrine, nous couvrant un peu trop à mon goût. J'aime la regarder. Je me fais l'effet d'être un voyeur, mais je ne parviens pas à détacher mon regard de cette femme sublime. Elle m'a tellement manqué. J'ai bien cru que je l'avais perdue définitivement. Et même si je comptais la retrouver demain, je craignais que ça ne soit vain.

— C'est incroyable que l'on se soit croisés ce soir, dis-je presque pour moi-même.

— Oui. J'avoue que je ne savais pas trop comment te recontacter. Je craignais que tu ne me répondes plus par téléphone. Mais j'aurais tout de même essayé. Le plan B étant de te googliser.

Ça me fait sourire.

— J'allais prendre l'avion pour aller dans le Montana et tenter de te séduire.

— Trop tard. Je suis déjà séduite, sourit-elle.

— Ah bon ? Alors, voyons jusqu'à quel point, je susurre en lui mordillant le lobe de l'oreille.

— Tu proposes quoi ? me demande-t-elle, haletante.

— Je vais te montrer.

Je me lève d'un bond, ce qui la surprend. Je l'attrape par la taille et la soulève pour la faire passer sur mon épaule.

— Hé ! Je ne suis pas un sac de pommes de terre ! me gronde-t-elle tout en essayant de ne pas éclater de rire.

Je lui donne une petite tape sur les fesses, provoquant un hoquet de surprise.

Dans la salle de bain attenante à ma chambre, je la repose sur le dessus du meuble de la vasque. Le miroir me permet d'admirer les courbes parfaites de son dos, sa taille fine et la douceur de ses hanches. Ses cheveux, un peu emmêlés par nos ébats, cascaden dans son dos. Quelques mèches couvrent ses seins superbes. Ses yeux brillent de désir. Elle attend, la bouche légèrement entrouverte. Je ne peux résister. Je prends possession de ses lèvres charnues, puis de sa langue. Nous nous dégustons, nous dévorons. Ce n'est jamais assez. Je n'en aurai jamais assez. Comment est-ce possible ?

Ses bras s'enroulent autour de ma nuque tout comme ses jambes autour de ma taille, rapprochant dangereusement ma queue de mon endroit préféré. Mais je veux y aller doucement.

Comme tout à l'heure ?

Je sais que j'ai beaucoup de mal à me contrôler quand je suis avec Abbi. Et c'est encore plus difficile lorsqu'elle est nue devant moi, gémissante. Je ne pense qu'à une chose : la prendre.

Mes mains posées sur ses genoux remontent lentement, mes pouces frôlant son intimité. Son corps se cambre sous mes caresses, ce qui m'encourage à poursuivre. Cette position me permet de saisir un de ses tétons dans ma bouche. Ils ont le goût de printemps et d'été. Je sais qu'elle aime lorsque je les mordille un peu. C'est confirmé par ses gémissements et ses doigts qui s'agrippent à mes cheveux. Elle est si sensible à cet endroit. Rien que de savoir que c'est moi qui arrive à lui faire cet effet... je bande comme jamais avant. Avant Abbi. Chaque soupir, chaque gémissement, chacune de ses réactions me feraient jouir si je ne me contrôlais pas.

Ses jambes se sont écartées pour m'accueillir. Je dépose une série de baisers le long de son ventre. Une fois à genoux devant elle, je me retrouve juste à la bonne hauteur pour déguster le plus délicat et le plus délicieux des mets.

— Place tes mains en arrière pour te soutenir, je lui demande.

Elle s'exécute. Ses seins sont tendus. J'avance un peu son bassin vers moi, et ma langue part, à la conquête de son plaisir. Son clitoris est déjà gonflé et n'attend que quelques caresses. Je ne compte pas le décevoir. Je lape, titille, savoure ses gémissements, ses tremblements. Je ne sais pas si ça dure des heures ou juste quelques minutes, car j'en veux plus, toujours plus. Je ne veux pas m'arrêter, malgré ma queue qui commence à être douloureuse. Je ne veux que le plaisir d'Abbi. Quand je la pénètre avec deux doigts, c'est l'explosion. Elle se resserre sur ma main, et son corps est parcouru par de violents spasmes. Je continue à la lécher, à aspirer son clitoris pour prolonger son orgasme. Au bout de quelques instants, je finis d'enlever ce qu'il me reste de vêtements. Je la prends dans mes bras et nous entrons dans la cabine de douche. D'une main, je fais couler l'eau. Je me mets dos au jet pour m'assurer que c'est la bonne température avant de commencer à laver Abbi. Quand ses pieds se posent au sol, je la soutiens pendant qu'elle retrouve son équilibre.

— Eh bien. Tu ne fais pas les choses à moitié. Les orgasmes, avec toi, devraient avoir leur propre échelle d'évaluation. C'est à peine si je peux tenir sur mes jambes.

— Comme tu arrives encore à le faire, c'est que je n'ai pas été si bon que ça. Accroche-toi, mon ange.

Je la soulève. Elle enroule ses jambes autour de ma taille, et je la fais descendre lentement le long de mon érection. Cette fois encore, c'est fort et rapide. Je suis tellement excité que je crains de ne pas réussir à me retenir avant de lui avoir procuré un autre orgasme. Mais, très vite, elle se resserre autour de ma queue. Sa jouissance provoque la mienne. C'est parfait. Elle est parfaite.

Réveil en douceur

ABBI

De douces caresses le long de mon épaule me poussent à me réveiller. Aïdan est contre mon dos. À croire que ni lui ni moi n'avons bougé dans la nuit. Nous sommes toujours imbriqués, lui me tenant dans ses bras. Dans les brumes de l'endormissement, je réalise que, pour la première fois depuis plusieurs nuits, je viens de dormir d'une traite, sans cauchemar. Sans insomnie.

— Quelle heure est-il ? je tente d'articuler.

Ça devait plutôt ressembler à un grognement, mais Aïdan a dû comprendre vu qu'il me répond.

— Il est midi, ma belle.

Je me redresse en sursaut.

— Quoi ?! Mais j'ai dormi combien d'heures ?

— Au moins huit heures, je dirais.

Je sens qu'il sourit.

— Tu aurais dû me réveiller.

— Pour cela, il aurait fallu que je sois moi-même éveillé. Mais j'avais du sommeil en retard et je me sentais trop bien avec une si belle femme dans les bras.

— La flatterie ne te mènera nulle part !

— Je ne fais qu'énoncer un fait. Depuis mon retour à New York, je n'ai pas dormi plus de trois heures d'affilée. Et, comme par hasard, une nuit avec toi et je dors comme un bébé.

— Hum. Quand on y réfléchit bien, ce n'est pas franchement flatteur pour moi, je le taquine.

— Quoi ? Après plusieurs orgasmes, tu as encore des doutes sur l'effet que tu me fais ?

— Je remarque juste que je te fais dormir. Suis-je si soporifique ?

— Je trouve au contraire que tu réveilles certaines parties de mon corps.

Je sens effectivement son érection calée entre mes fesses, ce qui réveille en moi certains désirs. Mais il est midi et il faut que j'appelle Betty. Elle doit être inquiète. Et puis elle est venue à New York pour moi. Ça ne serait pas correct que je l'abandonne, seule, dans mon appartement.

— Ça aurait été avec plaisir – ses baisers dans le cou me distraient –, très... grand plaisir. Mais je dois rentrer chez moi. Je ne peux pas laisser ma belle-sœur toute seule alors qu'elle a fait tout ce chemin pour moi.

— Quand est-ce qu'elle repart ?

Aïdan continue à me perturber en mordillant le lobe de mon oreille. Je n'arrive pas bien à contrôler mon corps qui se cambre vers lui. Mes fesses frottent contre la preuve de l'excitation de mon amant, ce qui provoque quelques grognements chez lui.

— Je ne sais pas.

— Si elle le veut, elle peut prendre l'avion de ma boîte dès cet après-midi.

De quoi me parle-t-il ?

— Tu ne peux pas faire ça, voyons !

— Ce n'est pas que je veuille qu'elle parte, mais si elle le veut, c'est possible d'ici quelques heures, le temps de prévenir le pilote et d'établir le plan de vol.

Je me retourne pour être face à lui. Je pose mes mains sur son visage pour essayer de sentir les expressions de ses traits.

— Mais ton patron ne dirait rien ?

Il hausse les sourcils.

— Quel patron ?

Cette fois, c'est moi qui ai des rides qui se forment sur mon front.

— Tu sais... celui qui te paie pour travailler. C'est généralement à ça que sert un patron.

Cette fois, je le fais rire.

— Abbi, je n'ai pas de patron. C'est moi le patron de ma boîte. Moi, Chase et Scott, nous dirigeons notre société à parts égales.

— Ah bon ? J'avais cru comprendre que tu avais un poste important, vu que tu travaillais à distance et que généralement les employés de base ne peuvent pas

partir plusieurs semaines comme ça, sans date de retour précise. Mais je ne te pensais pas si... important.

Ses doigts tentent de lisser le V qui s'est formé entre mes sourcils. Je ne sais pas pourquoi je me sens légèrement contrariée. C'est idiot. Bon, d'accord, il dirige sa propre société. Société qui doit bien marcher si elle possède un avion privé. Bon... Avouons-le, cela réveille en moi mon sentiment d'insécurité. Il est beau, je le sais depuis le début. Intelligent, ça non plus, pas besoin d'être devin pour l'avoir remarqué. Mais maintenant je découvre qu'il est riche. Et la question à un milliard : qu'est-ce qu'il fait avec moi ? C'est bien connu que le pouvoir et l'argent attirent toutes les plus belles femmes du monde. Si en plus, on ajoute la beauté, la sexy attitude... et le fournisseur officiel d'orgasmes cataclysmiques... Aïdan doit être courtoisé de toutes parts. Alors, pourquoi moi ?

— Qu'est-ce qui se passe dans ta jolie tête ? me demande-t-il de sa voix douce.

— Je...

Impossible de le lui dire. Je suis ridicule avec mes complexes. Je dois profiter de l'instant. Peu importe que ça dure un an, un mois... une semaine. Je ne peux pas prédire l'avenir, mais je ne peux pas perdre de temps à douter. Pour l'instant, il est avec moi, pas avec une autre. Il faut que je prenne sur moi pour éloigner mes doutes.

— Je me disais que ça ne serait pas vraiment écoresponsable de faire voler un avion à travers le pays juste pour une personne alors qu'elle peut très bien prendre un vol commercial, je lui réponds avec un petit sourire.

— Comme tu veux. Mais ce n'était pas complètement désintéressé. Je ne veux pas que tu rentres chez toi. Je voudrais qu'on reste encore un peu ensemble, tous les deux. C'est dimanche et nous ne nous sommes pas vus depuis deux interminables semaines.

— Je crois que j'ai besoin de Betty pour me réhabituer à cette vie citadine. Au moins un ou deux jours. Je... J'ai encore un peu peur d'être seule. C'est immense et bruyant. Je dois me réapproprier les rues, le métro, la foule...

— Je comprends, mais je suis là.

Jusqu'à quand ?

— Mais tu as ton travail !

— Je peux travailler ici ou ailleurs. À part une heure de temps à autre pour les réunions, je suis à ta disposition.

— C'est gentil, mais je ne veux pas être un boulet pour toi. C'est mieux si tu vas au travail normalement, et puis, si tu veux qu'on se voie le soir, ça sera avec plaisir.

— Tous les soirs ? Et les week-ends ?

C'est sorti si spontanément que ça me fait glousser.

Il veut passer du temps avec moi.

— Tout le temps que tu veux, je lui réponds en l'embrassant sur sa délicieuse bouche.

Sa main vient fourrager dans mes cheveux, tandis que sa langue vient s'enrouler autour de la mienne dans une danse des plus sensuelles.

— Je crois que je dois prendre une douche et... comme tu l'as fait remarquer, il faut être écoresponsable ; alors, tu vas être obligée de venir prendre la tienne avec moi pour... économiser l'eau.

Sa voix est rauque, et son érection frottant contre mon clitoris m'indique que l'on va faire un peu plus que se savonner.

— Si c'est pour l'écologie... il faut bien faire quelques sacrifices... lui dis-je, déjà haletante.

AÏDAN

Je dois ramener Abbi chez elle et ça me tue. Je viens de la retrouver et je dois déjà la quitter. Ou plutôt, *elle* doit me quitter. Je comprends que ça ne serait pas vraiment correct de laisser Betty seule alors qu'elle a quasiment traversé le pays pour aider Abbi. Mais cela ne m'empêche pas de ne pas aimer cette situation. Dans la voiture, j'essaie de trouver une excuse pour rester avec elle. Je pourrais peut-être les aider à s'installer. Comme elles viennent d'arriver, elles vont avoir besoin de faire des courses. Et puis on est dimanche ; tous les magasins ne sont pas ouverts. Je pourrais les conduire où elles le souhaitent. Une balade à Central Park ? Oui ! Abbi m'a dit qu'elle était venue avec Spider. Il va avoir besoin d'espace pour courir. Je vais tenter cette solution. Mais il vaut mieux que j'attende qu'il y ait Betty. Je suis sûr qu'elle m'appuiera. Du moins, je l'espère. Je ne sais pas si elle m'en veut d'avoir quitté Abbi si brusquement. Si elle m'en veut, c'est mauvais pour moi. La famille est essentielle pour Abbi. Si Betty ne m'aime pas, Ben en fera de même, et je suis persuadé que ça pourrait influencer les sentiments de sa sœur. Merde. J'ai intérêt à me rattraper.

Quand je gare ma voiture en face de l'immeuble, je suis un peu surpris par le quartier. Je sais que New York est une ville relativement sûre, mais je m'inquiète pour Abbi. Brooklyn Heights est sympathique, mais... je suppose que, peu importe où Abbi vit, je m'inquiéterai.

Nous montons l'escalier jusqu'à l'étage qu'elle m'a indiqué. L'immeuble a l'air d'être bien entretenu, c'est déjà ça. Quand Abbi ouvre la porte d'entrée, Spider lui saute dessus, la faisant presque tomber à la renverse. Je la retiens par la taille. Cette attaque en règle a le mérite de la faire rire. J'aime ce son si doux, si cristallin.

— Ah ! te voilà ! crie Betty d'une pièce plus éloignée.

— Oui ! Tu as sorti Spider ? Il est surexcité.

Betty apparaît lorsque je referme la porte derrière moi.

— Salut, Aïdan. Je vois qu'Abbi est toujours en un seul morceau. Donc, tu n'es pas un tueur en série.

— Un peu tard pour t'en réoccuper. De toute façon, je serais incapable de faire du mal à Abbi.

Le regard de Betty me fait bien comprendre que cette affirmation reste à prouver. A-t-elle souffert autant que ce que son amie laisse à penser ? Merde. Je me déteste de lui avoir fait du mal, même sans le savoir.

— Il vaudrait mieux pour toi, me murmure-t-elle en passant près de moi, faisant mine de prendre quelque chose sur la console de l'entrée.

Je ne réponds rien, mais je me promets de tout faire pour ne plus jamais faire souffrir Abbi.

— J'aimerais vous inviter à un déjeuner tardif, mesdemoiselles.

— Enfin, une super idée ! s'exclame Betty. Abbi, tu te changes et on y va ?

— Je me dépêche, sourit l'intéressée.

Lorsque la porte de sa chambre se referme derrière elle, Betty se place devant moi, les bras croisés, et son expression me signifie que je vais passer un sale quart d'heure. Je suppose que je l'ai mérité.

— Est-ce que tu comptes partir encore une fois du jour au lendemain ?

— Non.

— Est-ce que c'est un jeu pour toi ?

— Non.

— C'est à peine si elle se nourrissait. Elle passait ses nuits et ses journées dans

son atelier. Elle dormait si peu qu'on a craint qu'elle ne finisse par s'écrouler.

— Je sais.

— Et comment pourrais-tu le savoir ? s'agace-t-elle, soupçonneuse.

— Parce que c'était la même chose pour moi. Et je vois bien qu'elle a perdu du poids.

— C'est pour ça que tu nous invites à déjeuner ? Tu veux t'assurer qu'elle mange ?

Cette fois, elle est amusée.

— En partie.

— Et l'autre partie ?

— J'ai envie... j'ai besoin d'être auprès d'elle.

— Tu aurais pu passer la journée avec elle, non ? s'étonne-t-elle.

— Abbi ne voulait pas te laisser seule alors que tu es ici pour elle. D'ailleurs, je te dois beaucoup. Merci.

— Ce n'est pas pour toi que je l'ai fait. Et je voulais surtout qu'Abbi retrouve une vie. Une vie qu'elle désire, pas une qu'elle subit. Et pour ça, il fallait qu'elle revienne là où elle était heureuse. Concours de circonstances, tu habites New York.

— C'est pour ça que je te remercie. De prendre soin d'Abbi. Je sais que j'ai...

— ... merdé ? ... été un con fini ? ... été en dessous de tout ?

— Probablement un peu tout ça à la fois.

— C'est déjà pas mal que tu le reconnaises.

— Si je merde encore, je t'autorise à lancer des représailles.

— Tu as une voiture ?

— Euh... Oui.

— Quel modèle ?

— Euh... Porsche Panamera S E-Hybrid.

— Pas mal. Mais si tu n'es pas sincère à propos de mon amie, tu peux déjà dire adieu à ta voiture.

Au moins, je ne pourrai pas dire que je n'ai pas été averti. Je n'ai pas le temps de répondre – même si je ne vois pas bien ce que je pourrais ajouter – qu'Abbi revient. Elle est sublime. Elle porte un jean slim noir, un long pull en fine laine rose pâle qui lui dénude légèrement une épaule. Elle a assorti sa tenue de bottes montantes à talons plats. Ses cheveux sont attachés en une tresse lâche qui

retombe sur sa poitrine. Une véritable apparition. Est-ce qu'un jour j'arriverai à ne pas m'extasier devant sa beauté ? Et dire qu'elle manque de confiance en elle. Abbi est si belle, si forte, si... parfaite. Je m'en veux encore plus d'être parti sans lui demander de venir avec moi. Mais je ne compte pas renouveler cette erreur, ce manque de courage. Et dès que Betty retournera dans le Montana, j'espère bien voir Abbi le plus souvent possible. Tous les jours. Toutes les nuits.

La vie

ABBI

Alors que je redoutais ce retour dans cette mégapole (tout m’effrayait, du bruit à la foule, en passant par la circulation), mais grâce à Betty, qui est restée la première semaine, et bien sûr Aïdan, tout s’est fait naturellement. Simplement.

Betty m’a aidé à me repérer chez moi et dans mon quartier. Nous avons réaménagé mon appartement et ajouté un peu d’équipement pour me faciliter les actes du quotidien. J’ai fait venir du matériel de sculpture et réarrangé mon petit atelier. À l’origine, c’est là que je peignais. Il a donc fallu modifier certaines choses pour les adapter à la sculpture. Avant même que tout soit prêt, j’avais déjà repris mon activité. J’avais hâte de pouvoir exprimer ce que je ressentais à travers cet art.

Aïdan a, lui aussi, été formidable. Il a tout de suite eu un coup de foudre pour mon appartement. Il m’a dit adorer la fresque qui ressemblait beaucoup à la vue qu’il a de sa terrasse, comme si je l’avais prise pour modèle. Cela m’a d’ailleurs émue. C’était étrange... Je me suis dit que, d’une façon fortuite, je savais ce qu’il voyait chaque fois qu’il regardait par sa baie vitrée. Comme un lien invisible. Il m’a dit qu’il aimait également la décoration sobre mais chaleureuse. D’après ce que je sais et ce qu’il m’a décrit, chez lui, c’est plutôt... froid. Il s’y sent bien, mais ne s’est jamais penché sur l’aspect esthétique. Effectivement, quand il m’a fait visiter pour que je repère l’emplacement des meubles, j’ai eu la surprise de constater que, comparé à la surface du loft, qui est immense, il y a vraiment peu de meubles. C’est... pratique pour moi : au moins, je ne me cogne pas toutes les cinq minutes dans une console, un fauteuil ou autre. Un grand canapé, une télé accrochée au mur, un petit meuble sous celle-ci pour les différents appareils vidéo et hi-fi, et rien d’autre. Même pas une table basse. Dans la chambre, il y a le lit qui trône au milieu de la pièce d’une belle taille, deux tables de chevet et,

pour tout ce qui est vêtements, c'est dans le dressing. Pas de commode, de chaise. Il n'y a que la cuisine qui est tout équipée, mais à part l'îlot avec les tabourets de bar, il n'y a rien qui encombre le passage. Il m'a expliqué qu'il n'invitait personne chez lui à part ses deux amis Scott et Chase.

Ces deux-là, je les ai rencontrés assez rapidement. Rencontre assez... étrange.

C'était le jour du départ de Betty. Aïdan avait probablement peur que je ne panique dès que je me serais retrouvée seule et, à vrai dire, je n'en menais pas large. Il m'a amenée passer l'après-midi à Central Park. Nous avons promené Spider. Aïdan a joué avec lui et nous avons mangé des bretzels sous les quelques rayons de soleil annonçant le printemps. Le soir, il a insisté pour nous préparer à dîner chez lui. Spider était de la partie. J'étais un peu inquiète que mon chien ne se sente pas bien dans un nouvel endroit, ou qu'au contraire il en fasse un peu trop. Quand il a pénétré dans le loft, Spider a reniflé quelques coins et s'est installé devant la fenêtre de la terrasse. Soit il était trop fatigué pour faire le moindre dégât, soit il se sentait déjà chez lui. Pendant que mon amant préparait son plat fétiche, des tagliatelles au pesto, nous bavardions de tout et de rien, quand, sans prévenir, la porte d'entrée a claqué et de grosses voix graves ont crié :

— Alors, il faut qu'on appelle le NYPD !

— Merde. Ce sont mes amis. Je t'assure que je ne les ai pas invités. Et je te jure qu'ils ne vont pas s'éterniser, m'a promis Aïdan.

— Ah ! Te voilà enfin ! s'est exclamé l'un des deux.

Il m'a semblé reconnaître sa voix... Peut-être était-ce Chase, celui qui avait traîné Aïdan à l'exposition qui m'a permis de le retrouver sans même avoir à le chercher.

— Je comprends mieux pourquoi tu ne réponds pas à nos appels, a ajouté une voix que je ne connaissais pas.

— Abbi, je te présente les deux personnes les plus chiantes du monde, mais qui sont également mes meilleurs amis. Scott et Chase, que tu connais déjà. Enfin... un peu.

— Bonsoir, messieurs, je leur ai dit en tendant la main en direction des voix.

Personne ne l'a saisie. Je sentais qu'il y avait un malaise. J'ai compris qu'Aïdan n'avait pas parlé de moi ou, du moins, n'avait pas dit que j'étais non-voyante.

— Oui, je suis aveugle. Mais rassurez-vous, ça n'a rien de contagieux, j'ai tenté de détendre l'atmosphère maladroitement.

Et sans y prendre garde, l'un des deux m'a prise dans ses bras et fait un bisou bruyant sur la joue.

— Pas contagieux, c'est sûr. Mais je comprends mieux pourquoi il ne nous a presque rien dit à ton sujet. Il avait peur de la concurrence, m'a taquinée Chase.

J'ai tout de suite intégré que Chase était beaucoup plus volubile que ses deux amis. Aïdan m'avait dit que c'était lui qui était responsable du côté commercial dans leur société et j'ai tout de suite senti qu'il était parfait pour ce job.

— Chase, arrête un peu ! Tu vas mettre Abbi mal à l'aise, a grondé Scott.

Le troisième membre de l'équipe de choc est, quant à lui, beaucoup plus sérieux et... coincé ? Mais il tient beaucoup à ses deux amis, il n'y a aucun doute là-dessus. S'il n'a pas été aussi chaleureux que Chase, il m'a tout de même fait une bise sur la joue.

Finalement, ce soir-là, ils sont restés manger avec nous, au grand dam d'Aïdan qui a grogné toute la soirée. Il s'est progressivement calmé quand il a vu que j'étais heureuse de faire la connaissance des deux personnes qu'il aime le plus.

Un jour, Aïdan m'a expliqué que sa famille n'était pas ce qu'on pourrait qualifier d'*aimante*. Il est fils unique. Son père avait un poste important qui l'obligeait à voyager sans arrêt d'un continent à l'autre. Sa mère le suivait parfois et passait le reste de son temps à étoffer son carnet d'adresses. Aïdan a été élevé par des nourrices, qui changeaient régulièrement, car sa mère avait peur qu'il ne s'attache trop à quelqu'un d'autre qu'elle. Résultat, aujourd'hui, son père est à la retraite, mais il continue de voyager sans arrêt. Et il se fait accompagner de sa femme qui n'a plus besoin de jouer à la mère de famille attentive à l'éducation de son fils. Aïdan m'a dit qu'il considérait Scott et Chase comme sa véritable famille. La famille qu'il s'est choisie. C'est à ce moment-là que j'ai compris pourquoi il avait du mal à parler de sentiment.

Aujourd'hui, ça fait un peu plus d'un mois que je suis à New York et donc que je sors avec Aïdan. Nous nous voyons quasiment tous les jours. Il reste chez moi quand je n'ai pas fini de sculpter. Il en profite alors pour travailler un peu sur son ordinateur, ou bien il lit en écoutant de la musique. Je sais aussi qu'il m'observe souvent quand je modèle l'argile pour lui donner vie. Il m'a dit à plusieurs reprises qu'il adorait ce que je faisais. Il est la seule personne que j'ai laissée

pénétrer dans mon univers. Tout le monde a pu voir mes peintures, mais une seule personne a vu mes sculptures. J'ai confiance en Aïdan. Si vraiment c'était horrible, il me le dirait. Après, il y a une marge entre plaire à son amant et plaire à des amateurs d'art et des professionnels. Quand Aïdan m'a posé des questions sur mes tableaux, dont certains sont présents dans mon appartement, je ne suis pas entrée dans les détails. Quoi dire ? J'étais une artiste en vogue, mais telle une danseuse étoile qui se casse le genou, eh bien... j'ai vu ma carrière se terminer avant même d'avoir atteint le sommet. Il m'a demandé si je voulais bien lui en offrir une pour l'accrocher dans sa chambre. Ça m'a fait plaisir qu'il aime mon travail.

J'aime beaucoup ma nouvelle vie. Je me sens à l'aise quand je circule avec Spider. Le métro ne m'effraie plus. Tous les soirs et toutes les nuits, je suis avec Aïdan. Chez moi ou chez lui. C'est parfait. Mais alors, pourquoi ai-je ce petit pincement au cœur quand je pense à notre relation ?

Il ne t'a jamais dit qu'il t'aimait.

Mais je sais que c'est parce qu'il ne sait pas exprimer ses sentiments et qu'il vit notre relation au jour le jour. Il n'aime pas se projeter. Je le sais. Mais ce n'est pas parce que je le sais que ça ne me fait rien. J'assume le fait de faire partie de ces femmes qui ont besoin d'être rassurées sur les sentiments de leurs partenaires. Mais je ne veux pas le brusquer. S'il le fait un jour, ça sera de sa propre volonté.

AÏDAN

— Hé ! mec ! Comment ça va ce matin ?

Chase trouve toujours le temps pour venir m'empêcher de travailler, ces derniers temps. À croire qu'il n'a pas de travail, lui.

— Il faudra que tu m'expliques pourquoi depuis quelque temps tu viens me saluer tous les matins, je réplique sans même lever la tête de mon écran.

Depuis qu'Abbi est dans ma vie, je fais de mon mieux pour faire tout ce que j'ai à faire pendant les heures de bureau, pour profiter d'elle le soir et le week-end. Avant, peu importait que je travaille le jour ou la nuit. Sauf que maintenant, j'ai d'autres choses plus importantes à faire quand je sors du building qui abrite notre entreprise.

— Jamais content ! Quand tu ne me vois pas, tu pleures et, quand je viens, tu râles.

— Sauf que je ne pleure pas, et surtout pas pour tes absences, et, deuxièmement, ce ne sont pas quelques visites sporadiques mais quotidiennes. Alors, je finis par m'inquiéter. Aurais-tu quelque chose à me dire ?

— En réalité, c'est plutôt pour venir profiter de ta bonne humeur ou du moins de tes bonnes ondes.

— Quoi ?

Là, il a réussi à me faire quitter mon écran du regard.

— Tu n'as même pas remarqué que depuis qu'Abbi s'est réinstallée à New York, tu es plus... Comment le formuler sans que tu prennes la mouche ?... Heureux ?

— Heureux ?

— Oui, tu sais, ce sentiment étrange qui fait que les personnes atteintes de cette maladie sourient sans cesse... rêvassent parfois avec un rictus béat. Comme certaines maladies, j'espère que c'est contagieux. Je n'irais pas jusqu'à te rouler une pelle pour choper ton virus, mais j'aimerais connaître ton secret. En même temps, je crois bien le savoir.

— Si tu le sais, tu pourrais en faire profiter un pauvre malade qui ne savait même pas être atteint par un virus qui lui donne l'air idiot.

— Oh ! mais tu le sais ! C'est inconscient, c'est tout. Et le virus s'appelle Abbi !

— Elle va être contente quand je vais lui raconter que tu l'as comparée à un virus. Je ne suis pas sûr qu'elle accepte encore que tu viennes t'incruster pour dîner.

— Elle est trop gentille pour ça et elle m'adore !

Je ne le lui avouerais jamais, mais il a raison. Abbi adore Scott et Chase. Et ces deux idiots sont gagas devant elle. Quand nous sommes tous les quatre réunis, ils agissent comme des grands frères surprotecteurs. Et elle le leur rend bien. Abbi s'est intégrée à notre trio de façon si naturelle que c'en est troublant. C'est la première fois qu'une femme se joint à nous. Même quand je sortais plus ou moins avec Hope, elle n'était jamais présente pour nos sorties ou même les simples dîners entre amis. Jamais. Il n'y a jamais eu qu'Abbi.

— Peut-être qu'elle t'adore, mais pas autant que moi !

— Oh ! mais c'est nouveau, ça ? Tu crois qu'elle est amoureuse de toi, maintenant ? rit-il.

Amoureuse.

Amour.

Je suppose qu'elle tient à moi, sinon elle ne serait pas là. Donc, elle éprouve des sentiments pour moi. Mais amoureuse ?

— Tu sais, entre nous, c'est au jour le jour. On ne se projette pas dans l'avenir. Nous sommes bien ensemble. Point.

— Oh ! je vois.

— Et tu vois quoi, monsieur le médium ?

— Je vois que tu as une trouille bleue du mot « amour » et de tous ses dérivés.

— Comment ça ? je lui réponds, sincèrement perplexe.

— Amour, aimer, amoureux, amoureuse, amour toujours, amour éternel...

— Pas la peine de me réciter le dictionnaire. Pourquoi crois-tu que j'ai la trouille ?

— Tu lui as déjà dit que tu l'aimais ?

— Euh... Non. Mais on se voit tous les jours, on vit quasiment ensemble soit chez moi, soit chez elle.

— Et tu crois que ça suffit ? Que ça *lui* suffit ?

— Pourquoi pas ? Elle me l'aurait dit sinon ?

— Mais bien sûr ! Une femme qui demande à son homme : « Au fait, pourquoi tu ne me dis pas que tu m'aimes ? » Si elle dit ça, c'est forcément biaisé. Au mieux, elle lui aura arraché un pauvre « Je t'aime » forcé ; au pire, il se casse par peur de l'engagement. Entre les deux il y a le « Je t'aime » version mensonge. Bref, perdante à tous les coups. Les filles devraient recevoir un genre de mode d'emploi des hommes lorsqu'elles deviennent majeures. Et dans le top dix des trucs à ne pas faire, il y aurait demander si leur copain les aime avant qu'il ne l'ait dit spontanément. Ça et aussi de les accompagner faire du shopping le jour du *Black Friday*.

La tension provoquée par sa remarque sur ma supposée peur retombe un peu avec sa dernière phrase.

— Bon, allez ! Assez papoté ! Je retourne voir des personnes qui travaillent vraiment. Pas comme toi, qui passes ton temps à jacasser comme une fille.

— C'est ça. Va emmerder quelqu'un d'autre. Pourquoi pas Scott ?

— Il ne me laisse pas entrer dans son bureau, lui. Sa secrétaire a pour ordre de me barrer la route au péril de sa vie. Je crois qu'il lui file une prime de risque

pour ça. Et ses cent kilos pour un mètre quatre-vingts me tiennent à distance. À croire qu'il ne l'a recrutée que pour sa carrure. Le bruit court qu'elle était lanceuse de poids dans les pays de l'Est.

Cette fois, je ris franchement. Chase, ou comment mettre tout le monde à l'aise même en leur disant des choses déplaisantes.

Il quitte mon bureau le sourire aux lèvres. C'est contagieux, mais dès que la porte se referme sur lui, ce sentiment disparaît. J'aurais peur de dire ce que je ressens, d'après lui. *Non !* Enfin, pas vraiment. Je ne parle jamais sentiments. Pour cela, il aurait fallu que je sache le faire. Mes parents ne m'ont jamais parlé d'amour. Je n'ai jamais entendu mon père dire à ma mère qu'il l'aimait. Et réciproquement. Aucun des deux ne me l'a jamais dit. Et puis l'amour, c'est quoi ? Oui, j'aime être avec Abbi. Je sais que je suis heureux de savoir que je la retrouverai le soir après une journée de travail. J'aime passer du temps avec elle. Nos balades dans Central Park avec Spider. Quand elle est concentrée sur ses mains qui sculptent et modèlent l'argile. Elle est extrêmement douée. Je passe des heures à l'observer tellement c'est beau. Elle est belle.

Alors, oui, j'aime tout ça. Oui, je l'aime. Mais de là à le lui dire... En serais-je capable ?

Révélation

AÏDAN

Parfois, je repense à ce que m'a dit Chase. Exprimer ses sentiments... Mais je n'en vois pas l'utilité. Tout est si parfait entre Abbi et moi. Les nuits à ses côtés sont si parfaites, tout comme chaque moment passé ensemble. Pourquoi prendre le risque de changer quoi que ce soit quand tout va bien ?

Le week-end dernier, je devais aller voir un sous-traitant à Miami. J'ai proposé à Abbi de m'accompagner et, si mon rendez-vous professionnel était des plus rébarbatifs, le reste du temps était merveilleux. Nous avons confié Spider à Scott, qui a joué les dog-sitters pendant deux jours, à son grand dam. Nous avons découvert la ville ainsi que la région. Je décrivais tout ce que je voyais à Abbi qui buvait mes paroles. J'essayais de retranscrire chaque impression. J'ai eu l'impression de vivre les choses plus pleinement, car je me concentrais sur les détails pour qu'elle puisse se faire une représentation mentale de ce qui se trouvait autour de nous. Et la nuit à l'hôtel... Ouah !... Je n'aurais jamais cru que l'on pouvait désirer quelqu'un chaque jour un peu plus. C'est à peine si nous avons pu nous retenir dans l'ascenseur menant à notre suite. Chaque fois que nous faisons l'amour, c'est le paradis. Nos corps sont faits l'un pour l'autre. Sa peau réagit à mes caresses, et les siennes me rendent complètement fou de désir. Quand Abbi a voulu aller profiter de la piscine de l'hôtel, j'ai cru que j'allais péter un câble. Son corps à peine couvert par ce minuscule bikini or... Par chance, il n'y avait presque personne à part nous ; donc, j'ai évité la crise de jalousie et les bagarres qui auraient pu en découler. Elle était sublime. Ses formes mises en valeur par ce simple bout de tissu. Sa peau hâlée... ses cheveux détachés qui couraient le long de sa colonne vertébrale... J'ai eu beaucoup de mal à contenir mon érection. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai passé mon temps dans l'eau. Et

s'il n'y avait pas eu un ou deux touristes qui se prélassaient sur les transats, j'aurais volontiers testé le sexe aquatique avec Abbi. *Mon ange*.

Dans l'avion du retour, je lui ai parlé d'une soirée à laquelle je dois assister cette semaine. Un truc caritatif avec vente aux enchères. Notre société participe souvent à ce genre d'action quand l'association défend une cause qui nous tient à cœur. Celle-ci est pour venir en aide aux femmes battues.

— Oui, ça serait avec plaisir, m'a-t-elle répondu avec un grand sourire.

Elle a posé sa tête sur mon épaule et mis ses écouteurs. Nous étions passablement épuisés de notre week-end et nous avions tous les deux besoin d'un peu de repos. J'ai pris son lecteur MP3 et j'ai téléchargé une chanson que j'avais entendue quelques jours auparavant à la radio dans ma voiture en allant travailler. Aux premières paroles de *Toothbrush*¹⁹, Abbi s'est mise à glousser.

— Si c'est pour me dire que tu voudrais que l'on passe la nuit ensemble, c'est oui, bien sûr, m'a-t-elle dit en déposant un baiser sur mes lèvres.

Quand je l'ai entendue la première fois, j'y voyais comme un message. Mais était-ce pour une nuit ? Une seule ?

Le lendemain de notre retour, le réveil a été un peu difficile. Contrairement à nos bonnes résolutions, nous n'avons pas beaucoup dormi. Et un lundi matin, c'est encore plus dur, car il y a toute la semaine de travail qui commence. Avant Abbi, je n'avais jamais eu le moindre problème pour commencer la semaine, sachant que je travaillais de toute façon pratiquement tous les week-ends. Autant dire qu'il n'y avait pas vraiment de début ou de fin de semaine.

Pour éviter d'avoir à retourner systématiquement chez elle, j'ai fait installer chez moi un petit atelier pour qu'Abbi puisse sculpter chez moi. De cette façon, elle n'a pas à faire le matin, le trajet jusqu'à chez elle. Quand je lui ai fait découvrir ce nouvel espace de travail, elle est d'abord restée muette. Elle ne savait visiblement pas comment réagir. Moi-même, j'ai été surpris de faire ça. Mais c'était comme une évidence. Et c'est seulement quand j'ai vu sa réaction, que je me suis demandé si je n'avais pas fait une erreur. Mais les coins de ses lèvres sont remontés, formant le plus magnifique des sourires. Tous les doutes se sont envolés. Depuis, elle a trouvé comment s'organiser entre ses deux espaces. Et je ne m'inquiète plus de la savoir dans les transports tôt le matin à l'heure de pointe. J'avais bien senti qu'elle était gênée de rester chez moi lorsque je partais travailler. Par ce geste, j'ai voulu qu'elle se sente aussi bien chez moi que chez

elle. Par bonheur, ça a fonctionné. Ça reste tout de même une organisation à avoir, mais ça marche. De plus en plus souvent, je me dis que ça serait plus simple si nous n'avions qu'un seul appartement. Mais... serait-ce raisonnable ? Nous ne nous connaissons pas depuis si longtemps que ça. Est-ce qu'il y a un temps imparti pour franchir cette étape dans une relation avant la vie commune ? Est-ce que seulement elle accepterait ? Si je le lui demande et qu'elle refuse... Je ne sais pas comment je le prendrais. Probablement comme un rejet personnel. Non. Il faut prendre son temps. Ne pas brusquer les choses.

— J'y vais, ma belle. Tu penses te lever aujourd'hui ? je la taquine.

Elle est encore couchée. Allongée sur le ventre, nue. Le drap la couvre un peu, ce qui me permet de garder mon sang-froid et ne pas lui proposer de partir travailler avec du retard.

Elle grogne un peu dans l'oreiller. Elle doit être vraiment fatiguée. D'habitude, elle vient prendre le petit-déjeuner avec moi avant que je ne parte. Quand Spider vient lécher sa main qui dépasse du matelas, je réalise qu'elle n'a pas dit un mot.

— Abbi ? Ça ne va pas ? Tu ne te sens pas bien ?

Je commence à m'inquiéter.

— Ça va. Je suis juste très fatiguée, me répond-elle d'une voix faible.

— Tu veux que je reste ?

Dis-moi oui, s'il te plaît. Je ne veux pas m'imposer, mais son état de fatigue me perturbe. N'ayant jamais eu personne de qui m'occuper, je ne sais pas très bien quoi faire ou quoi dire.

— Non. Ça ira mieux après que j'aurai dormi encore un peu.

— OK. Je vais t'apporter ton téléphone et tu ne te lèves pas sans le prendre avec toi. Si tu ne te sens pas bien, tu m'appelles et j'arrive tout de suite. OK ?

— OK, marmonne-t-elle.

— Promets !

— Promis.

— Je t'appelle plus tard pour savoir si tu vas mieux.

Je l'embrasse sur le front. C'est à peine si elle réagit. Je m'éloigne sans la quitter du regard. Je suis tiraillé entre rester pour prendre soin d'elle et la laisser tranquille comme elle me l'a demandé.

Quand j'arrive au bureau, j'hésite à l'appeler. Si elle dort, je vais la réveiller. Comment est-ce possible de se torturer l'esprit comme ça ?

— Salut, toi ! me lance Scott en entrant.

— Salut, je lui réponds sans conviction, encore trop préoccupé.

— Oh ! mais qu'est-ce qui se passe ? Ça ne s'est pas bien déroulé, votre week-end en Floride ?

— Si, très bien. C'est juste qu'Abbi ne se sentait pas bien ce matin. Alors, je me demande si je dois l'appeler, au risque de la réveiller.

— Merde. J'espère que ce n'est rien. Elle avait de la fièvre, mal au ventre, mal à la tête ?

— Non. Enfin, elle ne m'a rien dit. Elle a juste marmonné qu'elle était fatiguée.

— Le plus simple serait de lui envoyer un SMS. Comme ça, elle répond seulement si elle est réveillée.

— Super idée ! Bouge pas, je le fais tout de suite.

Salut, ma belle au bois dormant. Comment te sens-tu ? N'oublie pas qu'un mot et j'accours te préparer un grog ou te faire un massage ou toute autre chose qui te ferait te sentir mieux. A +

J'attends quelques secondes. Pas de réponse.

— Elle n'est peut-être pas aussi rapide que toi pour rédiger des messages. Sois patient.

Nous discutons du boulot. De l'avancée de mes recherches et des différents projets sur lesquels planchent mes équipes. Mais je garde un œil sur mon portable. Au bout d'une demi-heure, toujours rien. Scott se lève pour partir, mais avant de franchir la porte il me sermonne :

— Tu t'inquiètes trop. Elle dort probablement. Ah ! au fait... N'oublie pas la soirée caritative demain soir. Smoking obligatoire. Et j'espère que tu as pensé à demander à Abbi si elle avait quelque chose à se mettre ?

— Euh... Non. En fait, je n'ai pensé à lui demander de m'accompagner qu'hier dans l'avion.

— Aïdan, Aïdan, Aïdan. Tu as de la chance qu'elle ne te largue pas dans la seconde. Une femme a besoin de quelques jours pour se préparer à ce type de sortie. Il lui faut la robe, le maquillage, les chaussures... Bref, ce n'est pas comme une soirée McDo.

— Merci de me rappeler que je suis en dessous de tout. Je vais faire venir quelqu'un pour se charger du stylisme. Chase doit forcément connaître quelqu'un.

Dès que Scott est parti, j'appelle Chase pour lui demander de m'aider à

rattraper le coup. Il m'assure qu'il n'y a aucun problème et qu'il gère tout.

Toujours pas de réponse à midi. Finalement, n'en pouvant plus de m'inquiéter, j'appelle.

Elle répond au bout d'un nombre interminable de sonneries.

— Oui ?

Sa voix est toujours faible. Au moins, elle répond.

— Abbi ? Tu n'as pas l'air d'aller mieux.

— Non, c'est vrai, mais c'est juste un rhume, je pense. J'ai dû attraper un virus ce week-end. Le changement de température peut-être.

— Tu veux que je rentre ?

— Non. Je ne fais que dormir et... dormir.

— Je rentrerai tôt ce soir. À plus tard. Repose-toi.

— Bisous.

Elle raccroche.

Le soir, elle ne va pas mieux. Elle n'a pas de fièvre, mais elle est très fatiguée. Cette nuit-là, je ne dors pas. En réalité, j'ai peur qu'il ne lui arrive quelque chose si je baisse ma garde. C'est probablement idiot, vu que j'ai été absent toute la journée. Mais entre la logique et mon stupide cerveau, il y a une incompatibilité d'humeur depuis quelque temps.

Ce matin, elle va un peu mieux, mais ce n'est pas encore la grande forme.

— Aïdan, je ne pense pas que ça soit une bonne idée que je vienne avec toi à cette soirée. Je me sens encore assez faible. Je risque surtout de contaminer tout le monde.

— Ne t'inquiète pas de ça. Je vais annuler et on se fera une soirée télé.

— Non, non ! Il faut que tu y ailles ! C'est important ! La cause est importante et ça l'est également pour ta société. Je resterai ici et je vais probablement m'endormir cinq minutes après ton départ. Inutile que tu sois ici avec une narcoleptique.

— OK. Je ne resterai pas longtemps. Juste le temps de faire une apparition, serrer quelques mains et faire un chèque, lui dis-je à contrecœur.

— OK. Allez. Va travailler.

Je l'embrasse et m'en vais, toujours aussi dubitatif quant à ce que je dois faire ou pas.

La soirée est comme je m'y attendais : chiant à mourir. Des gens discutent

d'argent, de cours de la Bourse. De beaucoup de choses, mais pas de la cause défendue par l'association. Non pas que j'aie été confronté à la violence envers les femmes personnellement, contrairement à Chase, qui y est vraiment très sensible. Il ne nous en a jamais parlé clairement. Mais Scott et moi avons compris qu'il connaissait quelqu'un qui avait subi ce genre d'horreurs. Alors, ce soir, nous sommes tous les trois présents pour soutenir cette cause.

— C'est dommage qu'Abbi n'ait pas pu venir.

Scott s'inquiète lui aussi.

— Elle ne se sentait pas bien. Je crois bien qu'elle avait de la fièvre ce soir. Elle a nié, mais... ses yeux étaient brillants.

— Elle ne veut pas que tu sois préoccupé.

— Mouais. Comme si ça fonctionnait. Si ça n'avait pas été pour Chase, je ne serais pas ici en ce moment.

— Allez. Viens, on va voir les œuvres exposées. Le temps passera plus vite si on s'occupe.

Nous passons devant des tableaux de style et d'artistes différents. Je ne lis pas les cartouches ; nous ne regardons que les œuvres. Après tout, le principal, c'est d'aimer ce que l'on voit. Que ça nous touche.

Pour l'instant, aucun ne retient notre attention. Ils sont tous de bonne qualité, je ne nie pas. En même temps, je n'y connais pas grand-chose. Tout ce que je remarque, c'est qu'ils ne me transportent pas. Sauf un. Une toile superbe. Une peinture à l'huile. Elle représente un paysage tiré de l'imagination de l'artiste. Les couleurs, les formes, tout est tellement harmonieux. C'est comme si j'étais emporté dans un autre monde. Comme si l'auteur de cette œuvre m'invitait dans sa tête. Dans son cœur. Dans son âme. C'est juste incroyable.

Je reste devant cette toile sans arriver à la quitter du regard. Scott est également subjugué. Nous ne sommes pas les seuls. Plusieurs personnes s'arrêtent pour admirer le tableau.

— Tiens, tiens. Quelle surprise !

Cette voix grinçante me tire de ma rêverie à contrecœur.

Hope.

— Mauvaise surprise ! je lance.

Elle se rapproche pour me faire la bise alors que je recule pour éviter tout contact.

— Oh ! Voyons. Tu me fais toujours la tête ?

— Je ne te fais pas la tête. Je t'ai rayée de ma vie, nuance.

Mon ton est glacial. Je ne comprends même pas qu'elle ne tremble pas de froid devant moi. Au contraire, elle arbore un grand sourire. Un sourire tout aussi faux que ses seins.

— Tout de suite les grands mots. Tu es de retour à New York depuis un moment, il me semble. Si tu veux un peu de compagnie, on pourrait aller dîner un soir, me dit-elle de sa voix mielleuse, à la limite du coma diabétique.

— J'ai quelqu'un dans ma vie et nous vivons ensemble. Alors, si je veux dîner avec quelqu'un, ça ne sera pas avec toi ! je lance.

Elle paraît surprise. Son père a dû l'informer de mon retour, mais ma vie personnelle est restée... personnelle.

Elle réfléchit quelques secondes, puis elle a comme une sorte d'illumination. Son visage est défiguré par la colère.

— Cette handicapée ? Tu as ramené ton petit toutou ?

— Tu ferais mieux de faire très attention à ce que tu dis, Hope, je l'avertis, à deux doigts d'appeler son père pour rompre tous nos accords.

Je ne frappe pas les femmes, mais je peux l'atteindre là où ça fait mal : son portefeuille.

— Hope, si tu ne la fermes pas, c'est moi qui vais te régler ton compte, ajoute Scott qui a assisté à la « discussion ».

— Toi aussi, tu couches avec cette... *aveugle*. Remarque, elle est ici pour une chose ; alors, au moins, qu'elle serve à quelque chose.

Quelle salope !

— La ferme, Hope. Abbi est tout ce que tu n'es pas. Mais surtout, elle est humaine. Pas comme toi qui n'as pas de cœur. Et tu prends ton cas pour une généralité. Ce n'est pas parce que *toi*, tu couches pour obtenir des contrats que toutes les femmes sont des putes.

Elle se contient, mais je vois bien qu'elle est à la limite des représailles physiques. Si elle ne risquait pas de faire un scandale devant toutes les personnes importantes, présentes ce soir, je suis sûr que j'aurais eu droit à une gifle.

Par chance pour elle, un homme vient vers nous.

— Je vois que vous avez été happés par ce chef-d'œuvre.

Je me retourne vers lui, tout comme Scott et Hope qui tente de reprendre son

calme.

— Oui, effectivement. C'est étrange, j'ai l'impression de reconnaître le coup de pinceau, mais il n'y a rien écrit dans le cartouche.

— Oui, c'est parce que c'est la dernière toile en circulation d'une jeune artiste.

— Pourquoi dernière ? demande Scott.

— Elle a disparu du circuit depuis quelques mois, et personne ne sait ce qu'elle est devenue.

— C'est dommage, j'aime beaucoup et, d'après ce que je vois, nous ne sommes pas les seuls, je rétorque.

— Je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Roberto. Je suis le propriétaire de cette galerie, ainsi que d'autres à travers tout le pays. Et pour répondre à votre question, oui, elle avait un réel talent. Ses toiles se vendent très cher.

— Combien vaut celle-ci ?

— Le prix de lancement pour la vente aux enchères est de cent mille dollars. Mais les siennes peuvent monter cinq fois plus haut.

— Ouah ! Il faut vraiment être stupide pour arrêter quand ça rapporte autant, ricane Hope, visiblement encore perturbée par notre confrontation.

Elle n'aurait jamais parlé ainsi devant un étranger, au risque de montrer son côté garce qu'elle réserve aux intimes.

— Et comment se nomme cette artiste ? demande Scott.

— Elle signait Abigail C.

Quoi ? Le choc. Et j'ai comme l'impression que Scott est, lui aussi, saisi par l'annonce. Abbi ? *Mon Abbi* ?

— Qu'est-ce qui se passe, messieurs ? Vous la connaissez ?

— Oui. Très bien même.

Hope, elle aussi, vient de comprendre qu'Abbi et Abigail C. sont une seule et même personne.

Je savais qu'Abbi était très talentueuse. J'ai vu quelques-unes de ses œuvres et c'était vraiment exceptionnel. C'est d'ailleurs certainement pour cela que cette toile m'était en quelque sorte familière. Mais je ne me doutais pas qu'Abbi avait autant de succès en tant que peintre. C'est si rare qu'une jeune artiste perce dans ce milieu très fermé, si tôt dans sa carrière.

— Si vous la connaissez, est-ce que vous savez si elle peint toujours ? Je serais plus qu'intéressé ! s'exclame le galeriste avec enthousiasme.

Et si...

19. *Toothbrush* : DNCE.

Rivale

ABBI

Je ne sais pas ce que j'ai attrapé à Miami, mais c'est étrange. Lundi matin, c'est comme si je ne pouvais rester plus de cinq minutes éveillée. Je me suis forcée à me lever, vers midi, je crois. J'ai pris une douche en espérant que je me sentirais mieux. Parfois, un peu d'eau chaude et on est de nouveau sur pied. Mais là... j'ai vraiment eu peur de ne pas tenir debout jusqu'au bout. Je suis tout de même parvenue à me remettre au lit juste après m'être lavée. Résultat, je me suis rendormie aussi sec.

À un moment, j'ai été réveillée par un appel d'Aïdan. Il m'avait envoyé plusieurs messages et, commençant à le connaître, je savais qu'il était inquiet. Je l'ai rassuré autant que je le pouvais.

Le problème – ou plutôt *mon* problème – est que j'ai toujours ce manque de confiance en moi. Aïdan est tellement parfait. Il est gentil, compréhensif, attentionné. Et quand nous faisons l'amour, c'est juste... ouah ! C'est pour cela que je me demande souvent pourquoi moi ? Avant, j'aurais compris un peu mieux. Mais maintenant... Mes cicatrices, loin d'être anecdotiques, défigurent mon corps de façon irréversible. Elles restent boursouflées et irrégulières. Ce ne sont pas de simples lignes qui pourraient s'atténuer avec le temps. Non. Elles ne s'amélioreront pas. Jamais. Les médecins m'ont dit qu'avec tout ce que j'avais subi, il ne fallait pas envisager de chirurgie plastique avant plusieurs années.

J'ai déjà du mal à les toucher moi-même ; alors, que quelqu'un d'autre le fasse... Et que cette personne ait envie de moi malgré elles... c'est tout bonnement inconcevable pour moi. Je ne vois pas l'expression d'Aïdan quand il me voit nue et, d'ailleurs, je préfère que ce soit ainsi. J'ai trop peur de ce que je pourrais y lire. Du dégoût probablement. Pourtant, il arrive à me faire croire que ça lui est égal. Parfois, j'en oublie même mes complexes grâce à lui.

Mais s'il n'y avait que ça. Ma cécité complique chaque geste du quotidien. Même si je suis devenue beaucoup plus autonome et que je m'améliore chaque jour un peu plus, tout demande une organisation particulière. Rien que notre week-end en Floride en a été la preuve. Visiter une ville oblige Aïdan à me décrire ce qui nous entourait. Flâner au gré de nos pas n'est pas simple. Comme c'est un homme adorable, il m'expliquait tout ce qu'il voyait et ressentait. J'ai apprécié plus que de raison. Mais combien de temps ce sursis va-t-il durer ? Il est évident que, d'ici quelques semaines, quelques mois – quelques années si j'ai de la chance –, il se lassera. Il trouvera ça trop pesant. Alors, il sortira seul. Je resterai seule et il s'apercevra que c'est bien plus simple comme ça. Il ne me quittera probablement pas immédiatement, mais avec le temps... il trouvera quelqu'un de moins compliqué. Ce n'est même pas une possibilité mais une fatalité. Ça ne peut pas finir autrement.

Le problème est que je n'ai pas le courage de mettre fin à notre relation alors que j'en connais l'issue. Je suis amoureuse. Je le sais. Comme je sais qu'à la fin je serai effondrée. Probablement qu'il serait plus judicieux de ne pas m'attacher un peu plus chaque jour, et rompre pour essayer de préserver mon cœur. Mais si j'ai appris quelque chose avec mon accident, c'est qu'il ne faut pas penser à l'avenir. On ne sait pas ce qu'il nous réserve et encore moins quand tout s'arrêtera. Alors, il faut profiter de ce qu'on a. Peu importe ce que cela pourrait entraîner.

Ce matin, en plus d'être épuisée, j'avais de la fièvre. Avant qu'Aïdan ne parte travailler, j'ai pris du paracétamol. Heureusement, la température a chuté un peu avant qu'il ne se rende compte que j'en avais. Je préfère ne pas aggraver ce sentiment qui me donne l'impression d'être un poids. S'il s'était aperçu que c'était monté à presque quarante, il n'aurait jamais accepté d'aller travailler. Par ma faute. Je sais que je suis bizarre. Beaucoup de filles auraient sauté sur l'occasion pour se faire chouchouter par l'homme qu'elles aiment. Et je mentirais si je disais que je n'aurais pas apprécié. C'est juste que je veux qu'il vive comme il aurait vécu si je ne l'en avais pas empêché. Alors, il est parti, comme je le souhaitais. J'ai passé la journée avec de la fièvre. L'alternance paracétamol et ibuprofène ne me laissant que quelques instants de répit avant une remontée de la température. J'espère que ce n'est pas une sorte de grippe. Et si c'est ça, que je n'ai pas contaminé Aïdan. Il aurait fallu que je sorte un peu, ne serait-ce que pour

promener Spider, mais j'en étais incapable. Quand Aïdan est rentré vers six heures, j'ai essayé de donner le change. J'avais réussi à enfiler des vêtements alors que ma peau était ultrasensible à cause de la fièvre. À la limite de la douleur. Quand il m'a demandé si j'étais sûre de ne pas vouloir venir à la soirée de charité, je lui ai rappelé que ce n'était pas très prudent que j'y aille dans mon état. Je risquerais de refiler mes microbes aux autres invités. Je sais que cet événement est très important pour Aïdan et ses amis, Scott et Chase. Et évidemment, il s'agit d'une vente aux enchères d'œuvres d'art. Je me sens tellement de trop dans ces circonstances. Aïdan va retrouver là-bas des clients, des partenaires en affaires et, si j'y allais, même en bonne santé, il serait probablement gêné. C'est peut-être pour cela qu'il ne m'en a parlé que deux jours avant. J'aurais eu peu de temps pour trouver la tenue et tout ce qu'il aurait fallu. Je n'ai pas pu m'empêcher de me demander s'il n'avait pas fait exprès. Certes, ce soir, il n'a pas eu besoin d'une autre excuse. Mon état de santé a suffi à me dispenser d'y aller. Mais sans grippe, est-ce que je serais parvenue à être présentable ? J'aurais pu demander à Emmy de m'aider, mais elle est en déplacement pour quelques jours encore. Comment aurais-je bien pu faire pour m'acheter une robe habillée, me maquiller, me coiffer ? J'aurais fait honte à Aïdan et probablement à Scott et Chase.

Finalement, quand il est parti après m'avoir dit qu'il rentrerait tôt, il n'avait pas l'air si déçu que ça. Sa voix était calme, il souriait presque. Est-ce que je me fais des idées ?

Après avoir lancé *Weak Heart*²⁰, je me dirige vers la douche pour me débarrasser de cette moiteur qui a recouvert ma peau à cause de la fièvre. Je voudrais que, quand Aïdan rentrera, je sois suffisamment en forme pour passer un peu de temps avec lui et faire autre chose que parler médicaments et état de santé. Le savon et l'eau chaude me font du bien. Je me sens un peu mieux. J'enfile le peignoir en soie que j'avais acheté il y a plusieurs années maintenant, dans une friperie du quartier de Chinatown. Il est souple sur ma peau encore particulièrement sensible.

Dans la cuisine, je me prépare un thé et m'installe sur le canapé du salon. Spider se cale par terre juste à mes côtés. À part la musique, rien ne vient perturber la quiétude de l'appartement. Je repense à une question d'Emmy il y a quelques jours alors que nous prenions un café.

— Au fait, tu ne m’as pas dit quand il t’a dit pour la première fois qu’il t’aimait. J’ai d’abord été surprise par son interrogation. Et c’est un peu gênée que je lui ai répondu.

— Il ne me l’a jamais dit.

— Oh ! Et... toi ?

— Non plus. J’attends qu’il fasse le premier pas. Je ne veux pas qu’il se sente obligé de me dire la même chose. Je préfère attendre que ça vienne de lui.

— Pourtant, il paraît évident qu’il ressent quelque chose pour toi.

— Oui. Probablement. Mais c’est vrai que je me pose parfois des questions. Ça semble puéril, mais j’aimerais qu’il me le dise.

— Ce n’est pas puéril du tout. C’est normal de vouloir l’entendre puisque ça fait un moment que vous sortez ensemble. Mais c’est vrai qu’il vaut mieux le laisser faire. Je suis sûre que ça ne va pas tarder, ne t’en fais pas.

Quand je repense à l’intonation de la voix de mon amie, je me demande si elle ne m’a pas dit ça uniquement pour ne pas que je doute *encore plus*. Il m’a déjà raconté un peu son histoire avec cette fille, Hope. Il ne lui a jamais dit qu’il l’aimait. En réalité, il m’a expliqué qu’il ne l’aimait tout simplement pas. Pas comme dans « amour ». Ils passaient du temps ensemble, mais il n’était pas amoureux. D’ailleurs, quand il l’a quittée, il n’a pas été triste ou déprimé. Il a juste tourné la page et l’a rayée de sa vie. Est-ce qu’il fera la même chose avec moi ? Quand il en aura assez, ou qu’il aura rencontré quelqu’un d’autre ? Est-ce que je le supporterai ? Les deux semaines de séparation ont été très dures pour moi alors que l’on venait à peine de se rencontrer. Maintenant, mes sentiments se sont renforcés. Énormément. Trop ?

La sonnette me tire de mes sombres pensées. Je demande l’heure à mon portable. Il est déjà presque minuit ! Aïdan n’est pas encore là ? Il m’avait dit qu’il rentrerait tôt. Qui cela peut-il bien être à cette heure ? C’est forcément Aïdan. Il a oublié ses clés. Je me dirige vers la porte et l’ouvre.

— Aïdan, heureusement que j’étais réveillée. Comment aurais-tu fait pour rentrer sinon ?

— Ce n’est pas Aïdan.

Cette voix ! Hope ?

— Tu m’as reconnue, n’est-ce pas ?

Avant même que je n’aie le temps d’ajouter quelque chose, elle me pousse de

son chemin pour entrer. *Merde*. Qu'est-ce qu'elle fait là et comment la faire partir ?

— Tu te demandes certainement ce que je suis venue faire ici ?

Elle lit dans mes pensées. *Casse-toi !*

— Je ne suis pas venue voir Aïdan puisque je viens de le laisser.

Quoi ?

— Oui, j'étais avec lui à la soirée. Comme tu peux t'en douter, je connais toutes les personnes qui sont invitées à ce genre de manifestation. Mon père est très riche et, quand j'étais toute petite, il m'a appris à me comporter en société. Tout ça pour dire que je suis le genre de femme dont Aïdan a besoin pour ses affaires.

— Il me semble qu'il y a une différence entre les affaires et la vie privée, je rétorque, ayant retrouvé un semblant de raison.

— C'est là où tu fais fausse route. Quand on dirige une société aussi importante que celle d'Aïdan, la vie privée ne va pas sans le business. La preuve en est ce soir. Qui avait-il à ses côtés ? Moi. Pas toi.

— C'est uniquement parce que je ne me sentais pas très bien.

— Oh ! mais tes raisons m'importent peu. À vrai dire, je te remercie. Nos retrouvailles ont dépassé mes attentes.

— Vos retrouvailles ?

— Oui. Il m'en voulait pour notre petite... dispute à cause de toi. Mais il m'a expliqué que, finalement, ce n'était pas bien grave. Il était un peu égaré. Mais en te fréquentant, il a compris que tu étais plus une gêne qu'autre chose. Une aveugle. Franchement, tu croyais que vous alliez vous marier et avoir beaucoup d'enfants ?

Je ne réponds rien. Elle ne fait qu'exprimer mes craintes les plus ancrées. Et si j'ai du mal à croire qu'Aïdan ait pu lui dire ce genre de choses, elle dit ce dont j'ai toujours eu peur : je ne suis pas assez bien pour lui. Je ne suis qu'un poids. Mais ce n'est pas pour ça que je vais me mettre à pleurer devant elle ou m'abaisser à lui demander des détails sur leurs fameuses *retrouvailles*.

— Je répète la question : qu'est-ce que tu es venue faire ici ?

— Je suis venue te prévenir qu'Aïdan va te quitter demain. Vu ce qui s'est passé entre nous il y a quelques heures à peine, cela paraît plus... correct. Il est encore à la soirée pour faire acte de présence après notre petit... intermède.

Ils se sont embrassés ? Ou, pire, ils ont couché ensemble ? Non, impossible.

— Je sais que c'était un peu soudain. Mais tu sais bien comment il est.

— Non, je ne sais pas. Dis-moi.

— Eh bien, quand il a envie de quelque chose, rien ne l'arrête. Il m'a expliqué qu'avec toi, ça allait être un peu délicat. Larguer une handicapée... Il se sent un peu mal.

— Je me doute, je crache, amère. En même temps, il a l'habitude, il t'a bien jetée une fois, toi, la handicapée du cerveau. Parce que, pour être aussi salope, ça relève de la pathologie. Maintenant, si tu n'as rien d'autre à me dire, tu peux te casser.

— Oh ! ne t'inquiète pas, je m'en vais. Mais j'espère que tu n'as pas trop d'affaires à déménager parce que je compte bien m'installer ici rapidement. Aïdan veut qu'on passe à la vitesse supérieure maintenant qu'il a compris que c'est moi qu'il aime. Adieu.

La porte claque. Elle est partie. Je reste un moment sans bouger. Je suis sonnée par ces propos. Elle pourrait avoir menti. Ça ne peut être que ça. Aïdan avec Hope ? En théorie, c'est possible. Et Aïdan qui n'est toujours pas rentré.

Je décide finalement de lui envoyer un message pour savoir où il est.

Tu rentres bientôt ?

Pas de réponse immédiate. S'il est encore à la soirée, il n'entend peut-être pas son téléphone. En même temps, il sait que je suis souffrante et que je pourrais avoir besoin de lui. Je suis complètement perdue. Et cette fièvre qui augmente. Je n'arrive plus à y voir clair. Les paroles de Hope reviennent en boucle dans ma tête et je ne fais plus la différence entre ce que je sais et ce qu'elle m'a dit.

Vingt minutes plus tard, mon téléphone m'informe qu'il y a un message.

Je suis encore à la soirée, mais je rentre bientôt. Ne m'attends pas. Je dois te parler demain matin et il faut que tu sois en forme.

Il veut me parler. C'est mauvais signe. Quand quelqu'un dit ça, c'est pour vous préparer à l'annonce d'une rupture. Et en plus, il veut que je ne sois plus une loque grippée pour que je puisse encaisser. Exactement comme Hope me l'a dit. Est-ce que c'était la vérité ?

Je peux à peine réfléchir. J'appelle Emmy. Je ne me préoccupe même pas de la réveiller. Je suis trop angoissée.

— Abby ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle se doute, vu l'heure, que c'est important.

— Je crois qu'Aïdan m'a trompée et qu'il compte me quitter demain matin.

Ma voix est plate, atone. C'est comme si je lui parlais de la pluie et du beau temps.

— J'arrive.

Elle raccroche. Elle n'habite pas très loin. D'ici dix minutes, elle sera là et elle m'aidera à y voir plus clair. Pendant ce temps, je ne cesse de me dire que je dois partir. Je ne veux pas attendre Aïdan. Je ne veux pas l'entendre chercher ses mots pour me larguer.

Putain de fièvre ! Tout se bouscule dans ma tête, mais une seule pensée ressort : *partir*. Je dois prendre du recul loin de lui.

20. Zara Larsson.

Disparition

AÏDAN

Merde ! Deux heures du matin. Je n'ai pas vu le temps passer. Ma discussion avec le galeriste a été plus longue que prévu. Beaucoup plus longue. Il faut dire que, passé le choc de découvrir à quel point Abbi est reconnue pour son travail, je ne pouvais pas ne pas parler d'elle avec cet homme qui la connaissait bien à travers son art. Je savais qu'elle avait du talent, mais il y a toujours une marge entre le fait d'apprécier quelque chose et celui que beaucoup de gens partagent cette opinion. Je ne suis que plus fier d'elle. Non seulement elle a réussi à survivre à la difficile épreuve qu'elle a traversée il y a peu, mais en plus elle a le don précieux de créer la beauté, celle dans laquelle les gens s'immergent.

J'ai expliqué à Roberto, le galeriste, ce qui avait éloigné Abbi de la peinture. Il a vraiment eu l'air affligé en l'apprenant. Il m'a demandé si elle allait mieux. Quand je lui ai dit qu'Abbi était aveugle depuis l'accident, il s'est inquiété de savoir comment elle avait surpassé sa cécité. Je lui ai répondu que petit à petit elle s'habitue. Bien entendu, elle ne peint plus et, pour quelqu'un dont la vie était de voir ce qui l'entourait... Quand j'ai évoqué les sculptures qu'elle a réalisées depuis quelques semaines, une lueur d'intérêt est apparue dans ses yeux.

— Bien entendu, je ne peux pas vous dire si c'est aussi bon que ses peintures, n'étant pas qualifié pour ça. Mais en tant que néophyte, je crois que c'est vraiment bon. Elle a un don pour représenter avec ses mains ce qu'elle *voit* dans sa tête. Elle m'a montré un buste qui me représentait, et c'était bluffant de ressemblance. Pas moyen de savoir que la personne qui l'a fait ne *voit* pas vraiment.

— Il faut absolument que je les examine. Elle pourrait faire une deuxième carrière. Peut-être même encore plus importante. Au début, je suppose que c'est normal qu'elle représente ce qu'elle connaît, mais après, elle pourrait très bien s'affranchir de la réalité pure. Vous devez me la présenter.

Finalement, nous avons parlé encore un bon moment. Il m'a montré les toiles d'Abbi qu'il avait et, sur Internet, d'autres qui ont déjà été vendues.

J'ai fait la meilleure enchère pour la toile qui était en vente. Il était hors de question qu'elle atterrisse chez quelqu'un d'autre. C'est ce tableau qui a obtenu le montant le plus élevé. Quand je vais le raconter à Abbi, je pense qu'elle sera contente. Chase, en tout cas, était aux anges. Il compte appeler Abbi demain pour la remercier d'être aussi douée. Il était comme un enfant devant une montagne de jouets le matin de Noël. La cause défendue lui tenant particulièrement à cœur, il était au septième ciel. Et pourtant, pour une fois, ce soir, il est rentré seul.

Le seul point noir de la soirée était la présence de Hope. Quand je sortais avec elle, je ne me suis jamais imaginé qu'elle pouvait être une telle garce. Et encore, ce terme est beaucoup trop faible pour correspondre à ce que je pense d'elle. Scott, ayant assisté à toute la scène aux premières loges, veut rompre tout contact avec Hope et sa famille. Je pense que, dès la première heure demain matin, le père de cette... plaie risque d'avoir des nouvelles de mon avocat préféré. Ce que cette fille n'a jamais vraiment compris, c'est qu'elle et son père sont remplaçables. Très rapidement. L'inverse par contre n'est pas valable. Lorsque l'on se séparera d'eux, leur société va perdre gros, sans compter la mauvaise publicité que cela suscitera.

Reste qu'il est deux heures du matin et, même si je suis heureux de la discussion que j'ai eue sur les possibles opportunités pour Abbi, elle m'a manqué toute la soirée. J'ai été si déçu qu'elle ne puisse pas m'accompagner. Sans compter mon inquiétude quant à son état de santé. Je souris quand la radio passe la chanson de Jason Mraz, *I'm Yours*. Oui, il n'y a qu'elle. J'espère qu'elle dort. Je lui ai envoyé un message, mais il y a plusieurs heures de ça, et je n'ai pas vu le temps passer. Je ne voulais pas perdre cette opportunité pour Abbi. J'étais aussi enthousiaste que si cela avait été pour moi. Comme lorsque l'on a signé notre premier contrat après avoir créé notre société, Scott, Chase et moi.

La porte est fermée à clé. Quand j'ouvre et que j'entre, toutes les lumières sont éteintes. Normal. J'allume celle de l'entrée ; les clés sont sur la console. Normal. Spider ne se précipite pas pour m'accueillir. Pas normal. Dans le salon, tout est à sa place. Normal. Rien ne traîne dans la cuisine. Normal. La chambre est déserte. Pas normal.

Le lit est défait puisque Abbi a passé une bonne partie de la journée alitée. Je

me précipite dans la salle de bain, inquiet qu'elle ait pu avoir un malaise. Personne.

Réfléchis, Aïdan. Qu'est-ce qui a pu se passer ? Où peut-elle bien être ?

Je cours chercher mon téléphone et appelle le portable d'Abbi. Rien. Il sonne, mais pas de réponse. J'enchaîne avec un appel à Emmy.

Au bout de quelques sonneries, je tombe sur le répondeur. Je laisse un message lui demandant de me rappeler pour me dire si elle a eu des nouvelles d'Abbi, qu'elle n'est pas à l'appartement et que je m'inquiète.

En même temps que je dis ça, je me souviens qu'elle a son propre logement. Je fonce à ma voiture et prends la route. En chemin, je me demande ce qui a pu la faire rentrer chez elle alors que l'on devait passer la nuit ensemble. De plus, elle est souffrante ; pourquoi a-t-elle pris le risque de sortir avec de la fièvre ? C'est stupide ! Quand je serai rassuré sur son état de santé, elle va m'entendre. Même si elle a pris un taxi, ce n'est vraiment pas sûr, de nuit, surtout qu'elle est souffrante.

Pourquoi ? Cette question revient sans cesse. Est-ce parce que je suis en retard ? Mais alors, cela voudrait dire qu'elle est partie vers minuit ou une heure du matin ?! C'est pire ! Un mélange d'inquiétude et de colère envahit mon esprit qui commence à avoir un peu de mal à se concentrer sur ce qui importe : retrouver Abbi.

Et si elle était à l'hôpital ? Peut-être qu'elle s'est sentie si mal qu'elle a appelé une ambulance... Commençons par le plus simple : son appartement. Je me gare en double file devant l'entrée et je monte les marches quatre à quatre. J'ai beau tambouriner sur la porte, je n'entends rien à l'intérieur. Pas de bruit de pas et, plus inquiétant, pas d'aboiements de Spider. Si elle était là, elle serait avec son chien, et, quand on tape à une porte avec autant d'insistance, cela fait réagir les chiens. J'en déduis qu'elle n'est pas là. Par acquit de conscience, je fais sonner son portable. Rien. Pas de réponse et pas de sonnerie derrière cette porte.

Je retourne dans ma voiture et appelle les hôpitaux pour savoir si elle a été transportée aux urgences. Mais au final, rien. En désespoir de cause, j'appelle Betty. Avec le décalage horaire, ça devrait aller.

— Aïdan ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne trouve pas Abbi.

— Comment ça ?

Je lui raconte la soirée, la fièvre d'Abbi, l'heure à laquelle je suis rentré,

l'appartement désert, le sien également.

— Je ne sais pas quoi te dire. Elle ne m'a pas appelée et, en entendant ce que tu viens de me raconter, je suis aussi inquiète que toi. Si l'un de nous deux a des nouvelles, il appelle l'autre. OK ?

J'acquiesce et raccroche, mort de trouille qu'il lui soit arrivé quelque chose alors que je n'étais pas là pour elle.

— Putain de merde !!! je hurle dans ma voiture en tapant brutalement sur le volant.

ABBI

La fièvre est remontée. Les frissons reprennent. J'ai déjà pris des cachets il y a un peu plus d'une heure. Ils devraient avoir fait effet, mais je me sens de plus en plus mal. Probablement que mon départ précipité n'a rien arrangé. Mes idées sont tellement embrouillées qu'il fallait que je prenne du recul. Beaucoup de recul. Retourner à mon appartement ne pouvait pas suffire. C'est probablement le premier endroit où Aïdan m'aurait cherchée. Le seul autre lieu possible était chez mes parents. Le temps qu'il y pense, j'aurais peut-être pris une décision – si cette migraine cesse.

Imaginer Aïdan avec cette Hope est à la limite du supportable. La fièvre me fait probablement délirer, car je vais même jusqu'à recréer une scène où ils se moqueraient de moi en couchant ensemble. Ouais. Ce n'est pas bon, les délires style mauvais trip. Et là, c'est puissance mille. Chaque fois, ça me donne envie de vomir. Mais non, je n'ai pas de gastro. Tout ce que je veux, c'est pouvoir dormir sans penser à rien. Je veux me réveiller en forme et pouvoir reprendre le contrôle de mon esprit, de mes pensées. Mais les médicaments de base ne marchent pas. Dès que j'arrive, il faut que je prenne rendez-vous avec mon médecin pour savoir ce que j'ai. J'espère que ça n'a aucun rapport avec mon accident... Je ne vois pas comment, mais bon... je ne suis pas médecin et surtout pas en état d'avoir des réflexions cohérentes. Je regarderais bien sur le Net, mais je sais que dès le premier lien je serai sûrement considérée comme morte. Un ongle cassé et c'est l'amputation qu'il faut envisager. C'est toujours comme ça avec les informations médicales en ligne.

Emmy a vraiment été une véritable amie d'avoir accepté de venir me chercher, de me conduire chez moi pour que je récupère un minimum d'affaires pour faire le

voyage. À l'aéroport, elle a pris les billets pour moi et Spider. Dans mon état, cela aurait vraiment été infaisable. J'avais même peur, pour le risque de contagion, qu'ils ne me laissent pas entrer dans l'avion. Mais j'ai dû leur paraître plus en forme que je ne l'étais. En même temps, à cette heure, il n'y avait quasiment personne dans l'avion.

Je sais qu'il a essayé de me joindre, mais je ne me sens pas capable de lui parler. Premièrement, parce que s'il m'annonce qu'il me quitte je ne serai pas assez forte, dans mon état, pour le supporter. Deuxièmement, si Hope m'a raconté des conneries... En réalité, je ne suis pas capable de discerner le vrai du faux. Et je ne peux pas le revoir avant de me sentir suffisamment solide pour gérer la situation. La preuve en est que, si je l'étais, Hope n'aurait pas ce petit sourire aux lèvres que j'ai perçu lorsqu'elle m'a dit au revoir. Elle devait jubiler intérieurement. Rien que pour ça, je m'en veux à mort. J'aurais dû rester maîtresse de moi-même et ne pas lui donner la satisfaction d'avoir réussi à me perturber.
Garce !

J'ai réussi à appeler Betty avant le décollage pour lui demander de venir me chercher à l'arrivée. Je ne lui ai rien dit, juste que je revenais et qu'elle ne devait pas en parler à Aïdan s'il l'appelait.

Quand l'hôtesse annonce que l'atterrissage va commencer, je me dis que j'ai dû comater durant tout le vol. Le côté positif est que je n'ai pas vu le temps passer. Le mauvais est que je ne me sens pas du tout mieux. Je préfère ne pas savoir jusqu'à combien la fièvre est montée, mais étant donné que j'oscille entre frissons et suée, ça ne doit pas être un très bon signe.

En arrivant dans le hall des arrivées, j'entends Betty qui m'appelle de loin. Puis un peu plus près. Je sais qu'elle est près de moi quand elle me serre dans ses bras. Mais je n'ai plus aucun réflexe, ni la moindre perception de mon environnement, même proche.

— Tu as l'air d'un zombie moribond. Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai la crève, je crois.

— OK. Et c'est pour ça que tu pars en pleine nuit ? Il n'y a pas de médecin à New York ?

— Ce n'est pas pour ça. Du moins, pas complètement.

— Viens dans la voiture, je te conduis dans ta chambre chez nous à l'hôtel. Si je t'amène maintenant chez tes parents ils vont s'inquiéter.

Elle m'entraîne sur le parking et je monte dans sa voiture.

— Chauffage ou clim ?

— Franchement, je n'en sais rien.

Elle démarre et, tout en roulant, m'interroge sur les derniers évènements.

— Hope, l'ex d'Aïdan, est passée à l'appartement pour me dire qu'elle venait de coucher avec lui à une soirée.

— OK. Et je suppose que tu n'y étais pas, à cette soirée, à cause de ton état de santé plus qu'inquiétant.

— Oui. En même temps, c'était une soirée vente aux enchères d'œuvres d'art. Je n'aurais pas été à ma place.

— Est-ce qu'Aïdan t'a laissée croire un seul instant qu'il n'aurait pas été fier de t'y conduire ?

— Non. Il est trop gentil pour que je me sente rabaissée.

— Alors, pourquoi penser à sa place ? Et pourquoi croire cette salope et non l'homme que tu aimes ?

Question à un million.

— Parce qu'il mérite mieux que moi.

— Encore une fois, pourquoi tu ne le laisses pas choisir lui-même ce qui est bien pour lui ?

Vu comme ça...

— Est-ce que tu as consulté un médecin pour ton virus ?

— Non. Ça allait à peu près jusqu'à... la nuit dernière. Avec le décalage horaire, j'ai du mal à me représenter l'heure qu'il est. Je ne sais même pas s'il fait jour ou nuit.

— Il fait nuit encore. Le mieux est que tu dormes pour te remettre. J'appellerai demain matin le docteur pour qu'il vienne t'ausculter. Tu n'es franchement pas belle à voir.

Me reposer. Super idée. Mais pour le reste, c'est encore très flou dans mon esprit. Je ne distingue plus ce que je crois de ce que je dois croire. Les propos de Betty sont sensés, mais quand Hope me parlait, ça aussi, ça semblait plausible. Alors, aucune chance dans mon état d'analyser ce qui arrive.

Dormir. Ne plus penser. Les larmes se pressent derrière mes paupières pour prouver qu'elles sont là et qu'il suffirait d'un rien pour que je ne les contrôle plus.

Fire

ABBI

Je suis crevée. Dormir, si on peut appeler ça comme ça, sur un vieux canapé n'est pas des plus reposants. Et lorsque l'on pleure une partie de la nuit... on se retrouve le lendemain avec le sentiment d'avoir passé la nuit dans une laverie automatique. À notre arrivée, Betty m'a déposée à mon atelier situé à l'écart de l'hôtel de mon frère. Je n'ai pas eu la force de faire autre chose que de m'étendre sur le canapé.

J'ai mal à la tête et je ne dois ressembler à rien. Mais ce n'est pas comme si quelqu'un me voyait. Je vais dans la petite salle de bain que Ben a fait installer. L'eau fraîche sur mon visage me fait du bien. Je décide qu'une douche fera peut-être des miracles.

Une fois lavée et habillée, je me sens un peu mieux. Un peu. J'essaie de ne pas repenser à cette nuit. J'ai réalisé que je l'avais probablement perdu. Cet homme qui a tout bouleversé en quelques semaines. Je savais que certaines personnes pouvaient changer votre vie, mais à ce point... Malgré moi, je suis tombée amoureuse. Je ne peux même pas dire que c'est de la mauvaise personne. Non, il est parfait. Il était parfait ; ce ne sont que les circonstances qui ne l'étaient pas. Un mauvais timing de nos vies. À moi maintenant de surmonter la fin de ce qui aurait pu être un merveilleux rêve. Les paroles de Hope tournent dans ma tête encore embrumée par les effets de la fièvre qui ne me laisse pas de répit.

Pendant que je me brosse les cheveux, la voix de Gabrielle Aplin attire mon attention. Je n'ai pas dû éteindre mon iPod quand je me suis réveillée. Je n'avais même pas remarqué qu'il fonctionnait encore. *Dreams*²¹. Lorsque les dernières notes sont jouées, je tends la main et éteins la musique, me rappelant ma décision de ne plus écouter de chansons tristes.

Raté.

Accompagnée de Spider, je vais au restaurant de l'hôtel prendre quelque chose de chaud. J'ai froid et j'ai encore des frissons. Je viens de me gaver de médicaments et je profite d'un court sursis. J'ai mis un jean et deux pulls, mais j'ai l'impression que mes os sont gelés. Le froid s'est infiltré en moi et je ne parviens pas à chasser cette sensation. Assise à une table près de l'immense baie vitrée, je sens les rayons du soleil qui chauffent la véranda. Je frissonne. Même le soleil ne parvient pas à ôter ce froid insidieux. *Effet du virus ?*

— Coucou, Abbi. Bien dormi ?

Betty est comme à son habitude toute guillerette. Si je n'avais pas aussi froid, j'aurais presque pu lui rendre le sourire que je sens dans sa voix. *Oui, c'est le froid qui m'empêche de sourire.*

— Bonjour, Betty. Ça va et toi ? Que fait Ben ?

— Oh ! Aujourd'hui, il y a une arrivée massive de touristes...

Je n'entends plus ce qu'elle me dit. Je n'arrive pas à me concentrer sur ses paroles. Je secoue la tête comme pour me réveiller.

— Abbi ? Tu n'as pas l'air d'aller mieux ?

— C'est juste... un peu de fatigue. Je crois que j'ai attrapé une bonne grippe ou quelque chose dans ce genre il y a quelques jours. Mais c'est la fin. D'ici quelques heures, ça ira mieux. Je crois que je vais aller me reposer un peu à l'atelier.

— Oui, ça serait plus prudent. Tu es toute pâle. Il serait plus prudent que j'appelle un médecin.

— Non ! Ça va aller. Ne t'inquiète pas. Après une petite sieste, ça ira beaucoup mieux. Et ce n'est pas la peine de prévenir Ben ; il s'inquiéterait pour rien.

— Comme tu voudras. Mais il se doute qu'il y a un problème pour que tu reviennes ainsi sur un coup de tête. En attendant, garde bien ton portable allumé. S'il y a un problème, n'essaie même pas de marcher, appelle.

— OK.

Lentement, je retourne à l'atelier. Heureusement, Spider me guide un peu, car je n'arrive plus à m'orienter.

Foutus microbes !

J'arrive enfin à atteindre l'atelier. L'éloignement par rapport à l'hôtel est pratique pour le calme et la sérénité du lieu, mais beaucoup moins quand chaque

pas confine à l'exploit, une victoire sur la gravité. J'ai juste le temps de claquer la porte derrière moi que je m'effondre sur le canapé.

Je sens que ça ne va pas mieux. Voire pas du tout. J'ai la tête qui tourne. Quand ça arrive debout, ça craint, mais quand c'est en position couchée, c'est encore plus étrange. J'essaie de lâcher prise pour que ça passe. Je tire sur moi le plaid qui se trouve sur le dossier du canapé. J'ai de plus en plus froid. J'ai probablement encore une poussée de fièvre, mais je n'ai aucun moyen de contrôler. Il faudrait probablement que je prenne encore quelque chose. Du Doliprane ou de l'Advil. Mais j'ai déjà pris une dose il n'y a pas longtemps. Ça va probablement passer tout seul ; ça fait déjà trois jours que ça dure. Il suffit que je me repose un peu. Je sens la truffe de Spider contre mon cou. Il doit s'inquiéter. Son instinct de chien lui dit que je ne suis pas bien. J'arrive à lui caresser le dessus de la tête pour le rassurer.

— Ne t'en fais pas, mon beau. Je vais dormir un peu et ça ira mieux.

Juste avant de céder à l'appel de Morphée, je vérifie que mon portable est allumé. Je m'aperçois que je ne l'ai pas mis en charge ce matin. Je le branche au chargeur à côté du canapé. Le temps que j'entende la petite musique indiquant que l'écran d'accueil est apparu, je suis parcourue de frissons. *C'est probablement la grippe. Dans un ou deux jours, ça passera.*

La voix synthétique m'annonce plusieurs SMS et un appel en absence. Ils viennent d'Aïdan. Aïdan. Je n'ai même plus la force de verser une larme. Je ne commande pas à la voix de me lire les messages. Je ne veux pas les entendre. Je ne suis probablement pas en état de les comprendre, de toute façon.

Finalement, ce virus a du bon. Je n'arrive pas à me lamenter sur ma vie sentimentale. Bon, c'est sûr que je n'arrive à rien du tout. Même respirer est pénible. Je me demande si je dois prévenir Betty, mais c'est probablement la grippe, et je sais qu'il n'y a pas grand-chose à faire, si ce n'est attendre que ça passe. Tout à l'heure, je demanderai à mon frère de m'apporter quelque chose à manger. Mais là... je suis trop épuisée pour lever le petit doigt. Plus tard... ça ira mieux.

À force de le répéter, ça va finir par arriver.

Je sens mes paupières se fermer. Je crois entendre Spider aboyer, mais c'est comme s'il était loin de moi. Très loin. Mes yeux me piquent un peu. C'est bizarre. Toutefois, je suis bien incapable de lever une main pour les frotter. Et

cette odeur... Je ne sais pas d'où ça vient, mais ça ressemble un peu à l'odeur d'un feu de cheminée. Je nous revois en famille dans le chalet de mes parents quand j'étais petite. On faisait griller des marshmallows. C'est Ben qui tenait les bâtonnets, car il avait peur que je me brûle. Il était déjà très protecteur. Mais j'aimais ça, me sentir en sécurité avec lui. D'un seul coup, mon souvenir se modifie et je n'ai plus dix ans. Je suis adulte, mais je suis toujours avec mes parents et Ben devant la cheminée. Sauf que nous ne sommes pas seuls. Il y a aussi Betty dans les bras de mon frère qui sourit en le regardant. Et moi, j'ai chaud. Je tourne mon regard vers les marshmallows dans la cheminée et ce n'est plus Ben qui les tient mais... Aïdan. Je le vois. Je vois son visage identique à ce que j'avais perçu en le caressant. Il me sourit. Il est tellement beau que j'en ai le souffle coupé. Ses yeux expriment l'amour qu'il éprouve pour moi. Je suis si émue que j'en tremble et que mes yeux deviennent humides. Mais surtout ça me remplit le cœur d'une douce chaleur. Cette chaleur s'étend au reste de mon corps. D'un seul coup, j'ai chaud. Trop chaud. Je ne comprends pas ce qui se passe. Le regard d'Aïdan change. Il est inquiet. J'entends sa voix m'appeler. Pourquoi a-t-il l'air si paniqué d'un coup ?

AÏDAN

— Abbi !!!! je hurle.

La fumée sort sous la porte, par la fenêtre qui est pourtant fermée. J'essaie d'ouvrir la porte, mais la poignée est bouillante. Je l'enroule avec le bas de mon pull et finis par réussir à l'ouvrir. La pièce est remplie de fumée. Il y a des flammes dans le fond de la pièce. La panique me gagne quand j'entends Spider aboyer. Je vois enfin Abbi. Elle est allongée sur le canapé, recroquevillée sous une couverture, comme si elle avait froid. Elle ne bouge pas.

Je me précipite vers elle. Le chien continue à aboyer pour la réveiller ou peut-être pour me dire de me dépêcher. J'essaie de sentir son pouls dans son cou. Rien. Je passe un bras dans son dos et l'autre sous ses genoux. Je la soulève et, tout en essayant de ne pas respirer la fumée, je sors de la pièce avant que les flammes n'envahissent tout l'espace.

Une fois dehors, je m'éloigne suffisamment pour que l'air soit respirable. J'entends les sirènes des pompiers. Quelqu'un a dû voir la fumée. Je dépose Abbi sur le sol. Si j'ai réussi à ne pas paniquer complètement dans le feu de l'action,

maintenant, c'est l'horreur. Abbi est pâle. Elle ne bouge pas. Je place mon oreille près de sa bouche, et une main sur son ventre pour voir si elle respire.

Pitié, non ! Faites qu'elle respire !

J'ai vaguement conscience que les pompiers sont arrivés et sont en train d'éteindre l'incendie qui s'est déclaré dans la pièce contiguë à l'atelier d'Abbi. Spider continue d'aboyer aux côtés de sa maîtresse. Il lui lèche la main dans l'espoir qu'elle réagisse.

Je sens un peu d'air sur ma joue. Elle respire. Faiblement, mais elle respire. Je ne peux rien faire si ce n'est attendre les professionnels. Des ambulanciers accourent pour la prendre en charge. Ils me repoussent en arrière. Je suis pétrifié sur place. *Abbi.*

— Elle respire, dit l'un à son collègue.

Il lui place un masque sur le visage pour l'aider à respirer. Les mains dans les cheveux, j'essaie de maîtriser l'angoisse, la panique, la peur de la perdre.

Les ambulanciers la soulèvent pour la reposer sur un brancard ; je les suis en tenant la main d'Abbi. Je ne veux pas m'éloigner. Je ne veux pas la quitter des yeux. J'entends son frère crier son prénom.

— Putain !! Aïdan, qu'est-ce qui s'est passé ? Comment va Abbi ?

— Elle respire, mais il y avait beaucoup de fumée.

Quand le brancard est installé à l'arrière de l'ambulance, je monte également.

— Seules les personnes de la famille peuvent venir avec nous, m'interpelle l'un des ambulanciers.

— C'est son fiancé, répond Ben.

Je le remercie d'un signe de tête. Son *fiancé*. Si j'avais été vraiment son fiancé, nous ne serions pas là. Elle n'aurait pas failli mourir dans un incendie. Si j'avais été son fiancé, elle n'aurait même pas été dans cet atelier. Si... Si je n'avais pas été aussi aveuglément con...

Je reste près d'Abbi. Je lui tiens la main tout en laissant le secouriste lui prodiguer les soins nécessaires. Elle ne bouge toujours pas.

— Abbi. Reste avec moi, je t'en prie, je lui murmure à l'oreille comme une supplique. Ne me laisse pas. Je t'aime.

Un spasme agite sa main. Juste un léger mouvement.

— Elle a bougé ! je m'écrie.

— Elle reprend peut-être connaissance, me répond l'homme qui lui place des

capteurs sur le torse après avoir ouvert la chemise d'Abbi.

Il se fige quand il voit les cicatrices qu'elle a sur le torse.

— Elle a eu un grave accident de voiture il y a plusieurs mois, je lui explique.

Il n'ajoute rien et continue de faire les branchements. Je caresse le dos de sa main avec mon pouce.

— Abbi. Tu m'entends, mon ange ? Il faut que tu te réveilles. Je suis là. Tu ne peux pas me laisser comme ça.

Sa main se resserre légèrement sur la mienne.

Nous arrivons à l'hôpital. Tout va très vite. On la sort de l'ambulance. Elle est transportée aux urgences. Des infirmières s'activent, dirigées par un docteur. Je ne comprends pas tout, trop concentré que je suis sur Abbi qui n'a toujours pas émis un son ou bougé plus que sa main.

— Abbi ! Vous m'entendez ? Je suis le docteur Bradford. Vous êtes à l'hôpital.

Rien.

Une heure plus tard, les résultats d'analyses sont arrivés. Abbi a respiré de la fumée, mais il y a autre chose. Le docteur a parlé d'une infection. La fumée aurait empiré les effets du virus. Elle a été placée dans une chambre aux soins intensifs. Je ne la quitte pas un seul instant. *Elle est vivante. Elle va se réveiller et je serai là. Pour toujours.*

— Aïdan. Comment va-t-elle ?

Je n'ai même pas entendu Ben arriver. Il est accompagné de Betty qui a les larmes aux yeux.

— Ils lui injectent par transfusion un traitement contre l'infection, mais... elle aurait dû reprendre connaissance. Ils disent qu'il faut attendre.

Betty ne peut plus retenir les sanglots qui menaçaient. Ben la prend dans ses bras. Ils vont s'installer sur les chaises près de la porte de la chambre. Je tiens toujours sa main. Je ne veux pas la lâcher.

Quand l'infirmière passe prendre les constantes d'Abbi, elle nous dit que nous ne pouvons pas rester et que de toute façon ça ne sert à rien. Elle ajoute qu'on sera prévenu si Abbi se réveille.

— Non, je ne bouge pas de là.

Je ne quitte pas Abbi une seule seconde des yeux en disant cela. Je dois avoir l'air assez convaincant, car l'infirmière n'insiste pas.

— Je ramène Betty à l'hôtel pour qu'elle se repose. Je vais voir mes parents

pour les prévenir. Tu me fais signe s'il y a du changement ?

Je lui réponds d'un hochement de tête, le regard toujours fixé sur Abbi.

J'ai l'impression que mon cœur s'est arrêté de battre. Je respire au même rythme qu'Abbi. C'est étrange. Il n'y a plus qu'elle et moi. Tout le reste a disparu. Plus rien n'a d'importance. Je ne veux plus qu'une chose, c'est qu'elle se réveille.

Nous sommes seuls dans la chambre. Sa main n'a plus bougé depuis l'ambulance. Elle a l'air si fragile dans ce lit. Les fils qui comptent les battements de son cœur. Les tuyaux qui lui injectent des produits dans le bras. Ses parents sont passés la voir dès qu'ils ont appris pour l'incendie. Ils étaient paniqués. Les souvenirs de l'accident sont ravivés. Les médecins se sont voulus rassurants. Ce n'est qu'une question d'heures... ou de jours pour qu'elle se réveille. Ils sont alors repartis après que Mme Caïn m'a pris dans ses bras et demandé de bien prendre soin de sa fille.

— Abbi... Je voulais attendre que tu sois réveillée... mais comme tu as décidé de jouer le remake de *La Belle au bois dormant*... Je suis désolé. Et je t'en veux. Betty m'a raconté pourquoi tu t'étais enfuie. C'est elle qui m'a prévenu que tu étais ici alors que je t'ai cherchée partout à New York. J'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose. J'ai fait tous les hôpitaux. Et maintenant, je me sens tellement con. Hope t'a raconté des conneries. Je t'en veux de l'avoir crue, elle, plutôt que moi. Comment pourrais-je te quitter ? Et en plus pour une garce pareille. C'est toi que je veux. Et même si c'est effrayant de formuler ça ainsi, c'était toi depuis la seconde où je t'ai vue sous le porche de la maison de tes parents. Eh oui, j'ai peur. C'est vrai, quoi ! On ne se connaît pas depuis longtemps. Mais... parfois, c'est juste une évidence. Pas besoin de mois ou d'années avant de savoir ce que l'on doit faire. Si j'étais moins stupide, je l'aurais même su encore plus tôt, mais maintenant je suis là. Et je ne partirai pas sans toi. Tu ne peux pas m'abandonner comme ça, sans bonne raison. J'en crevais que tu me quittes. C'est la première fois que ça m'arrive. Abbi... je t'aime.

Elle bouge !

Réveil

ABBI

Je dois rêver. Je ne veux surtout pas me réveiller.

Aïdan.

Dans mon rêve, il est là et non à New York, à l'autre bout du pays. Il est à mes côtés. Il me dit qu'il m'aime. Le plus beau de mes rêves. J'ai de la chance : jusque-là, je faisais plutôt des cauchemars. D'abord, de l'accident, et dernièrement, c'était sur Hope et Aïdan. Alors, je suis heureuse de ce magnifique rêve.

J'ai l'impression que quelqu'un m'appelle, mais je refuse de quitter mon rêve. Impossible. Qui sait quand il reviendra bercer mes nuits ? La voix continue de m'appeler.

— Abbi. Réveille-toi, s'il te plaît.

C'est étrange, je connais cette voix. C'est la même que dans mon rêve.

J'ai la tête lourde, de plus en plus lourde. Comme quand on dort trop longtemps et pas très confortablement. Et cette odeur ! Mon rêve se transforme en cauchemar. Cette odeur de désinfectant et de produit chimique. Je suis à l'hôpital. Dans la confusion, je ne comprends plus rien. Je suis pourtant sortie de l'hôpital depuis mon accident, non ? Alors, qu'est-ce que je fais là ? Je ne me souviens de rien. Je tente de me remémorer les dernières heures. Aïdan. Hope. Aïdan et Hope couchant ensemble. Mon départ. Ou plutôt mon retour. Après, je me rappelle avoir pleuré. *Encore*. La fièvre, les maux de tête. Je me sentais mal. Très mal en point... Et puis... plus rien. Ou c'est confus. La voix de Betty, les aboiements de Spider. Et maintenant, cette voix. La voix d'Aïdan.

— Tu m'entends ? Si tu m'entends, serre ma main, mais n'essaie pas trop de bouger.

Je me rends compte qu'effectivement quelqu'un me tient la main. Alors, je la

serre comme on me le demande.

— Abbi. Je suis là. Tout va bien.

Tout va bien ? Je suis à l'hôpital ou bien chez quelqu'un qui a un goût douteux en matière de parfum d'ambiance. Et je ne sais pas pourquoi je suis là. Donc, non, tout ne va pas bien !

J'essaie de parler, mais ma bouche est tellement sèche que j'ai l'impression d'avoir du papier de verre dans la gorge.

— Qu'est-ce... que... ? j'articule tant bien que mal.

— N'essaie pas de parler. Tu es à l'hôpital.

Ma première hypothèse était donc bonne. Mais ce n'est pas très rassurant. Je n'y ai que de mauvais souvenirs.

— *Mademoiselle, le choc de l'accident a provoqué un caillot qui comprime le nerf optique. Vous avez perdu la vue. C'est probablement définitif.*

Oui. Des mauvais souvenirs. Sans compter les semaines de soins pour tous les autres traumatismes subis...

— Pourquoi ? je parviens à articuler avec une voix digne d'un doublage de *Walking Dead*.

— Il y a eu un incendie dans ton atelier. Tu as respiré beaucoup de fumée et tu étais malade. Une sorte de virus qui a affaibli ton organisme, m'explique Aïdan. Tu es à l'hôpital depuis ce midi. Et il est presque dix heures du soir.

Je secoue la tête aussi doucement que je le peux.

— Non. Pourquoi es-tu là ? je reprends.

Il ne répond pas. Sa main vient se poser sur ma joue. Aussi délicatement qu'il le ferait pour un pétale de fleur, il caresse ma peau. Il dégage tendrement une mèche de cheveux de mon front.

— Où veux-tu que je sois ?

Je ne comprends rien. Qui a eu l'idée de l'appeler pour le prévenir que j'étais là ? Ben ? Betty ? Non. Ils n'auraient pas fait ça alors que je leur ai expliqué que c'était fini avec Aïdan.

— Qui t'a prévenu ?

— Quoi ?

— Qui t'a dit que... j'étais là ?

— Betty. J'étais mort d'inquiétude quand je suis rentré la nuit dernière et que je ne te trouvais nulle part.

Je suis de plus en plus perdue.

Une paille touche mes lèvres.

— Bois un peu d'eau. Ça te fera du bien.

Bonne idée. Je dirais même l'idée du siècle. Je crois que je pourrais en boire des litres et des litres.

J'avale quelques gorgées, mais c'est douloureux. Alors, j'y vais doucement. Je sens mes paupières s'ouvrir. Bien sûr, je ne vois rien. Encore une similitude avec mon réveil après l'accident. Le noir. La couleur que j'ai toujours détestée. Mon monde est réduit à ça. Du noir. Mais aujourd'hui, j'ai Aïdan à mes côtés. Même si je ne sais pas pourquoi il est là, la seule chose qui compte en cet instant, c'est ça : il est là.

Au bout de quelques instants, ma gorge est moins douloureuse.

— Pourquoi es-tu là ? Tu devrais être avec Hope.

J'ai dû froncer les sourcils, car du pouce Aïdan essaie de lisser le pli qui s'est formé entre eux.

— Tu as de la chance d'être encore faible, sinon je péterais un plomb, là, tout de suite. Comment as-tu pu croire ce que cette folle t'a dit ? Il n'y a que toi. Il n'y aura jamais plus que toi.

Mon cœur s'arrête. Et pourtant, mon sang pulse derrière mes tympans.

— Abbi... Je suis désolé. Je ne suis qu'un idiot. Je n'ai pas osé te parler avant de partir. J'aurais dû... Je ne sais pas... J'ai mis du temps à comprendre et probablement que, si mes amis ne m'avaient pas dit mes quatre vérités, je serais encore en train de nier l'évidence. Hope n'a jamais compté et, depuis cette nuit, elle et la société de son père ne font plus partie de nos partenaires. Scott lui-même a rédigé à la première heure ce matin le courrier mettant un terme à toute forme de relation.

J'ai le souffle coupé.

Aïdan doit lire mon étonnement sur mon visage, car il enchaîne :

— Les quelques semaines qu'on a passées ensemble ont été les plus belles de ma vie. Oui, ce n'étaient que quelques semaines, et, pour tout te dire, quand j'y réfléchis, j'en ai des sueurs froides. La rapidité avec laquelle ça s'est passé et surtout l'intensité de mes sentiments... Tout ça est effrayant, je ne vais pas le nier. C'est probablement ma faute si tu as cru que je pourrais te quitter pour Hope. Mais je voudrais juste que tu y réfléchisses et que tu me laisses une chance. Que

tu *nous* laisses une chance. Et aussi... promets-moi de ne plus jamais me laisser sans nouvelles. Je suis mort un milliard de fois depuis cette nuit, quand je ne te trouvais nulle part.

AÏDAN

Je t'en prie, dis quelque chose.

Elle reste silencieuse, figée par la surprise. Pendant un instant, je me demande même si elle retient sa respiration.

— Respire, Abbi.

Elle reprend une inspiration.

Je ne sais pas ce qu'elle éprouve réellement pour moi. Mais quand j'ai eu Betty au téléphone, elle m'a expliqué ce qui s'était passé à mon appartement. Si j'avais eu Hope sous la main... Betty ne savait pas trop quoi en penser, mais elle m'a dit qu'Abbi avait vraiment l'air souffrante et qu'elle n'était pas en état de réfléchir sereinement à la situation. Elle m'a demandé mes intentions. Quand je lui ai affirmé que toute cette histoire était un mensonge, elle m'a dit que je devrais peut-être attendre un peu qu'Abbi guérisse et prenne du recul. Mais je ne pouvais plus vivre sans elle.

Elle essaie d'approcher sa main tremblante de mon visage. Je la saisis tendrement et la dépose sur ma joue. Ma barbe naissante va irriter sa peau si douce et si fine. Mais sentir sa caresse est si agréable que je suis égoïste.

— Tu ne t'es pas rasé, me dit-elle d'une voix douce.

— Ces dernières heures, on ne peut pas dire que j'aie beaucoup pris soin de moi.

Ses doigts passent le long de mes lèvres. Puis remontent. Elle s'arrête sur le creux sous mes yeux. Je suis sûr qu'elle a compris que je n'ai pas beaucoup dormi. Mais je ressens le besoin de m'expliquer :

— J'étais dans un sale état quand j'ai compris que tu m'avais quitté. Je ne veux plus revivre ça. Traite-moi de fou, mais je ne veux plus qu'on soit séparés.

Une larme coule le long de sa joue. Merde ! Je ne veux pas la faire pleurer. C'est même la dernière chose que je veux. Est-ce qu'elle n'arrive pas à me faire confiance ? Elle est la personne que je n'aurais jamais imaginé pouvoir aimer. Je n'ai jamais cherché l'amour, encore moins pensé à avoir une femme et des enfants. Elle est celle qui m'a montré ce que le bonheur peut signifier, ce que

l'amour peut signifier. Jusque-là je ne connaissais que l'amitié et, quand je l'ai vue la première fois, c'est comme si un voile s'était levé devant mes yeux et qu'enfin je voyais. Mais je ne le lui ai jamais dit. Trop peur. Trop lâche. J'aurais dû lui dire ce que je ressentais depuis longtemps. Est-ce trop tard ?

Du pouce, j'ôte ce témoignage de ma stupidité de son visage si doux, si magnifique malgré la fatigue.

— Dis-moi que tu me crois. Que ce n'est pas trop tard.

Elle sourit et j'ai même l'impression qu'elle glousse légèrement. Un petit son qui fait battre mon cœur à cent à l'heure. Un son merveilleux. Je me promets de tout faire pour l'entendre chaque jour qu'elle me permettra de passer à ses côtés.

— Tu « glousses de moi » ? je la taquine.

— Oui. Tu me demandes si je te crois ? Je te signale que, si j'ai bien compris, tu m'as sauvé la vie. Si tu étais arrivé quelques minutes plus tard, je serais probablement morte. Alors, je dirais que, non, tu n'es pas arrivé trop tard.

— Oh ! Abbi ! J'ai eu tellement peur de t'avoir perdue quand j'ai su que tu avais quitté New York. Et quand enfin je viens te rejoindre... J'ai vu la fumée sortir sous la porte et j'ai compris que quelque chose n'allait pas... Tu ne bougeais plus. C'est à peine si j'ai perçu ton souffle tellement il était faible. J'ai vécu mille morts en quelques secondes. Te voir inconsciente, si fragile... Si j'avais des doutes, la peur de te perdre définitivement m'a confirmé mes sentiments pour toi. Je n'ai jamais eu si peur de ma vie. Jamais.

Dans ma tête, des images d'Abbi inconsciente défilent. J'ai cru qu'elle était morte et j'avais envie de hurler de douleur. C'était comme si mon cœur se brisait physiquement. Je ne savais même pas que c'était possible de ressentir ce genre de douleur sans être blessé dans son corps. On m'aurait dit que mon cœur était en train d'être arraché, je l'aurais cru tellement je souffrais. Que ferais-je si je ne pouvais plus regarder cette femme ? Si je ne pouvais plus admirer son sourire qui illumine l'univers entier. Qui illumine *mon* univers. Si je ne pouvais plus l'entendre rire, toucher sa peau de satin, discuter avec elle... J'aime tout ce que je sais et tout ce que je saurai d'elle. Je veux passer ma vie à découvrir toutes ces choses qui font qu'elle est... *elle*, tout simplement.

— Je n'ai pas très bien vécu ces dernières heures non plus, murmure-t-elle timidement. J'étais tellement fatiguée par ce virus... et cette fièvre qui n'arrêtait pas d'osciller. Je ne comprenais plus rien. Et surtout, je ne comprenais pas

pourquoi tu resterais avec moi alors que tu pourrais avoir toutes ces femmes magnifiques qui ne seront pas sources de complications. Et quand j'ai reçu ton SMS... j'ai cru...

Elle se mord la lèvre comme si elle se retenait de pleurer.

— Qu'est-ce que tu as cru ?

J'essaie de me souvenir de quel message elle parle. Il me semble que je lui disais que je rentrais bientôt. Il faut vraiment que je suive des cours de psychologie féminine, car je ne comprends pas son trouble.

— Tu disais que tu devais me parler. Et Hope venait de me dire que tu allais me plaquer rapidement maintenant que vous vous étiez remis ensemble. Ça devenait réel. Je ne me sentais pas en état de t'entendre me dire de vive voix que tu me quittais.

— C'est pour ça que tu n'as pas répondu par la suite ?

Elle confirme d'un hochement de tête.

— Je ne voulais pas affronter ça. Je ne le pouvais pas.

— Ça n'avait absolument rien à voir. À la soirée, j'ai parlé avec le galeriste qui gérait la vente aux enchères et il te connaissait. Nous avons parlé de toi. Si j'ai tardé à rentrer, ça n'avait strictement rien à voir avec Hope et tout à voir avec toi. Cet homme voudrait voir tes sculptures. Il avait l'air emballé par l'idée d'une exposition avec tes œuvres. Et, pour en revenir à la garce, je ne vois pas comment je pourrais tomber amoureux de quelqu'un alors que mon cœur est déjà pris.

Elle se fige, mais ne dit rien. Je ne sais toujours pas ce qu'elle ressent pour moi. Elle m'a dit avoir souffert à l'idée que je la quitte, mais ça ne veut pas dire qu'elle m'aime, bien que ce soit tout de même un bon indice. Mais je m'en moque. Pour la première fois de ma vie, je suis prêt à avouer mes sentiments avec le risque qu'ils ne soient pas partagés.

— Abigail. Tu es la première et la dernière. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais ressenti ça pour qui que ce soit. Je le sais comme je sais que j'ai besoin d'air pour respirer, j'ai besoin de toi pour vivre. Tu es la seule et l'unique. Je t'aime. À jamais.

Épilogue

ABBI

La cheminée est allumée pour pallier les premiers jours de froid. L'hiver approche à grands pas, mais dans le Montana les températures chutent souvent en avance. J'entends mon frère qui plaisante avec mon père dans le canapé sur ma gauche. Betty est en train de parler d'une recette de cuisine qu'elle essaie de réussir, mais qu'elle ne parvient pas à réaliser comme le fait ce chef à la télévision sur la chaîne culinaire. Elles sont sur le canapé face à leurs hommes, sur ma droite. Spider est allongé à mes côtés, sa tête reposant sur mes cuisses. J'aime sentir sa chaleur. Il ne me quitte jamais. Ça fait presque un an maintenant que j'ai eu mon accident. Je me débrouille très bien. J'ai appris tout ce qu'il fallait pour être parfaitement autonome et j'apprécie cette indépendance. Mes proches m'ont soutenue et c'est grâce à eux que je revis.

Grâce à eux et grâce à Aïdan. Oui, nous sommes ensemble. Quand je repense à ce jour, à l'hôpital, où il m'a dit qu'il m'aimait... Comme alors, j'ai les larmes aux yeux quand ces mots me reviennent à l'esprit. Il avait essuyé mes joues et m'avait embrassée. Un baiser doux et tendre. Un baiser qui exprimait l'amour qu'il avait pour moi. Dès que j'ai pu aligner deux mots sans fondre en larmes, je lui ai avoué mes sentiments. Que je l'aimais probablement depuis ces premiers mots que l'on avait échangés. Comment résister à cette voix rauque, sexy et à sa douceur. Je n'avais probablement aucune chance de ne pas succomber.

Quand les médecins ont estimé que je ne risquais plus rien, je suis sortie de l'hôpital. Deux jours plus tard, j'étais de retour à New York. Aïdan a organisé une rencontre avec le galeriste pour qu'il voie mes sculptures. Il les a adorées et a commencé à préparer une exposition. Quelques mois plus tard, le soir de l'inauguration, Aïdan m'a demandé d'emménager complètement avec lui. Ce que j'ai accepté en lui sautant au cou. Même si la galerie était bondée, il n'y avait plus que lui et moi. Lors de cette soirée, la cerise sur le gâteau fut que l'expo a cartonné. Depuis, je reçois régulièrement des commandes.

Tout irait pour le mieux si ces maux de tête cessaient. Depuis deux mois, les

migraines me forcent à m'enfermer dans le silence total. Le moindre bruit me fait atrocement souffrir. Aïdan a insisté pour que j'aille consulter mon médecin. J'ai encore dû subir toute une série d'examens. Ce fut très éprouvant, en raison de ma phobie des hôpitaux depuis mon accident. Mais le soutien et l'amour de l'homme que j'aime m'ont permis de tenir le coup. Jusqu'à la veille de notre arrivée chez mes parents.

Nous sommes venus y passer quelques jours. Avec ma famille, qui est devenue rapidement celle d'Aïdan. Ses parents sont au courant que nous formons un couple. Du moins, c'est ce qu'indique le SMS qu'ils lui ont envoyé.

Parfait. Bonne continuation.

Simple. Concis. Et totalement impersonnel. Aïdan, n'arrivait pas à les joindre par téléphone, car ils continuent à voyager à travers le monde. Il leur a donc écrit un mail expliquant qu'il était en couple et que nous vivions ensemble. Leur réponse nous a refroidis quelque peu. Heureusement, de mon côté, ma petite famille a adopté Aïdan, si ce n'est depuis le début, depuis qu'il m'a sauvé la vie.

Nous sommes arrivés depuis hier soir. Nous avons pris l'avion juste en sortant de mon rendez-vous avec le médecin. Nous n'avons pas encore abordé le sujet depuis notre arrivée. Probablement que nous sommes encore sous le choc. Je ne sais pas qui, de moi ou d'Aïdan, est le plus perturbé...

Mais en cet instant, être avec tous ceux que j'aime le plus au monde réunis autour d'un feu de cheminée... J'ai une étrange impression... Comme si j'avais déjà vécu cette scène. Ou rêvé.

Quand je me suis réveillée il y a un an après le coma... après les opérations... après la douleur physique et psychologique... je n'aurais jamais cru pouvoir être de nouveau heureuse. Vraiment heureuse. Mais depuis qu'Aïdan est dans ma vie, tout est plus beau, plus intense. Il est l'essence de mon existence. Un peu trop fleur bleue ? J'admets et j'assume.

AÏDAN

Je suis encore sous le choc de ce que nous a dit le médecin d'Abbi. Comme elle, je ne sais pas comment réagir. La seule chose dont je suis sûr, c'est que je serai à ses côtés jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive. On lui avait dit que le caillot qui s'était formé au niveau du nerf optique pouvait évoluer. Dans un sens ou dans

un autre. Retrouver la vue ou... provoquer une hémorragie. Inopérable d'après tous les spécialistes qu'elle a consultés. J'ai contacté, il y a plusieurs semaines maintenant, toutes les personnes, au niveau international, susceptibles de donner un autre avis. Elles m'ont toutes répondu la même chose : aucune chance de survie en cas d'hémorragie. Cela ne va pas de soi de se dire que la femme que j'aime plus que ma vie a une bombe à retardement dans la tête. D'un autre côté, cela nous a poussés à profiter de chaque instant. Ne pas perdre de temps en hésitations ou autres. C'est surtout depuis qu'Abbi a souvent des migraines que l'on craint le pire. Jusque-là, tout allait bien. Ses bilans réguliers ont toujours montré que son état était stationnaire. Jusqu'à ces dernières heures.

Nous retrouver entourés par sa famille est ce qu'il y a de mieux pour digérer la nouvelle. Il faut également qu'Abbi les en informe. Mais nous ne réalisons pas encore très bien ce que tout cela implique ; alors, je la laisse prendre son temps. Ce n'est pas à moi de la pousser. Je veux juste être là pour elle. La soutenir. Quoi qu'il arrive.

Assis à ses côtés sur ce canapé, sentir sa chaleur... Mon bras derrière ses épaules, elle s'appuie contre moi, nichant sa tête dans mon cou. Je me doute un peu de tout ce qui lui passe par la tête. J'espère que je lui apporte le réconfort dont elle a besoin.

— Je t'aime. Pour toujours. N'en doute jamais, je lui murmure à l'oreille pour qu'elle seule puisse l'entendre.

Comme souvent, même si nous sommes entourés de personnes, lorsque je la tiens dans mes bras ou même juste en lui tenant la main, nous ne sommes plus que deux. Elle et moi. Seuls au monde. Seuls dans *notre* monde.

Abbi relève la tête et chuchote :

— Je t'aime plus que tout. Quoi qu'il advienne.

Chaque fois que je la regarde, j'éprouve ce pincement au cœur, ce sentiment que c'est la femme de ma vie. Elle représente tout ce que je pouvais espérer et même plus. Elle est parfaite. *Mon ange*.

Je l'entends prendre une grande inspiration.

— J'ai quelque chose à vous dire.

Sa voix tremble un peu. Tout le monde se tait et se tourne vers nous. Elle saisit ma main et la serre. Elle ne sait pas comment le leur dire. Mais je sais que tout ira bien. Nous sommes ensemble. Pour toujours.

— Je vais revoir.

Playlist

Faded : ALAN WALKER (FEAT. ISELIN SOLHEIM)
Roses : THE CHAINSMOKERS (FEAT. ROZES)
Invincible : KELLY CLARKSON
Stone Cold : DEMI LOVATO
Close : NICK JONAS (FEAT. TOVE LO)
Pillowtalk : ZAYN
Nothin' Like You : DAN + SHAY
Diamonds : JOSEF SALVAT
Fear : SARAH MCLACHLAN
Fallen : SARAH MCLACHLAN
Possession : SARAH MCLACHLAN
Don't Let Go : BRYAN ADAMS (FEAT. SARAH MCLACHLAN)
Willow : JASMINE THOMPSON
Out of Control : HOOBASTANK
I Miss You : BEYONCÉ
Without You Here : GOO GOO DOLLS
I Miss You : ADELE
Devil Side : FOXES (VERSION ACOUSTIQUE)
In My Veins : ANDREW BELLE (FEAT. ERIN MCCARLEY)
I Want You Here : PLUMB
So Cold : BEN COCKS (FEAT. NIKISHA REYES)
New York : ED SHEERAN
Gravity : SARA BAREILLES
Toothbrush : DNCE
Weak Heart : ZARA LARSSON
I'm Yours : JASON MRAZ
Dreams : BASTILLE (FEAT. GABRIELLE APLIN)